VOUK VOUTCHO

CONTES A DORMIR DEBOUT

Recueil de nouvelles

Editions de chambre

T A B L E

L'HOMME LIBRE EN CHUTE LIBRE
Cinq soties

CONTES DE FÉES DE LA VIE ORDINAIRE

TROIS FABLES D'AMOUR

L’HOMME LIBRE EN CHUTE LIBRE

CINQ SOTIES

PREMIER JOUR D'APOCALYPSE

Depuis des mois, je me méfie de mon dernier refuge, ma salle de bains mal aérée, où on se pose de sinistres questions devant le miroir embué, en face du visage de déterré de mon double et la mèche blanche qui barre son front. N'ayant rien dans les mains, rien dans les poches, rien sur le répondeur du téléphone mobile ni dans mon courrier électronique, je toisais avec une haine impuissante le dernier cri de ma panoplie de gadgets, le fameux *Pocket PC PD Cyclone*, dont le concepteur m'avait promis monts et merveilles quant à l'envoi et la réception des *e-mail* ainsi que la rédaction des textes pour saisir mes idées de génie.

Hélas ! après la mort de Vladimir et le départ d'Antoine en tournage à Venise, je n'avais personne à qui je pouvais m'adresser dans cette vallée de misère et

nulle idée de génie. Le roman de ma vie aurait eu toute chance de finir fort mal, si le ciel ne s’en était mêlé.

Tôt le matin, ce premier mars du dernier millénaire, à 12 heures 43 précises, et dans un impressionnant crissement de pneus, Antoine Spiral alias Anthony Speer, gara sa *Maserati* au coin de la rue des Martyrs, à Nogent-sur-Marne, et sonna à ma porte. Le maître des céans était en train de tirer la chasse d’eau dans le but de mettre dehors le dernier reçu de son allocation chômage, la résiliation de son contrat sur Internet et l’annonce du passage imminent d’un huissier de justice. Étant donné que personne ne se manifestait à l’entrée, l’entreprenant Antoine décida d’agir comme son instinct le lui dictait.

Il franchit d’un bond le mur du jardin, enfonça la porte de service et me découvrit dans ma salle de bains noire, penché sur mon passé de la même couleur, qui s’écoulait vers un monde plus juste et plus heureux.

Maître sans pareil de secondes rôles au cinéma, mon ami de toujours, Anthony Speer, avait eu l’instinct d’un chien policier. Dans la pièce voisine, il trouva la condamnation à perpétuité que j’envisageais de signer le jour même. C’était un contrat qui aurait m’enlisé pour de nombreuses années dans les sables mouvants d’un théâtre de province. Après avoir lu avec soin cet arrêt de bannissement, Antoine le déchira plus soigneusement encore en trente-six morceaux et l’expédia sur les traces de ma correspondance. Cette fois, ce fut lui qui tira la chasse d’eau.

« Ne regarde pas d’où tu viens, mais où tu vas ! » dit-il en qualité du fervent collectionneur d’aphorismes.

En l’absence de l’auteur de cette maxime, monsieur de Beaumarchais, dans ma salle de bains, en signe de reconnaissance, je faillis me jeter au cou d’Antoine.

« Fini le théâtre, finis les documentaires à la télé, finis les pubs et le système D. Tu pars demain matin pour Venise », poursuivit-il en guise d’explication.

Devant mon visage ahuri, Antoine consentit enfin à donner quelques éclaircissements à son fidèle disciple.

Ce départ précipité était dû à une superproduction américaine qui se languissait faute d’un expert en douzième siècle méditerranéen, à l’époque de la Quatrième croisade. Je tentai d’expliquer à Antoine que ma connaissance de l’histoire vénitienne était nulle, d’autant plus qu’au jour de la constitution de la principauté de Morée, en l’an 1205, j’était très loin de la Méditerranée, mais mon bienfaiteur resta inébranlable.

« Notre équipe a besoin d’un conseiller de ce genre ! » trancha-t-il. Et tu seras cet homme ! »

Comme le tournage, déjà commencé à Venise, se poursuivrait en Corse vers la fin de décembre, Antoine me conseilla d'emporter la garde-robe pour l'été et l'hiver. Dans le film de Thatcher Junior, Antoine n'interprétait que le second rôle masculin, celui d'un scélérat qui sème la terreur à travers l'Europe, mais malgré cela, son influence sur le vieux réalisateur américain était telle, grâce à une tendre amitié pour sa jeune épouse, qu'il pouvait faire entrer dans la production, par la petite porte, un brave jeune homme comme moi, son protégé, Marie-Loup Janvier.

« Cette affaire est réglée, coupa Antoine. Le cher vieux a déjà avalé la pilule, le billet d'avion du nouveau conseiller est réservé et le contrat t'attend à l'hôtel *Danieli*. »

Un vrai conte de fées !

L'hôtel *Danieli* était juste l'endroit qu'il me fallait après les jours amers que je venais de vivre, surtout après le départ de Vladimir à la chasse aux gibiers d'eau, où il avait enfoncé par mégarde le double canon de son fusil dans la bouche. Les deux cartouches à canard sauvage n'avaient pas seulement creusé un trou dans sa nuque, mais un gouffre encore plus béant dans mon cœur, qui ne pleurera jamais assez le cher ami disparu. Ce même cœur serré, je me redisais les paroles que j'avais proférées au magistrat chargé de l'enquête :

« Le bonheur télévisuel est un fardeau pesant. Vladimir a probablement ployé sous son poids. »

À Venise, il s'avéra que ma présence n'était pas superflue, car les Américains avaient déjà loué à prix d'or des tridents nordiques à la place des hallebardes vénitiennes et introduit la poudre en Europe un bon siècle avant son usage, si bien que mon protecteur, Anthony Speer put se rengorger quand Mr. Thatcher Junior le félicita du choix avisé de son conseiller.

Mr. Thatcher Junior avait grandement dépassé la soixantaine, mais il ne lui jamais serait venu à l'esprit de renoncer au supplément flatteur de son patronyme. D'une certaine manière, il le méritait bien : notre Junior pouvait à juste titre se nommer le plus jeune vieux monsieur du Nouveau Monde, tant sa connaissance de l'Europe - où il posait les pieds pour la première fois - était en tous points semblable à celle d'un enfant de cinq ans.

Son scénario, qui s'intitulait en toute simplicité *Le Premier jour d'Apocalypse*, constituait une véritable encyclopédie d'enfantillages et des niaiseries, de sorte qu'à ma place un authentique conseiller culturel y aurait sûrement laissé sa peau. C'est pourquoi je permis à Thatcher Junior de barboter à son aise dans

l’histoire de l’Europe, ne me montrant intraitable que sur un seul point : l’usage de la poudre avant la fin du treizième siècle. Mon interdiction l’impressionna et pour m’amadouer il ne m’appela plus que *maestro*.

« Disons, un tout petit canon, maestro ?

- À la fin du douzième siècle ! Que Dieu vous préserve !

- Un tonnelet de poudre alors, très cher maestro ? »

Je restais de marbre et il n’en fut plus question. Par bonheur, les Américains étaient des enfants qui apprenaient vite, beaucoup plus vite que les autochtones européens.

Mais la susdite interdiction me créa au sein de l’équipe un ennemi mortel, l’artificier Smith Smith, qui aurait pu encore me pardonner le fait que sa petite femme illégitime, Vivian, me faisait les yeux doux, mais certainement jamais la proscription absolue de l’emploi des explosifs.

Bien entendu, Smith Smith s’appelait Smith tout court, mais comme il bégayait chaque fois qu’il lui fallait se présenter, il répétait son nom à plusieurs reprises et toute l’équipe ne l’appelait que Smith Smith. Sur l’ordre de Thatcher Junior, cet artificier dévoué avait fait venir de l’Amérique suffisamment d’explosifs pour faire sauter deux tiers de Venise, et il voulait à présent les utiliser coûte que coûte.

Par suite de mon veto, la première idée de Mr. Thatcher Junior fut de transposer l’action de son film en Chine, l’inventrice de la poudre, mais le producteur s’y opposa et le réalisateur ne put jouir que d’une quantité dérisoire de dynamite pour faire sauter un ponceau en bois que, dans le scénario modifié, mon maître Anthony Speer démolissait d’un coup de poing.

Dans ces conditions, mes rendez-vous galants avec Vivian ressemblèrent de plus en plus à un jeu de la roulette russe sur un baril d’explosif à la mèche allumée. Dans la literie de soie damassée, à l’hôtel *Danieli*, qui poussait invinciblement à des tendres confidences, Vivian me livra que Smith Smith avait loué un petit yacht et que, depuis des jours, il y chargeait le contenu du camion des effets spéciaux, garé à la périphérie de la ville. Chaque matin, il débouchait à la haute mer sur son bateau solitaire, pour ne rentrer qu’au coucher du soleil, le visage couvert de suie par la poudre brûlée, mais les yeux étincelants. Il était indubitable qu’il se préparait à utiliser sa poudrière flottante pour une explosion mémorable, car, sans une déflagration délectable, le brave Smith & Smith ne pouvait pas survivre. Sans cet éclat et bruit impétueux, il s’étiolait purement et simplement comme une plante privée d’eau.

De surcroît, il distrayait en cachette de petites charges d'explosif vers sa chambre d'hôtel.

« Mes jours sont comptés ! murmurait-il, en tirant de la lampe de chevet jusqu'à la salle de bains le fil électrique qui devait déclencher le détonateur d'essai, enfoui dans un coussin rempli de plumes, qu'il utilisait pour les expériences bénignes. Mes jours sont comptés ! » répétait-il en actionnant sa machine infernale.

Des boums sourds résonnaient dans le coussin et toute la salle de bains se remplissait de duvets volatils, qui faisaient éternuer Smith Smith et l'irritaient davantage.

« Mais auparavant, jurait Smith Smith, auparavant, j'aurai réduit ce blancbec en bouillie !... »

C'était la première fois depuis des années que quelqu'un me qualifiait de blanc-bec et cela ne présager rien de bon. Alors que j'imaginais déjà le pire et téléphonais à une agence de voyages pour réserver une place dans le train de nuit à destination de Paris, le destin décida de couper notre nœud gordien de la façon la plus radicale qui fût. Le lendemain, Smith Smith partit en fumée.

Comme d'habitude, il avait débouqué tout seul en haute mer et, vers midi, un simple boum retentissant parvint jusqu'à nous. Personne ne saura jamais comment il se fit que le petit yacht explosât avec trois cents litres de supercarburant dans son réservoir, autant de dynamite et son fou de capitaine au bord. Sur les lieux du désastre, la police ne retrouva que quelques fragments de bois flottant, que Vivian rassembla avec grand soin dans une urne avant de s'envoler pour Los Angeles.

Tout le monde se sentit soulagé, y compris Thatcher Junior, qui s'habituait peu à peu aux armes blanches. Mais mon oreille exercée pour entendre le bruit du fond marin qui chuchote des vérités, reconnut sans faille le murmure de la Faucheuse, cette mort en sursis qui nous talonne, et mon âme dégagea longtemps encore l'odeur de la poudre.

Pour chasser cette mauvaise odeur, comme je n'avais rien de plus important à faire, j'observais les passants dans le hall de l'hôtel à travers mes sodaswhiskies jusqu'à 18 heures, et des whiskies-sodas par la suite. Sans ce trou que m'avait laissé dans le cœur le fusil de chasse de Vladimir, j'aurais pu me nommer un homme heureux. Conseiller hautement spécialisé, aux appointements de deux mille dollars par semaine, gratifié d'un appartement tapissé de velours vert jade au deuxième étage d'un des plus beaux hôtels d'Europe, je pouvais me féliciter aussi, depuis peu, d'être chargé d'escorter la jeune Mme Thatcher dans des

achats qui se terminaient parfois dans un pittoresque petit hôtel, non loin du Grand Canal. Je m'acquittais de ce devoir avec l'aimable autorisation d'Anthony Speer, qui considérait que la charmante Mrs. Thatcher « n'était certes pas du savon qui peut s'user ».

Je pouvais donc m'estimer un homme heureux, mais sous le poids de ce bonheur je commençais à flageoler, tout comme mon malheureux ami Vladimir. Nourri, jour après jour, de l'image de la vieille ville se noyant dans ses propres eaux usées, ma déchirure, au lieu de cicatriser, s'élargissait de plus belle. Je ne sais comment ce deuil persistant aurait pu s'apaiser, si le mercredi, 1er avril, n'était apparue, dans le vestibule de *Danieli*, Mary Preston, accompagnée de quatorze valises en veau blanc, d'un chien tibétain de couleur assortie et de sa fille Judy, toute jeune beauté aux yeux mauves. Sur le moment, je crus qu'il s'agissait d'une attrape de 1er avril ou d'une hallucination éthylique.

De la première gondole automobile, les *boys* avaient d'abord extirpé les quatorze valises blanches. Un sourire amer au coin des lèvres, j'attendais leur propriétaire, sans doute une de ces petites vieilles américaines à corset d'acier, ayant fait ses classes avec le président Lincoln, qui trébucherait sous le poids de ses bracelets et de ses boucles . Après les valises, arriva le chien au collier de lézard, qui vint droit sur moi dans le dessein évident de me mordre la cheville. Je me préparais à lui décocher un coup de pied dans la gueule quand, de la seconde gondole, descendit Mme Mary Preston. À peine l'avais-je aperçue, que je me mis à caresser son chien et, lorsque derrière cette ravissante créature apparut Judy aux yeux mauves, je pris le cabot dans mes bras et le comblai de câlins.

J'avais toujours eu peur des chiens et eux, en retour, me haïssaient. Il en alla ainsi avec Le-Grand-Mandala qui telle une hyène me mâchonna la main gauche, heureusement gantée, tandis que je le caressais de la main droite.

Ma passion pour le cabot tibétain, bigle et baveux, au museau en forme d'une figue écrasée, n'échappa point à madame Preston, pas moins qu'à sa fille, et toutes les deux m'offrirent un sourire coloré d'un mois de ski à Courchevel et trente-trois jours et trois heures de méditation acharnée au soleil de Tibet.

Comment les décrire ?

Mary Preston avait dû mettre Judy au monde à l'âge de treize ans grâce à une immaculée conception, car chacune aurait pu passer pour la cadette de l'autre. Pendant que Judy contrôlait la couleur de ses yeux féeriques dans un miroir écarté, et que sa mère feuilletait, insouciante, le courrier qui les précédait de palace en palace, je m'approchai du réceptionniste.

« Qui sont ces deux ravissantes sœurs orphelines voyageant seules à travers cette vaste vallée de larmes ? » lui demandai-je discrètement, d'une voix assez haute pour qu'elle atteigne l'oreille de Mary, parée d'un Bouddha miniature en platine.

Un regard qui en disait long me prouva que ma délicate attention avait été appréciée. Il se prolongea tout naturellement dans le merveilleux sourire de Judy, et je compris que cette charmante enfant ne supporterait pas de rivale, fût-ce en sa propre mère. Plutôt que de perdre son temps en vaine réflexion, elle préféra, trois minutes plus tard, casser l'un de ses hauts talons à proximité de ma table, faire mine de s'être foulée la cheville, et me permettre volontiers de m'élancer au secours de son articulation meurtrie, tandis qu'elle sirotait le Martini que je venais de lui offrir.

À ma grande surprise, Mary Preston ne montra pas le moindre signe de jalousie. Au contraire, elle accepta d'emblée ma proposition d'aller décortiquer tous trois un homard géant que j'avais commandée (en prévision d'un dîner avec Mrs. Tatcher) chez un cordon-bleu des environs.

« Merci, ô noble ! me dit-elle, levant les yeux vers le plafond. Judy a failli cassé sa jambe. Nous traversons l'âge de Kali-Yuga, l'âge sombre, où les forces négatives sont les plus puissantes.

- Marie-Loup Janvier, à votre service », répondis-je, ne sachant dire rien de plus approprié en réponse à la sagesse tibétaine.

Pendant que je me préparais à ce délicieux affrontement de mon athéisme inné et le bouddhisme de pacotille transplanté en Occident, la réponse à la question posée au réceptionniste me fut remise en échange de la coquette somme de cent dollars :

« Américaines. La mère, veuve d'un multimillionnaire texan. Chaque printemps, deux semaines à Venise, entre Courchevel et les Bahamas. On dit de la jeune fille qu'elle soupire pour un mafioso italo-américain et que sa maman signerait de bon gré un chèque de cent mille dollars au brave et pauvre séducteur capable d'arracher Judy des griffes de ce vil trafiquant d'armes. »

La tête se mit à me tourner et, faisant fi de la plus élémentaire sagesse, je me bornais à constater que des trois conditions requises - brave, pauvre et séduisant - j'en remplissait déjà une. J'étais pauvre.

Je me précipitai dans l'appartement de mon bienfaiteur et empruntai à Anthony Speer son smoking blanc. Il m'allait comme un gant. Antoine tenta une fois de plus de m'assagir.

« Prends garde, n’oublie pas que le zizi n’a pas d’épaules ! » cria-t-il dans mon dos l’un de ses proverbes préférés.

Las ! j’étais trop pressé pour comprendre cette vieille maxime chinoise, analogue à notre « charrue qui mène les bœufs ».

De ma chambre, je téléphonai à Mrs. Thatcher pour l’informer que la fièvre paludéenne me secouait affreusement et que mon cœur saignait d’avoir dû annuler le homard du cordon-bleu. Dans un élan de sincérité, Mrs. Thatcher me reprocha mon affliction. J’avais tort de tant m’attrister pour elle : mister McDonald, le maître d’armes de notre film, venait juste d’arriver pour partager avec elle un apéritif, un Irlandais aux cheveux ardents à l’égal de son tempérament, qui dégainait son sabre de façon telle que Mrs. Thatcher ne l’eût pas échangé contre le plus savoureux homard du monde.

Sincèrement soulagé, je me retrouvai cinq minutes plus tard dans le vestibule de *Danieli*, tenant par le bras Mary Preston et Judy, qui ressemblaient plus que jamais à deux sœurs jumelles. Près de la gondole, nous croisâmes Antoine qui sembla ne pas trop apprécier le succès de son smoking blanc. Nous nous embarquâmes et nous éloignâmes, laissant mon pauvre ami sur le petit embarcadère de l’hôtel, l’air hagard et résolu à ne plus jamais porter de pullover au début de la soirée.

Au restaurant, Judy tenait le homard par la pince et moi par la main. Mary Preston débordait de bonheur et se répandait sur le magnifique avenir de Judy, sur la fortune que le feu Mr. Preston avait amassé pour son héritière dans la mégisserie, et son intention d’inscrire sa fille dès l’automne aux Beaux-Arts à Rome ou à Paris, afin qu’elle y étudie la peinture, pour devenir un jour une costumière célèbre d’Hollywood et de Broadway. Le seul détail du passé et de l’avenir de Judy que Mrs. Preston omit d’évoquer fut le mafioso italien, trafiquant d’armes en Amérique centrale, dont Judy était tombée amoureuse un an plus tôt, à Las Vegas, et pour la peau duquel elle signerait de bon cœur un chèque de cent mille dollars.

Mary Preston ne refusa pas un deuxième homard. Pour justifier son bon appétit, elle évoqua le jeûne rigoureux de Bouddha dont « la peau du ventre adhérait à son épine dorsale ».

« C’est “la voie du milieu”, expliqua-t-elle, l’air rayonnant, en suçant la pince du crustacé. Le très saint Bouddha a compris qu’il n’atteindra jamais le but qu’il a cherché, la voie de la Vérité, dans un corps maigrichon. »

Moi aussi je rayonnais de bonheur. Tenant le homard par une pince et Judy par la cuisse, j'offris à Mrs. Preston mon modeste secours de metteur en scène de théâtre et de réalisateur à la télévision, ainsi que mon expérience de conseiller en histoire méditerranéenne.

« Je rêvais d'un homme tel que vous ! exultait Mary Preston. C'est comme si vous n'étiez créé que pour guider ma petite Judy au travers des multiples embûches de l'existence ! »

Nous commandâmes une autre bouteille d'un grand vin blanc pour fêter l'entrée de la petite Judy dans l'atelier du maître. Cela me rappela en passant que, déjà au Conservatoire, les mauvaises langues désignaient ma tour d'ivoire de la rue des Martyrs, à Nogent-sur-Marne, comme « l'atelier du maître », le trouble souvenir que je me hâtai de chasser de mon esprit.

« Il n'y pas de temps à perdre ! m'exclamai-je. Dès demain, nous allons aborder la première leçon !

- Est-ce possible ? Parlez-vous sérieusement ?

- Madame Preston !... protestai-je.

- Appelez-moi Mary, je vous en prie.

- Avec plaisir, chère Mary. Vous pouvez m'appeler Marie-Loup ou, si vous l'aimez mieux, votre petit loup.

- My dear Little Loup, s'écria la chère Mary, je remets entre vos mains mon chaperon rouge ! »

Voilà l'occasion propice de dépeindre le « cher louveteau » vêtu du smoking blanc d'Antoine. Nos ancêtres disaient que l'habit ne fait pas le moine, mais le proverbe date sûrement d'avant la création du smoking de soie grège. Dans ce smoking donc nageait un mortel mélancolique de trente ans, dont une mèche blanche barrait le front hâlé au-dessus d'une barbe très soignée, ressemblant en tout point à l'un de ces étudiants en médecine que l'on voit au second rang des observateurs dans la *Leçon d'anatomie*, de Rembrandt. La nature avait offert à ce « dear louveteau » des yeux non seulement pour observer, mais aussi pour transmettre à distance ses sentiments, constituant son arme la plus puissante. Avec de tels yeux, il pouvait faire fondre un glaçon dans le whisky en vingt secondes ou déboutonner un soutien-gorge des plus compliqués à une distance d'un mètre. S'il avait chaque jour de moins en moins de cheveux à coiffer, il avait en revanche de plus en plus de visage à débarbouiller, et toute la conscience de son être reposait sur ce principe de compensation.

Une fois le sommet de sa tête dégarni, il se laissa pousser la moustache ; lorsque son double menton se profila, il opta pour la barbe. Parfois, dans ce miroir qu'il haïssait du fond de son âme, dear Little Loup me posait cette question angoissée : qu'avaient donc trouvé quelques jolies femmes dans son profil avachi, dans sa mèche blanche, du menton fuyant, sur ce visage chiffonné, qui provoquait notre mépris commun.

« Qui comprendra les femmes ! » dis-je à mon double.

En guise de réponse, il haussa les épaules.

La première leçon eut lieu la nuit même.

Pendant le dîner, j'avais déjà pu constater que Mary Preston n'était pas seulement une femme au regard profond et prometteur, mais encore une mère courageuse qui savait fermer un œil quand le bonheur de son petit était en jeu. Mary savait même fermer les deux yeux, ce qu'elle fit sans hésiter quand je proposai de prolonger la soirée au dancing. Prétextant une légère migraine, elle nous souhaita la plus belle des nuits dans la plus belle ville au monde, et regagna l'hôtel par le chemin le plus court.

Avant de partir, elle me gratifia de la sagesse suivante :

« Ô noble ! L'âme fait son œuvre, utilisant *Tsa*, *Lung* et *Thinglé*, trois forces vitales, nerfs, air et énergie sexuelle. »

Dans la gondole suivante, Judy et moi choisîmes un chemin un peu plus long, mais qui se termina pareillement à l'hôtel Danieli, un étage au-dessous de la suite de Mrs. Preston.

Bien que Judy n'eût que seize ans, cette nuit ce fut plutôt elle que me donna une leçon de *Thinglé*, la troisième force vitale, avec le zèle et l'instinct innocent des nouvelles générations, bronzées au Tibet et nourries de vitamines puissantes, dont la maturation se relevait particulièrement précoce. Car dans ce domaine, et quelles qu'aient pu être les qualités de mon prédécesseur, le mafioso aux doigts de fée, il fallait reconnaître que Judy ne devait rien à personne. Il s'agissait là d'un talent inné, dont on aurait juré qu'elle l'avait reçu en même temps que le lait maternel.

Le lendemain, nous achetâmes du papier, des fusains et des pastels, pour que Judy se mette sérieusement au travail, car j'étais tout sauf un vil séducteur.

J'étais déjà si amoureux que je chantais à pleine voix dans l'ascenseur, pinçais la joue de l'honorable Thatcher Junior en traversant le vestibule de l'hôtel et donnais, sous ses yeux, une petite tape sur les fesses de son épouse. Thatcher Junior décida aussitôt de mettre un terme à mes fonctions. Je lui déjà

empoisonnais assez l'existence par mes interdictions réitérées. Il fallut que mon protecteur Anthony Speer s'en mêle en expliquant qu'il s'agissait d'une sorte de malaria vénitienne, causée par le virus « baisentia effrenata » qui ravageait depuis des siècles les zones marécageuses d'Italie.

Thatcher Junior s'apitoya sur le malade et lui offrit une semaine entière de dispense - afin que je ne transmette pas l'infection aux autres membres de l'équipe. Thatcher utilisa cette semaine de liberté réciproque pour tourner une mémorable séquence de pugilat, se déroulant en gare de Venise sur une locomotive électrique, le combat sans merci à coup de pistolet, qui ne laissait aucune trace dans la version définitive du *Premier Jour d'Apocalypse*.

Durant cette semaine, Thatcher Junior pouvait s'en donner à cœur joie dans le remaniement de l'histoire vénitienne. Il était si content de l'aubaine, qu'il avait demandé au directeur de la production d'augmenter mon salaire en espérant qu'ainsi je le laisserais en paix jusqu'à la fin du tournage. J'étais donc plus aisé que jamais, libre comme l'air et en mesure de me consacrer à temps plein à mon amour passionné.

Mrs. Preston nous appelait « ses chers enfants », sa « colombe blonde » et son « louveteau », bien qu'elle ne fût mon aînée que de trois ans. Elle irradiait de bonheur en voyant le trafiquant d'armes abhorré devenir chaque jour plus lointain. Je chantais à tue-tête dans l'ascenseur et Judy progressait dans le dessin au même rythme que ses nouvelles activités.

Nous avions débuté par une nature morte. Quoique la première pomme ressemblât à un concombre comme faite dans le même moule, la fille n'était pas sans talent. Je me demandais parfois si le concombre ne lui avait pas servi à se moquer de son maître, car, dès la fin de la première semaine, Judy provoquait au bord des canaux vénitiens l'admiration des passants par son sens infaillible de la perspective et son habileté à rendre, avec de simples craies noires et blanches, la somptuosité des tons pourpres que le coucher du soleil donnait aux sculptures et aux façades séculaires. Incontestablement, la peinture se trouvait en tête de ses nombreux talents.

Puis, un jour vint où dans les yeux de l'heureuse mère réapparut ce long regard profond qui m'avait brûlé à la réception de l'hôtel. C'était apparemment un jour comme les autres, mais ce fut celui où Mary Preston réalisa que le danger menaçant sa petite Judy ne venait plus du trafiquant d'armes, mais du cher conseiller n'ayant que l'épée et la cape. Ce dernier était si épris de la fille qu'il ne comprit nullement la mère.

Nous cherchions alors, à travers la ville, un modèle convenable pour le nu féminin. La participation de Judy au concours des Beaux-Arts était impensable sans une connaissance solide du nu féminin. À la fin de la deuxième journée d'une vaine recherche, alors que nous prenions tous trois le thé dans son petit salon, Mary montra ses cartes avec circonspection.

« Je crois que je devrais poser pour toi, ma colombe... »

Sa pudeur me toucha profondément, et plus encore son regard velouté qui croisa le mien.

« Mais, maman, bégaya Judy, rougissant comme une gamine, ce n'est pas convenable parce que... »

- Naturellement, notre Petit Loup sera absent, coupa Mary Preston avec un sourire maternel. Après chaque séance, tu lui montreras tes dessins et il te donnera son jugement.

- Merci, petite maman ! s'écria Judy et se jeta dans ses bras.

- Nous allons nous servir du Yoga tantrique, expliqua Mary, du langage du corps au service de la connaissance, qui développe les canaux vitaux, Tsa, Lung et Thinglé, nerfs, air et énergie sexuelle.

- Ô noble, il n'y pas de temps à perdre ! » m'exclamai-je à la sortie du salon.

Les premiers dessins arrivèrent le soir même entre mes mains tremblantes. Ils représentaient la chère maman Preston en tenue d'Ève, dans la « posture à l'indienne » dite du lotus ou du diamant : le corps droit, les jambes croisées l'une sur l'autre, la plante des pieds tournée vers le ciel. Sur les ébauches, de ses mains étendues, elle faisait des gestes de plusieurs *moudra* bouddhiques, le geste du don et de la faveur octroyée au spectateur, le geste de la mise en mouvement de la roue de la Loi et le geste de la concentration.

La mère était faite comme la fille, bien qu'il eût été plus juste de dire que la fille avait hérité la prodigieuse harmonie du corps de la mère. Cette grande beauté, Judy l'avait rendue avec plus d'inspiration et d'authenticité encore qu'elle n'en avait montré en dessinant les pigeons de Venise, avec un tel sens du volume et de son mouvement intérieur qu'il me semblait que les seins fermes de Mary Preston respiraient sur le papier de Chine, que ses épaules se soulevaient à chaque aspiration, que son ventre et ses hanches s'enflaient d'un désir inassouvi.

« Ma parole ! » chuchotai-je, n'en croyant pas mes yeux.

Je fis part à Judy de mes impressions, d'une étrange voix haletante que je reconnaissais mal, et lui demandai de me laisser ses œuvres afin de les examiner

tout à loisir. Elle se rendit volontiers à ma demande, empourprée d'orgueil, et courut à une nouvelle séance dans le petit salon de sa mère. Pendant ce temps et durant des heures, je couvais des yeux le corps de Mary Preston.

Un sortilège émanait des dessins de Judy, quelque chose que je ne compris pas tout d'abord. Dans ma tête s'installait une confusion de plus en plus grande - une tendresse étrange, partagée entre la jeune artiste et son modèle, qui, après trois jours de souffrance, allait me conduire à une terrible découverte : j'aimais encore Judy avec passion, mais désirais sa mère bien plus passionnément.

Au moment où je me fis cet aveu, la vérité du sortilège éclata à mes yeux. Judy était certainement une grande artiste née, mais Mary la dépassait sans nul doute. C'est elle qui, dès la première pose, dès le premier croquis, m'avait séduit en utilisant le talent de l'innocente Judy, pour créer un scénario où elle tiendrait le rôle principal.

Quand j'étalais les dessins de Judy l'un à côté de l'autre sur mon lit, l'incroyable découverte s'élargit : ressemblant à une danseuse orientale, Mary exécutait la chorégraphie mystique de la femelle, alternance de gestes rythmiques et d'immobilisations, qui formaient une sorte de langage codé, le témoignage d'une longue solitude, d'un désir insupportable, et les promesses de délicieux dons qui me nouaient la gorge.

À compter de ce moment, Judy s'éteignit en moi, se trouvant opposée à une rivale incomparablement plus forte : la première nuit que je ne passai pas avec Judy, j'allais la passer avec Mary. Il ne pouvait en être autrement.

L'aurore pénétra dans la chambre par les vitraux pyramidaux de la fenêtre. Des triangles de couleur se posèrent sur nos corps, donnant l'illusion que nous étions, nous aussi, faits d'éclats de verre multicolores, image féerique et fragile du couple éternel. Couchée sur le côté droit, la main posée près de la tête, la paume tournée vers le haut, tout comme Bouddha sur son lit de mort, Mary semblait être abîmée dans un doux rêve. Si je pouvais lire quelques syllabes inaudibles qui s'égrenaient sur ses lèvres, j'aurais deviné les derniers mots de celui qui s'était trouvé au seuil de la délivrance suprême : « Chaque homme est sa propre prison... Mais il peut aussi acquérir le pouvoir de s'en évader. »

Je me mouvais délicatement sur l'oreiller, dans la crainte de briser par un geste brusque l'image de cette divinité. Quand je m'évadai enfin de son corps, il me parut que j'avais passé toute ma vie à ses côtés. La séparation était douloureuse comme si une main impitoyable m'arrachait de la poitrine la chair de ma chair.

« Ô noble ! articula-t-elle soudain d’une vois basse mais parfaitement intelligible. Tu erres dans le cycle des existences. Tu es une forme naturelle de la vacuité. La vacuité ne peut blesser la vacuité... »

De son index, elle caressa la mèche blanche sur mon front.

« Cela ressemble à *urna* du Souverain, dit-elle, à la touffe de poils blancs entre ses deux yeux. »

Elle me sourit à travers ses cils mi-fermés : les yeux de la mante religieuse qui s’apprêtait peur-être à plonger son dard dans le ventre du petit mâle désarmé. Pourtant il était dérisoire de le craindre, car il n’y avait rien que Mary pût tuer encore en moi. Mon amour pour Judy était bien mort.

Pour la dernière fois de ma vie, dans le vestibule de l’hôtel, je m’enfonçai dans les yeux embués de larmes de la jeune fille et de sa mère, tandis que les quatorze valises blanches défilaient vers la sortie.

Le trafiquant d’armes, qui avait découvert le repaire des deux fugitives, venait de téléphoner dans la nuit à l’hôtel de l’aéroport de New York, et se trouvait à présent dans un avion l’amenant à Venise. La mère tigresse préparait sa fuite avec son petit : les Bahamas, safari au Kenya, méditation bouddhique au Tibet, hivernage à Courchevel, quinzaine à Venise puis, de nouveau, les Bahamas, le safari au Kenya, le yoga tantrique à Lhassa...

Si je rencontrais jamais Judy, ses yeux ne seraient plus mauves et, du fol amour de l’hôtel Danieli ne resterait que le trouble souvenir du papillon, qui ne se pose si volontiers sur la soie que parce qu’il a vécu autrefois la vie de la chrysalide. J’aurais pu jurer que les yeux de Judy changeaient déjà de couleur aux reflets de l’eau brunâtre qui miroitait sous l’embarcadère. La jeune fille aux yeux magiques, couleur du cyclamen sauvage, mourait en elle, et sur son visage se gravait une ride amère de femme mûre, semblable à la cicatrice d’un fouet.

Nous échangeâmes nos adresses comme si nous échangions des gilets de sauvetage. Je lui confiai celle d’un disquaire de Lille et elle de feu sa grandmère paternelle à Istanbul. C’était la façon la plus courtoise de ne plus se rencontrer jusqu’à la fin de nos jours.

« À très bientôt », dis-je d’une voix cassée.

Je l’embrassait tendrement sur la bouche, puis posai le même baiser sur les lèvres de Mary.

« Prends soin de toi, Louveteau ! me lança Mary du bateau.

- Soyez prudentes, mes chéries ! » répondis-je en écho.

Lorsque je regagnai le hall, mon menton tremblotait et je ne pouvais rien pour l’en empêcher.

C’en était très touchant pour Signore Martinetti, chef de réception et docteur ès cœurs brisés, qui sous ces jolies voûtes avait vu tant de séparations et d’amours gaspillés qu’il eût pu en faire un traité en douze volumes, s’il était lettré. Le sensible Martinetti fit un clin d’œil au barman Carlito qui courut m’apporter le secours d’un whisky.

« Tu es une forme naturelle de la vacuité, dis-je à Carlito. La vacuité ne peut blesser la vacuité. »

Il en déduisit que mon état empirait et m’expliqua que le bourbon sec était la panacée infaillible pour ce genre de maux. Je lui fis signe de laisser le malade en paix.

Ainsi je portai remède à mon mal moral jusqu’au déclin du jour, ne communiquant avec Carlito que par l’intermédiaire d’une glace qui me revoyait sa silhouette renversée derrière le petit zinc, au fond de la salle. Il suffisait que je dresse deux doigts au-dessus de ma tête en les croisant comme des ciseaux, pour que Carlito se matérialise à mes côtés avec un nouveau verre, tel le bon génie de la lampe d’Aladin. À l’occasion de sa quatrième visite, je lui posai la question fatidique :

« Que peut-il exister de plus creux que la vacuité ? »

Carlito avoua qu’il l’ignorait, et me promit de téléphoner aux renseignements. En s’éloignant, il me lança une œillade complice, persuadé que je me déjà trouvais dans les vignes du seigneur.

Le garçon se trompait, ma tête était plus claire que jamais, et lors de sa nouvelle visite, je lui fournis la réponse à la question posée dix minutes plus tôt :

« Il n’existe rien de plus creux que la vacuité ! Cela explique notre réalité fantastique. »

Ma dernière phrase se révélait plus qu’exacte, car au même moment pénétra dans le hall le trafiquant d’armes. En guise de pistolet mitrailleur, il portait un parapluie de chez Dior et au lieu de bottes de cow-boy, des souliers vernis bicolores. Sur son visage bronzé à la trentaine prématurément vieillie, orné de jolies rouflaquettes poivre et sel, on pouvait lire la résolution jubilante d’étrangler sur-le-champ le premier quidam apparu à son point de mire.

C’est probablement pourquoi Signore Martinetti lui fit sans hésiter un clin d’œil dans ma direction. Une minute plus tard, je sentis une main tannée, sertie

de bagues de platine, se poser sur mon épaule. Je l'observai à travers le fond de mon verre vide pour le mieux distinguer dans le brouillard.

« Télescope ? me demanda-t-il en s'affalant dans un fauteuil.

- Microscope ! » répondis-je.

Ses jolies rouflaquettes poivre et sel se hérissèrent n'ayant pas le sens de la plaisanterie, et son visage s'assombrit terriblement comme le ciel avant l'orage.

« Où sont-elles ? me questionna-t-il en décapitant d'un coup d'incisives le bout de son cigare.

- Qui ça ? » m'enquis-je ingénument.

Il cracha la queue de son cigare droit dans l'ouverture de ma chemise. Visiblement, il s'agissait d'un tireur bien entraîné.

Je décidai de faire comme si restais de marbre.

« Où sont les Preston ? » vociféra-t-il.

Je lui posai la même question qu'à Carlito :

« Que peut-il exister de plus creux que la vacuité ? »

Le type s'étrangla avec la première fumée de son havane et je m'empressai de lui livrer la réponse :

« Rien n'est plus creux que la vacuité !

- Vraiment ? » insista-t-il en déboutonnant son gilet de soie sous lequel apparut la crosse d'un revolver automatique.

Ce fut à mon tour de m'étrangler. Jusqu'alors, je n'avais vu de revolver qu'au cinéma.

« Un vrai flingue ? bégayai-je.

- Y a pas plus vrai.

- C'est une belle pièce, avouai-je.

- Il en a quatre sur la conscience, me confia-t-il gentiment, et si dans dix secondes tu ne craches pas l'adresse des Preston, tu seras le cinquième ou je ne m'appelle plus Salvatore ! »

Il remonta sa manche et mit son chronomètre en marche.

De grosses gouttes de sueur m'inondèrent comme si j'avais fait dix épreuves de décathlon.

« Salvatore... » gémis-je.

Salvatore arma son revolver.

« D'accord, ô noble ! » dis-je humblement.

D'une main tremblante, je sortis de ma poche mon trésor le plus cher, le bout de papier sur lequel Judy avait griffonné l'adresse de sa regrettée grandmère paternelle à Istanbul et je le tendis au gangster.

« De toute façon, je ne m’en serais jamais servi, alors que vous, monsieur, sans aucun doute... »

C’est tout ce que je pouvais faire pour les deux sœurs que j’aimais d’un amour fraternel et indivis. Mon menton se mit à trembloter une fois de plus et je faillis fondre en larmes.

Salvatore reconnut l’écriture et sursauta comme si une vipère l’avait mordu.

« Ça alors ! hurla-t-il. Istanbul ! »

Lorsqu’il se précipitait vers la sortie, je levai deux doigts au-dessus de ma tête embrouillée et fis mon geste salvateur de ciseaux. Le bon génie Carlito apparut à mes côté avec un nouveau verre, mais cette fois il n’arriva pas à m’entraîner dans la discussion sur la vacuité creuse, ni la réalité fantastique.

Un sourire un peu mélancolique aux lèvres, j’accompagnai du regard le trafiquant d’armes américain, prêt à s’envoler vers les mosquées d’Istanbul, tandis qu’à cette même minute Mary Preston et sa petite Judy survolaient l’Atlantique Ouest, en direction des Bahamas.

Cloué à mon point de non-départ et de non-retour, je répétais en mon for intérieur les paroles de Mary Preston, citant son Souverain, le refus courtois des terreurs de la vie :

« Chaque homme est son propre prisonnier... Mais ce captif serait capable de s’évader, de jouer la fille de l’air... »

LA ROULETTE RUSSE

Dans mon esprit, ma vie avait l'air de plus en plus d'une folle bande dessinée, et je songeais avec désarroi à tout ce qui m'attendait dans l'épisode suivant,

durant des interminables semaines automnales de tournage du *Premier Jour d'Apocalypse*.

Fugitif devant le rouleau compresseur parisien, me trouvant au bout de mon rouleau, expert en douzième siècle vénitien et conseiller du réalisateur américain, Thatcher Junior, grâce à un coup d'épaule de mon ami Antoine, j'écoutai docilement le rappel à l'ordre de ce dernier :

« C'est le moment pour donner un coup de main au vieux Junior, pour que tu gagnes honorablement ton whisky quotidien. »

Je le pris au mot et me jetai dans le travail comme un forcené. L'été s'étirait déjà à Venise et il fallait tourner en toute hâte, au milieu d'une agitation fébrile, les extérieures du film, sur une galère ancrée dans le port, devant l'hôtel *Argentine* : l'enlèvement et deux viols de notre vedette, la belle Sylvia Twist, ainsi que sa délivrance miraculeuse des griffes du méchant Antoine, alias Anthony Speer.

Depuis notre arrivée à l'hôtel, en face du port, la malchance ne nous quittait pas. Les premiers rôles, mécontents de l'installation et du service de *l'Argentine*, menaçaient de rompre leur contrat. Sylvia Twist s'était foulée la cheville au sauna et, de jalousie, accusait sa doublure de lui avoir glissé exprès une savonnette. En effet, leur ressemblance était telle que le septuagénaire Thatcher Junior fit cadeau à la doublure d'une bonbonnière royale, expédiée par avion de Genève, tandis que pinçant le postérieur de Sylvia Twist il lui susurrait à l'oreille en français :

« C'est aux vieux loups qu'on doit les meilleurs coups ! »

Bien entendu, cette expression lui venait d'Antoine, le fervent collectionneur de proverbes populaires.

De jour en jour, la situation s'aggravait.

À peine avait-on réussi à amadouer Mlle Sylvia Twist sur le point de déchirer son contrat, que Mme Thatcher plongea dans une piscine vidée de son contenu la nuit précédente. Heureusement, elle tomba sur le jardinier de l'hôtel, et tous deux s'en tirèrent avec des contusions bénignes. Le lendemain, les figurants jugèrent à propos d'entamer une grève, et, pour couronner le tout, les cascadeurs exigèrent une assurance supplémentaire pour chaque saut d'une hauteur supérieure à 4,13 mètres. Le nouveau contrat venait tout juste d'être conclu avec leur syndicat, quand nous fûmes obligés d'admettre que même soixante-dix-huit rameurs étaient incapables de sortir notre galère du vieux port.

Ce dernier incident, de très loin le pire, remettait toute la production en question. C'est alors qu'avec ma modestie innée, je décidai d'entrer en scène. Je

demandai au directeur du film dix mille dollars cash, et quarante-huit heures pour faire bouger la charogne. Le malheureux accepta, en jurant de m'abattre serait-ce au bout du monde si je disparaissais avec le magot.

En réponse à cette injurieuse suspicion, je cessai de compter les billets, le toisai d'un regard assassin et quittai son bureau en claquant la porte. Il me rattrapa devant l'ascenseur et me promit à genoux une rallonge de vingt pour cent si je réalisais le miracle.

L'affaire était simple comme bonjour pour l'homme qui connaissait Alberto Damasio, surnommé Grosse-Cylindrée.

Après s'être assuré que mes dollars n'étaient pas falsifiés, Grosse-Cylindrée convoqua d'urgence le conseil de famille : quatre frères mécaniciens et neuf neveux apprentis. Cela faisait quatorze acolytes ou, si l'on préfère, cent quarante doigts d'or. Pour des hommes capables, en une nuit, de démonter et remonter une locomotive diesel, la tâche était un jeu d'enfant : il fallait équiper en deux jours notre galère de moteurs simples et puissants dont les pièces provenaient de la casse.

Les essais s'effectuèrent devant la terrasse de notre hôtel, en présence de l'équipe de Thatcher Junior au grand complet. Les moteurs du gros Alberto dépassèrent largement notre attente et nous dûmes réduire de moitié le nombre de tours-minute au moment où le mat de l'épave menaçait de craquer.

En quelques heures, j'étais devenu le héros du jour. En dépit de mon exploit, dans un instant de distraction, le directeur de production oublia ma prime, mais, pour ce qui était du champagne, il coula à grands flots. Dans l'ivresse du triomphe, des gens de tous les trois sexes m'étreignaient, et Sylvia Twist, par méprise, m'embrassa sur la bouche.

Le comportement de la galère suralimentée poussa Thatcher Junior à des excès d'imagination qui nous valurent une scène inoubliable. En voici le fidèle compte rendu :

Les galériens simulent de ramer.

Le bateau navigue à fond de train.

Le chef du pont supérieur ordonne :

« Rentrez les rames ! »

Les galériens rentrent les rames et montent sur le pont.

Le cuistot distribue à chacun un gros morceau de rumsteck sanguinolent. Les galériens se goinfrent, chaînes cliquetantes.

Sylvia sort de la cabine, *baby-doll* transparent.

Les galériens l'observent avec concupiscence.
Sylvia, au chef de tillac :
« Pourquoi leur donnez-vous de la viande saignante ? »
Le chef, à Sylvia, avec un sourire malicieux :
« Le capitaine a décidé de faire du ski nautique ! »
J'essayai en vain d'expliquer à Thatcher Junior que ce genre de divertissement sportif était fort improbable au début du treizième siècle, et même sur les bords de notre capricieuse mère méditerranéenne. Mais cette fois la vieille baderne resta de glace et sa réponse laconique me fit l'effet d'une douche froide :
« Si les anciens Grecs pouvaient lancer le discobole, pourquoi les Vénitiens ne feraient-ils du ski nautique ?
- O.K., monsieur Thatcher Junior ! » lui répondis-je sur le même ton sec, et, aussitôt, je me demandai à qui dorénavant j'allais offrir mes précieux services.
Ce ne pouvait être personne d'autre que l'inaccessible Sylvia Twist dont le baiser me brûlait encore les lèvres. Seulement, il était clair que le chemin jusqu'à Sylvia devait passer par Joke, sa doublure hollandaise. Ce joli prénom septentrional, traduit en anglais puis en français, signifiait la plaisanterie.
Un jour, au coucher du soleil romantique, profitant d'un moment propice sur la terrasse de l'hôtel, dans la senteur venimeuse des lauriers roses qui se fanaient déjà, je m'agenouillai avec le plus grand sérieux devant la Plaisanterie, je l'appelai « Sylvia, mon inaccessible amour », et sollicitai la faveur - que j'obtins - de lui envoyer mes poèmes aux lointaines Amériques.
Quelle revanche pour l'humble doublure que cette posture d'humilité et d'adoration ! N'était-ce pas l'occasion, maintes fois rêvée, de détruire la légendaire inaccessibilité de son célèbre sosie. Réduisant au minimum le temps des réticences, Joke me suggéra da continuer mes aveux dans sa chambre.
Naturellement, j'en acceptai à bras ouverts.
En poursuivant mon scénario démoniaque, le lendemain je remerciai Sylvia de cette nuit passée ensemble, tout en lui avouant mon béguin pour son humble doublure hollandaise. Le dénouement ne se fit pas attendre. Le soir même, Sylvia fit irruption dans ma chambre, ferma la porte à double tour et commença à retirer ses vêtements.
« Voici l'original, monsieur ! siffla-t-elle comme un cobra royal en colère justifiée. On va vous montrer la différence entre un faux et son modèle ! »
Certes, je ne refusais pas connaître la différence.
Celle-ci était si infime que seul un expert muni de rayons *X* aurait pu échapper au doute. Je sortis de l'impasse grâce à un grain de beauté, l'unique détail qui

distinguait Joke de Sylvia, un petit grain de beauté figurant sur le côté gauche chez Joke, et chez Sylvia sur le côté droit des fesses.

L'aventure sentait de plus en plus le vaudeville, plus particulièrement au moment où s'en mêla le miroir de la salle de bains, où - comme dans tout miroir - l'image était inversée : le grain de beauté avait déménagé à droite du postérieur chez Joke, à gauche chez Sylvia, et je dus me garder de ne pas succomber à la tentation en m'adressant à l'une des filles par le prénom de l'autre.

Il m'apparut de plus en plus évident qu'il ne s'agissait pas d'un vaudeville ordinaire, mais cosmique : grâce à deux derrières magnifiquement érigés, le miroir m'offrait la clef de la vie, de ce « labyrinthe divin », et de son envers dans l'Univers symétrique. Je tenais la clef, mais ignorant son mode d'emploi, j'en soufrais davantage.

J'avais en face de moi deux femmes totalement identiques. La première, Joke, servait de doublure à l'autre dans toute situation de violence et de mort, de flagellation, de viol, de noyade... La seconde, Sylvia Twist, servait de doublure à son double dans les affaires de jouissances sensuelles, étreintes, baisers et tendres chuchotements. Si Joke était le verso et Sylvia le recto de l'ensemble d'une existence, en quoi donc consistait mon rôle de double amant, qui une nuit caressais la vie, et la suivante embrassait sa destruction ?

Les honorables lectrices m'objecteront peut-être que je décrit Sylvia et Joke comme des femmes sans âme. À la vérité, elles étaient sans âme : j'étais leur âme pourrie d'orgueil devant le secret inextricable du miroir. Hélas ! ma destinée n'était pas de percer ce mystère, de déchiffrer la symétrie de l'Univers à l'hôtel Argentine, en banlieue de Venise : j'en fus privé par deux gifles magistrales, symétriquement appliquées, à droite par Joke et à gauche par Sylvia Twist. Jamais jusque là deux femmes ne m'avaient frappé simultanément.

Une fois les deux vengeresses sorties de ma chambre les meilleures amies du monde, je me précipitai devant le miroir : mes pommettes portaient deux bleus identiques. Je commandai deux escalopes crues, pour l'œil droit et pour l'œil gauche, et sombrai dans un sommeil agité.

Cette nuit-là, je pris une décision capitale.

Le lendemain matin, j'achevais le petit déjeuner avec mon sang le plus froid, pénétré du sentiment d'avoir fait le nécessaire pour passer le reste de mes jours comme l'ermite, dans une solitude sereine, à l'abri de cette convoitise douloureuse que les femmes, hôtes de l'« autre rive », celle du sexe opposé,

éveillaient en moi, et aussi à l'abri de la dégringolade spirituelle provoquée par la perte de chacune d'elles. Cet habitant de l'« autre rive » serait désormais moi-même, le banni de ma propre liberté, le roi des anachorètes. Devant moi, comme un désert florissant, éclatait le tableau de mon futur ascétisme délectable et de la méditation sobre sur la vaniteuse planète de l'amour que je quittais à jamais.

Tel un perroquet, je ressassai en moi-même les paroles de l'inoubliable Mary Preston :

« Tu es une forme naturelle de la vacuité. La vacuité ne peut blesser la vacuité. Une fois que tu l'as compris, tu te dessous dans la non-dualité et tu deviens un bouddha. »

« Adieu, vieille putain ! déclamai-je à voix haute à la réception de l'hôtel, en saluant la planète exécrable.

- Est-ce possible que monsieur nous quitte ? » demanda le portier avec un sourire compatissant.

Les portiers d'hôtel ont toujours considéré le départ de leurs clients comme une sorte de mort mutuelle.

« Bien plus que cela ! répondis-je. Beaucoup plus, mon bon ! Auriez-vous la courtoisie de me rendre un service ?

- Avec plaisir, monsieur.

- Je descends de cette planète. Apportez-moi un paillasson, s'il vous plaît, pour que je m'essuie les pieds.

- Nous ferons tout notre possible, monsieur, marmonna-t-il, confus, tout en me suivant vers la sortie. Nous ne sommes là que pour servir monsieur. Mais, entre temps...

- Entre temps ? »

En guise de réponse, un sourire complice au coin des lèvres, il me tendit sa casquette bordée d'un ruban doré, d'où je sortis un bout de papier, sur lequel était inscrite une adresse inconnue.

« Un remède contre tous les maux moraux... » me dit-il.

En arpentant une ruelle tortueuse et froissant dans ma poche ce même papier avec l'indication du lieu où je devais passer la nuit, je ruminai le fruit sec de l'arbre bouddhique :

« Encore une fois, une dernière fois... et tu cesseras d'errer dans le cycle des existences... »

Quoique la ruelle montât, c’était bien la descente d’Orphée.
En même temps, je brûlais d’impatience d’apprendre quel était le comportement des vraies Vénitiennes à l’égard d’un vrai coqs gaulois. À l’entrée d’une mansarde, je suivis à la lettre le code sorti de la casquette du portier : « Trois coup lents, suivis de trois coup rapides. »
La maîtresse de maison me fit entrer dans un salon obscur, avec toutes sortes de précaution, craignant probablement son frère ou son père sévères. Sans un mot, elle m’assit sur un sofa entre deux jumelles rousses, et me glissa dans la main un verre plein d’une eau-de-vie maison. Je bus d’un trait la boisson ardente et scrutai les deux rouquines de cet illustre regard, capable de faire fondre les glaçons d’un scotch en vingt secondes, et de dégrafer un soutiengorge à la distance d’un mètre.
Cette dernière prouesse était tout à fait superflue, car les deux rousses étaient nues jusqu’à la taille. Mon regard rencontra quand même une certaine considération. Les cinq filles attroupées dans la mansarde et un monsieur aux soixante-dix printemps toujours verts toisèrent le coq gaulois avec estime. Le vieux monsieur, vêtu à l’ancienne - souliers vernis, canne laquée et gants beurre-frais - s’empressa vers le nouveau venu.
« Le noble Luciano Baisovszky ! se présenta-t-il. Soyez le bien-venu à “La Dernière Chance” !
- Pseudonyme ? » demandai-je, un peu envieux.
À vrai dire, c’était le nom dont je songeais depuis mes vertes années.
En quelques mots, le noble Luciano, d’origine polonaise, me mit au courant de tout, en m’attirant à l’écart, vers une fenêtre. Sa sœur aînée, gravement malade, abhorrait depuis toujours sa vie aventureuse, et dès 1970 avait cessé de lui envoyer sa part de rente mensuelle à Rome, ce qui le contraignit à abandonner ses chères études, commencées en 1950, et à s’installer définitivement à Venise. La vieille sorcière qui mettait du temps à s’habiller de sapin, gérait toujours leur héritage commun.
« Malheureusement, m’avoua-t-il, un petit sanglot dans la voix, la perte des forces viriles due à l’ablation de la prostate me prive de participer *activement* aux jeux de nos Amazones, mais, en revanche, rien ne m’empêche de regarder, avec l’aimable consentement de nos magnifiques filles ! Croyez-moi, *regarder* et *voir*, cher grand ami, demeure le présent suprême que nous offre la mère Nature ! »
C’est seulement lorsque j’eus regagné le fond du salon que je fus en mesure de mieux en examiner tous les détails. Cette fois-ci, mon hôtesse m’ordonna de

m’asseoir à côté d’elle sur les coussins au pied de sofa, m’expliquant que l’équipe masculine de « La Dernière Chance » était décimée ce soir à cause de la retransmission d’un match de foot à la télévision.

« J’espère, soupira-t-elle, qu’ils reviendront. Savez-vous, me confia-t-elle, que presque chaque semaine l’un d’eux nous quitte pour de bon à cause de ces horribles spectacles virils. »

Progressivement, je commençais à entrevoir ce qui restait aux femmes délaissées, dans cette ville aux mâles en voie de disparition, une fois les joies estivales fanées, quand le ciel se pose sur les toits des hôtels fermés et les parasols trempés par des averses, quand le vent du sud, fouettant pendant des jours les visages transis, disperse les derniers échos des vacances.

Comme à tout désespéré, il ne leur restait que l’alcool ou les jeux de hasard. Des deux maux, elles choisirent naturellement le pire, et rien ne pouvait plus les arracher à ce tourbillon.

Bien sûr, au début, elles jouèrent de l’argent. Celui-ci tarit très rapidement entre leurs mains. Elles continuèrent donc à jouer tout ce qui, d’une manière ou d’une autre, était en leur possession : les objets personnels et les bijoux sans valeur, les vêtements et les chaussures, et même leurs amis ou leurs fiancés. Elles ne paraissaient pas plus difficiles quant au choix du jeu : les cartes, pile ou face avec une boîte d’allumettes, pair ou impair de haricots lancés sur la table, ou deviner la couleur du chapeau d’un passant tardif dans la rue, les échecs, les dominos ou Monopoly, et même la roulette russe...

Une fois que je me fus accoutumé à la pénombre, je compris leur passetemps et pourquoi les jumelles rousses étaient nues jusqu’à la taille. Avec mon arrivée, la chance leur sourit et l’une d’elles réussit à regagner son soutiengorge ; quant à l’autre, elle récupéra même sa blouse de soie. Leurs rivales, une brune bien en chair et une noir-corbeau coiffée à la garçonne, commencèrent à me considérer d’un œil suspicieux, surtout quand la noircorbeau fut contrainte de monnayer sa culotte à la grande joie de leur noble supporteur.

Si on ne mourait pas à leur jeu, on pouvait du moins attraper froid, vu les nombreux courants d’air arrivant par portes et fenêtres branlantes. De tous les jeux des Amazones, la roulette russe m’impressionna le plus. Elle se déroulait à l’aide d’un innocent pistolet d’enfant garni d’amorces en papier, dont chaque nouvelle détonation provoquait chez le noble Luciano une telle explosion de rire que je commençait à redouter la perte d’un des derniers cavaliers servants de Venise. Le pistolet disposait de six petits trous destinés aux amorces, que les filles remplissaient par trois ou quatre afin d’accélérer le jeu ; et à tout instant,

près de la tempe d'une joueuse, résonnait un coup de feu marquant la perte ou le gain d'une pièce de leur habillement. Je compris vite qu'il ne s'agissait en rien de strip-tease, mais d'un véritable jeu de hasard, au terme duquel certaines Amazones rentraient chez elles revêtues d'un simple peignoir emprunté à la maîtresse de maison.

Dans un premier temps, la chance hésita, ce qui me permit de découvrir tout à loisir quatre jolies anatomies jusque dans leurs moindres détails. Puis, il s'avéra que mon arrivée incita la chance volage à tourner le dos à la brune bien en chair, ainsi qu'à la noir-corbeau coiffée à la garçonne, qui se trouvèrent obligées de capituler, la première en jupe et bottes, la seconde uniquement en bas de laine.

Complètement lessivé par le rire et l'émotion, le noble Luciano était allongé à plat ventre sur un canapé qui lui tenait lieu jusque-là de tribune. Quant à moi je sirotais un nouveau verre d'eau-de-vie, en roulant les yeux vers mon hôtesse, la seule créature de l'assistance encore vêtue et de ce fait la plus séduisante. Je ne savais quel scrupule ou quelle pudeur me fit pourtant refuser sa proposition de mesurer nos forces, en lui expliquant que depuis longtemps j'évitais les jeux de hasard - en dehors de mon pitoyable cycle des existences - et la nuit se serait terminée dans la morosité si Rosita, la brune aux seins en poire de métisse, n'avait proposé de se distraire avec un jeu de société inconnu de moi, qu'elles appelaient Sexopoly.

La proposition fit à l'instant même l'unanimité parmi ces dames, et le noble Luciano, soulevant ses bras, se mit à crier :

« Je serai le banquier ! Je ferai le banquier !

- “Sexopoly” ? enquêtais-je avec précaution. Cela ressemble un peu à Monopoly ?

- Justement, s'empressa de m'expliquer Rosita. C'est l'invention du noble Luciano, qu'on a fignolé tous ensemble. »

Notre hôtesse, Maria-Stella, la petite brune aux yeux en amande et aux lèvres minces de serpent, compléta l'explication :

« Attendu que nous sommes pauvres comme un rat d'église, j'ai eu l'idée de jouer notre unique fortune...

- C'est tout de même un jeu de hasard ! rétorquai-je.

- Le jeu de société des miséreux, inventé en Pologne pendant le règne des communistes ! précisa le noble Luciano. Essayez donc, cher grand ami, rien de grave ne peut vous arriver. Si notre Sexopoly ne vous plaît pas, vous pouvez l'abandonner à tout moment, personne ne vous en tiendra rigueur. »

Pour ne pas les chagriner, je décidai d'essayer, et à peine deux heures plus tard, je pouvais me prétendre le joueur le plus passionné de toute l'Europe.

Le Sexopoly se distinguait du Monopoly seulement par le fait qu'il n'avait pas pris naissance dans le monde capitaliste, mais dans le système communiste. La puissance individuelle du capital était remplacée ici par la propriété commune et par la tyrannie collective, d'où naissait l'asservissement de chaque joueur : au Monopoly, par l'augmentation du capital, et au jeu de Sexopoly, par la solitude grandissante devant le collectif. Au Monopoly, les partenaires devenaient inégaux dès le premier tour, alors qu'au Sexopoly ils demeuraient jusqu'à la fin égaux dans leur impuissance devant la violence collective.

« Quel joujou ! répétais-je, ensorcelé, en suivant le cours de la partie. Quel divin passe-temps !

- Qu'est-ce que je vous disais ! » exulta le noble Luciano.

Les pions en forme de petits phallus de plâtre aux diverses couleurs vives nous indiquaient la chance exacte de chacun sur le champ de bataille. À par cela, « Sexo » et « Mono » se ressemblaient en apparence comme deux gouttes d'eau : une paire de dés, un circuit rectangulaire sur lequel les pions avançaient, la prison et la sortie de prison, la progression rapide et les diverses contraventions, ainsi que deux groupes de cartes intitulées *Chance* et *Caisse de Communauté*.

Lorsque le jeu s'enflamma, je constatai que certains détails les néanmoins différenciaient. Tout d'abord, comme Maria-Stella, la maîtresse de maison, me l'avait annoncé, ici on ne jouait pas d'argent mais sa propre peau ou plutôt son propre corps. J'allais très vite en faire les frais. La sacrée carte que je dus prendre dans la « Caisse de Communauté », m'ordonnait, en effet, de m'absenter au tour suivant et de devenir « l'esclave » de ma voisine de gauche, la noire-corbeau Marion, qui n'était toujours revêtue que de ses bas de laine.

La signification du mot *esclave* devait être prise au sens propre. Bien entendu, Marion n'eut pas le droit de me fustiger, ni de m'estropier, comme il était de mise avec les esclaves dans la Rome antique, mais pour tout le reste, elle devint au tour suivant mon irréductible maîtresse, derrière le paravent au fond de la pièce.

Ma chute dans l'esclavage provoqua la joie générale, y compris du noble Luciano.

« C'est moi le témoin, je ferai le juge ! » criait-il en tapant dans ses mains.

Hélas ! il ne m'était pas destiné de faire mes délices de cet esclavage gagné à la légère. D'autant plus que la féline Marion devint ma maîtresse pour trois

tours de jeu, car elle avait acheté au préalable trois « couronnes impériales », ce qui ne l'empêchait pas d'être criblée de dettes, ayant dû hypothéquer ses biens entre les mains de Mimi et de Betty, les jumelles rousses. En raison de cette transaction, et contre ma volonté, je devins brusquement la propriété des jumelles, qui me monnayèrent avantageusement à Maria-Stella au cours d'une complexe opération esclavagisto-financière, dont je ne saisis pas toutes les nuances.

« De qui suis-je l'esclave ? m'écriai-je enfin, trouvant intolérable de changer de tsarines comme de chemise.

- De moi-même ! » dit Maria-Stella en souriant.

Elle n'avait pas l'intention de me gaspiller et, après avoir fait sommairement usage de moi derrière le paravent, elle me laissa rejoindre nos vaillantes sexopolistes.

Je me battis tel un lion pour regagner ma liberté, mais la chance ne me souriait pas. Les filles étant en majorité absolue, liées pas un intérêt commun, la justice et la force se trouvaient toujours dans leur camp, tandis que moi je passais de la main à la main, me dévaluant sans cesse sur le « marché aux esclaves » de la même façon que je perdais inexorablement derrière le paravent au fond de la pièce.

Le matin me surprit dans un épuisement total, étant redevenu la propriété des rousses Mimi et Betty, qui, cette fois, décidèrent de m'emmener chez elles pour y abuser de moi - le diable seul sait comment - jusqu'à la revanche du lendemain soir.

Ce projet maléfique, Mimi et Betti l'auraient bien mis à exécution, car au Sexopoly on ne plaisantait pas, si au dernier moment Rosita ne m'avait sauvé, la brave petite Rose, à qui les deux rouquines devaient une câlinerie derrière le paravent. La petite prit l'esclave en pitié et troqua la câlinerie contre ma libération temporaire.

Grâce à cela, je pus regagner mon hôtel, après avoir été informé que mes propriétaires m'attendraient le soir à la même heure. Et l'on tint, par une délicate attention, à me confier l'histoire d'un dénommé Martin Pétard, fils d'un boucher aisé, qui, tentant de tirer parti d'un sursis semblable, tomba malencontreusement du haut des remparts par une nuit sans lune.

« Merci, et à très bientôt... bégayai-je en sortant.

- À ce soir ! » répliquèrent les filles d'un ton péremptoire.

J'atteignis la rue de l'hôtel Argentine tel un noyé suffoquant à la surface de l'eau. En même temps, portant en moi la douleur de ma frénésie érotique

mortifiée, le regret brûlant des amours bafoués, je compris que mon errance sur les débris de mes chimères n'était pas achevée.

« Ainsi meurent les utopies ! » dis-je à mon double dans le miroir de ma salle de bains.

Le visage cendreux et ravagé, ce mollasson haussa les épaules.

Je dormais comme un loir lorsque Antoine me secoua.

« Le pain tombe toujours du côté beurré ! me dit-il tout de go, la voix pleine de l'amertume. Habille-toi !

- Quel pain... quel beurre ? bredouillai-je.

- Habille-toi ! reprit Antoine, l'air sombre. Le vieux Thatcher Junior est tombé du côté du beurre ! On tourne les deux plans restants sans lui, après on liquide et on ferme la boutique ! »

Petit à petit, je compris qu'un grand malheur était arrivé.

« Thatcher... tombé dans le beurre », bafouillai-je, hébété.

Enfin, Antoine me fit connaître la triste nouvelle dans sa totalité : le réalisateur américain, Thatcher Junior, était mort. C'était assurément un beau trépas, que d'aucuns auraient envié au père Tatcher : la mort d'un capitaine qui tombe foudroyé sur le pont de commandement.

L'événement datait de la nuit même. Pendant que je dormais à poings fermés après mon tournoi de Sexopoly chez les Amazones, notre équipe tourna l'avant-dernier plan du *Premier Jour d'Apocalypse* sur la galère encrée devant l'hôtel. Dans le plan en question, mon ami Antoine, alias le méchant Anthony Speer, devait transpercer de son épée un galérien bellâtre, sur lequel la captive Sylvia Twist avait déjà jeté son dévolu. Le bellâtre devait pousser un cri, porter ses deux mains au cœur et tomber lentement dans les bras de Sylvia avant de s'affaisser sur le pont.

L'étreinte de notre vedette rendit complètement fou le pauvre figurant, un Vénitien engagé au théâtre d'amateurs. D'abord, et à plusieurs reprises au cours de son agonie, il saisit le sein gauche de Sylvia, comme si son cœur s'y trouvait ; ensuite, il s'effondra plié en deux telle une poupée de chiffons, pour finalement entraîner dans sa chute l'infortunée mademoiselle Twist, lui causant plusieurs contusions.

Monsieur Thatcher Junior était hors de lui, de désespoir et de fureur.

« Espèce de crétin ! aboya-t-il au nez du malheureux. Vous n'êtes qu'un imbécile ! »

Après de nombreuses prises de vue, la patience de Thatcher Junior était totalement épuisée. Le vieux monsieur brisa en deux sa canne au pommeau d'ivoire, et se projetant sur le plateau, écarta le gaffeur.

« Je vais vous montrer moi comment on meurt convenablement, espèce d'idiot ! » hurla-t-il comme mordu par une bête enragée.

Il interpréta la scène dans la tradition des dignitaires d'Hollywood : le cri de stupéfaction, la longue plainte maudissant son sort et son meurtrier, le spasme mortel, les mains qui lacèrent la chemise à l'endroit du cœur, et, enfin, la chute qui dure indéfiniment comme au ralenti, un court râle et le corps qui ne bouge plus.

L'équipe technique, les comédiens et les figurants primèrent la scène d'un applaudissement frénétique.

« Merci, maestro, j'ai bien compris », balbutia le bellâtre.

Deux assistants se hâtèrent d'aider le vieillard à se relever, mais cette aide ne lui était plus nécessaire. Thatcher Junior, qui toute sa vie avait fui le réalisme comme la peste, en devint sa victime.

Sous la direction du premier assistant réalisateur et grâce à mon concours, nous tournâmes le plan maudit.

Par la suite, au lieu d'embarquer pour la Corse, où nous étions censés tourner encore quelques séquences de sanglants combats de pirates dans la marine de Bonifacio, la direction du film décida de dissoudre l'équipe et d'interrompre le tournage pour un temps indéterminé. Avant la fin de l'aprèsmidi, nous fûmes tous rémunérés et au crépuscule, sous un vent glacé et humide, nous transperçant jusqu'aux os, je serrai la main de mon bienfaiteur Antoine à l'entrée de son avion.

« Crois-tu qu'il est raisonnable de rester tout seul ici ? me demanda-t-il une dernière fois, en observant mon visage de papier mâché et mes yeux cernés.

- Je suis l'esclave de cette ville », répondis-je, un sourire pincé accroché aux lèvres.

Il me donna une petite chiquenaude sur la tempe.

« De toute façon, on se revoit dans quinze jours, je ferai un saut avec mon avocat, qui doit voir un appartement. D'ici là, prends soin de toi, et surtout, surtout n'oublie pas que... »

Dans le vacarme des moteurs, je ratai une nouvelle fleur de sa sagesse populaire. J'en aurais eu pourtant bien besoin !

Au moment où, plein aux as, je frappai de nouveau à la porte de la mansarde de « la Dernière Chance », qui me paraissait grandement mériter son nom, dans mon cœur régnait la sérénité amère du condamné à mort en train de poser la tête sous le couperet de la guillotine.

Dans le tourbillon où je me jetais, les jours et les nuits se succédaient à un rythme tel que bientôt je cessai de les dénombrer. L'ancienne passion du jeu, le vrai trouble impulsif, resurgit en moi avec une furie inattendue et me prêta main-forte à gaspiller en moins d'une semaine mes trésors. Je ne rendis responsables de cette hémorragie ni la compagnie des Amazones, ni leurs amis masculins, qui montaient à la « Dernière Chance » périodiquement en nombre de plus en plus restreint.

Vers la fin de la semaine, lorsqu'on m'invita poliment à quitter l'hôtel pour note non honorée, je m'installai dans une chambrette glaciale au dernier étage de l'immeuble de Maria-Stella. Comme je n'avais plus un sou vaillant en poche, je me mis à jouer mes effets personnels, vêtements, chaussures, et jusqu'à ma propre peau.

La semaine suivante me trouva vêtu d'une robe de chambre usée jusqu'à la corde et des pantoufles en décomposition, que le noble Luciano m'avait offertes. Nous passâmes le temps à lancer les dés, à jouer aux cartes, à faire rouler les boîtes d'allumettes, à dénombrer les grains des haricots pairs et impairs, ou les mouettes transies de froids sur les gouttières, à deviner la couleur du chapeau des passants tardifs, à jouer aux échecs, aux dominos, puis à la roulette russe, pour terminer toujours par l'inévitable « Sexopoly », dont je devins un tel expert que je connus toutes les formes d'esclavages auxquelles un être humain peut assujettir un autre, à la condition de le désirer sincèrement.

Dans la mansarde de Maria-Stella, j'appris toute la beauté cruelle de la concupiscence, qui débutait toujours par une haine dissimulée pour finir par la totale obéissance morale. Avec une gratitude grandissante j'écoutais les détonations du pistolet d'enfant sur ma tempe, comme si ce jouet supprimait peu à peu en moi le monstre détesté aux sept vies, le somnambule d'amour, qui longe le bord du précipice à la recherche de l'érotisme véritable, celui de l'autodestruction.

Une seule fois, et pour peu de temps, je réussis à regagner ma liberté perdue. Cela se produisit au cours d'une longue nuit d'orage, où le vent violent secouait les charnières des fenêtres, à un point tel que je commençais à craindre qu'il n'arrache le toit de la « Dernière Chance ». Ce qui - un vrai miracle - me permit

de racheter ma peau à Maria-Stella, puis mes chaussures et mon pantalon à la « Caisse de Communauté ».

Je redevenais un homme libre, et le célébrai immédiatement, enfilant mon pantalon sans culotte et mes chaussures sans chaussettes, sous l'œil envieux du noble Luciano.

« Ça vous va comme un gant, soupira-t-il en lorgnant mes élégants souliers en serpent.

- Ça ne m'étonne pas ! répliquai-je, belliqueux. Ce sont mes pompes à moi, faites sur mesure chez *Church*. Elles m'ont coûté cent livres sterling !

- C'était, il n'y a pas si longtemps encore, nos pompes ! coupa froidement Maria-Stella et, d'un geste sans contredit, elle m'engagea à cesser de me rengorger et à regagner ma place à la table de jeu.

- C'est à ton tour, ma lança aussi froidement Marion. Tu as le "sceptre", à toi de jouer. »

Je soufflai sur les dés à travers l'orifice formé par mes deux paumes croisées, je fermai les yeux et jetai les petits cubes. Il y eut un brusque silence. Lorsque j'eus l'audace d'entrouvrir un œil, je saisis pourquoi dans la mansarde régnait une pesanteur si hostile. Les dés me faisaient l'offrande d'un fabuleux « trois fois six », le droit de choisir entre l'asservissement de Marion ou celui d'Olivier, son petit fiancé aux yeux bleu ciel.

Je les laissai haleter trente secondes, en feignant d'hésiter : Marion ou son beau blondin de vingt ans, aux épaules fluettes, qui devait l'épouser le mois suivant ?... À force de tergiverser, je finis par hésiter moi-même, jusqu'au moment où Marion s'effondra en larmes.

« Décide-toi, bon sang ! s'écria-t-elle.

- Eh, bien. J'opte résolument pour... », articulai-je.

À cet instant précis, des coups de poing retentirent à la porte.

La police ?... Nous n'avions rien à dissimuler aux autorités et notre conscience était claire comme l'eau de roche. Depuis longtemps, nous avions cessé de jouer à l'argent, et les carcasses que nous mettions en jeu était depuis la naissance notre propriété.

Notre angoisse fut interrompue par l'irruption tapageuse de mon ami et maître bien-aimé, Anthony Speer.

« Comment osez-vous ! » bredouilla Maria-Stella.

Antoine ne lui accorda pas un seul regard.

« Ramasse tes cliques et tes claques et tire-toi ! me lança-t-il sans le moindre ménagement. Puis, avec un dégoût profond, il m'ôta la robe de chambre du noble Luciano, et jeta sur mon torse son manteau de fourrure.
- Minute, papillon ! lui dis-je en humant l'inappréciable parfum de liberté. Peux-tu patienter une seconde ? »
Il opina du bonnet.
« Dépêche-toi », marmonna-t-il.

Je me trouvais au milieu de la pièce, en chaussures sans chaussettes, en pantalon sans culotte, un manteau de castor sur les épaules nues. Je m'emparai du pistolet et les filles sursautèrent à l'idée que j'allais les massacrer, bien qu'elles aient su qu'il s'agissait d'un joujou d'enfant. Elles comprirent enfin d'avoir enfermé le loup dans la bergerie et de l'avoir pris par la queue.
« Voici comment meurent les utopies ! » dis-je.
Le pistolet ne contenait qu'une seule charge. Je fit tourner le barillet et braquai l'arme contre ma tempe droite. Cette fois, la chance ne me trahi pas. Au moment où le coup partit, je fus en mesure de sortir dans la nuit venteuse derrière Antoine comme un homme relativement libre.
Dans la chute libre...

UN PYROMANE EN CORSE

Un mois avant mon départ définitif pour Londres, les bottes pleines d'une vie qui tirait sans cesse le diable par la queue à Paris, je psalmodiais sur la même note le vers encourageant, que mon ami Antoine Spiral avait emprunté à son ami Racine : « La fuite est permise à qui fuit son tyran ». Les sagesses des amis de nos amis sont nos sagesses, me dis-je, admettant qu'il était grand temps que je jette une bouée de sauvetage au noyé, rattrapé par son passé, avec ses mensonges et ses trahisons de lui-même au goût de la cendre.

Après les échecs humiliants, il fallait réinventer la vie.

À l'insu d'Antoine, j'achetai du papier kraft en quantité suffisante pour emballer un bourg moyen avec sa mairie et sa gare, et je me mis au travail. Une semaine me suffisait pour empaqueter religieusement tout l'intérieur de ma petite tour d'ivoire, rue des Martyrs, à Nogent-sur-Marne, que je venais de mettre en vente. Pendant quelques jours, je débattis âprement du prix avec mon acheteur, puis un beau soir je lui cédai ma tour pour deux sous. Tard dans la nuit, je transportai dans une camionnette louée quelques meubles, tableaux et bibelots jusqu'un dépôt, avant d'avertir mes voisins qu'à l'occasion de mon départ j'organise une petite fête pendant laquelle ils pourraient s'approprier n'importe quel des objets restant à la voirie de ma vie.

Au rez-de-chaussée, pour ainsi dire, il n'y avait presque plus rien, mais le grenier restait bourré de vieilleries. Grâce à cela, ma fête se transporta rapidement sous le toit, où nous avions la preuve qu'une vie humaine moyenne laisse derrière elle beaucoup plus de déchets que ses rêves les plus courageux lui promettaient pour son avenir.

Chose étrange, mes hôtes avaient eu un rapport différent envers le passé du maître de maison. Assis sur le cadre de la fenêtre du rez-de-chaussée - car il n'y avait plus rien d'autre pour s'asseoir - je les observais par-dessus le bord larmoyant de mon verre en train de nettoyer le contenu du grenier comme des bousiers acharnés. En dépit de leur bonne éducation, ils ne pouvaient pas

échapper à la convoitise bizarre, qui les saisissait soudain devant tous ces rebuts accumulés : la cage à oiseaux rouillée aux grilles démolies, le parapluie déchiré, le pot de nuit en porcelaine troué dans lequel quelqu'un avait planté autrefois des fleurs, un guéridon sans pieds, et même les parties déboîtées d'objets dont il était impossible d'identifier le but ni l'origine.

Ils étaient obligés de me croiser à leur retour.

« Vous n'avez rien contre ? murmuraient-ils, un sourire intimidé aux lèvres.

- Rien », répliquais-je par-dessus le bord de mon verre.

Quand le dernier passa, portant une bouteille de champagne remplie de sable et le squelette d'un abat-jour, je me sentis propre comme un sou neuf, comme si quelqu'un m'avait lavé le ventre après une longue intoxication. Le chasseur d'ombres, je pouvais alors ressusciter mon passé jeté par les fenêtres.

Le jour où Antoine me rendit visite à l'hôtel *Vie nouvelle*, dans le quartier de Marais où je m'installais temporairement, j'étais en train d'exécuter quelques derniers règlements de comptes téléphoniques. Après qu'il se fut frayé un chemin entre les malles et les paquets qui encombraient la chambre, mon maître s'affala dans le seul fauteuil libre, à l'entrée de la salle de bains, et alluma une cigarette, les mains un peu tremblantes.

« Que fais-tu ? me demanda-t-il, feignant d'ignorer mon départ imminent.

- Je sauve ma tête, répondis-je laconiquement.

- Tu en es arrivé jusque-là ?

- J'en ai plein le dos, répliquai-je d'un ton sec.

- J'ai entendu dire que tu vas tourner de nouveau pour la télé ?

- Est-ce que ça va changer la tournure des choses ?

- Dès que je tourne le dos, tu commis une bêtise.

- Depuis toujours et partout, dis-je en riant jaune, je me suis senti comme si j'étais de passage... »

Il m'arrivait souvent d'éclater de rire en pensant que ce goût de pérégrination je devais à une mule des environs de Salonique. À la fin du dixneuvième siècle, mon grand-père, pour fuir les Turcs, avait quitté la Grèce sur une mule chargée de tout son bien. Il espérait atteindre Vienne. La mule creva à l'entrée de Belgrade et le grand-père fut bien forcé d'interrompre son voyage. Il travailla tant comme négociant de peaux tannées, qu'il acheta le quart de la ville, oublia Vienne et bâtit en royaume de Serbie pour nous la maison éternelle...

« O.K., my boy ! soupira gaiement Antoine. Jouissant de ma permission, tu accompliras le voyage à Londres, mais avec une petite escale en Corse !

- Une de tes vieilles inventions, montées de toutes pièces ?
- Tous les chemins mènent à Londres, mais le meilleur, je te jure, passe par Bonifacio. En Corse-de-Sud, nous terminons le tournage du *Premier Jour d'Apocalypse* et le successeur du bonhomme Thatcher a absolument besoin d'un conseiller pour la légendaire piraterie corse.
- Tu penses vraiment que je suis cet homme ? demandai-je sur un ton dubitatif.
- Par tous les noms des saints, je ne vois pas sous les cieux un meilleur conseiller en piratage que toi ! »

Comment résister, d'autant plus que mon ami et maître Antoine ne tolérait pas d'être contredit. J'exécutai mes derniers règlements de comptes parisiens et distribuai généreusement aux préposés de la réception toutes les pièces de ma garde-robe que je ne voulais pas charger sur ma mule - la petite estafette d'occasion achetée au noir pour mon déménagement.

Après avoir rempli jusqu'au toit mon estafette, je me jetai en selle en face du volant. Sur l'autoroute du sud, je me souvins de nouveau de mon grandpère qui, contrairement à moi, chercha le bonheur dans le Nord.

« Le grand-père sur la mule et le petit-fils sur l'estafette ! m'exclamai-je dans mes pensées. C'est justement ça que l'on appelle le progrès !... »

J'espérais tout de même que le destin du grand-père ne me rattraperait pas, que le moteur de la voiture ne crèverait pas sous moi et mes bagages comme la mule de papy, un siècle auparavant. Je n'avais pas la moindre intention de laisser mes os et ceux de mes éventuels descendants en Corse-du-Sud.

À voir l'aspect du maquis brûlé de deux côtés de la route de Sartène et les décombres bordant quelques bâtiments administratifs, à l'entrée de Bonifacio, dus aux plastiquages terroristes récents, je me suis demandé si je ne m'étais pas gravement trompé en ajournant mon départ pour Londres.

Cette première impression me parut toutefois exagérée dès que j'enjambai les paillassons de l'hôtel *Majestic Impérial*, et encore plus quand on me fit entrer dans la chambre qui m'attendait avec un lit surmonté d'un lourd baldaquin et les robinets dorés de la salle de bains. Lorsque Antoine, alias Anthony Spper, me rendit visite en compagnie de deux ravissantes jeunes comédiennes corses - Assunta et Graciela - qui devaient interpréter deux petits rôles dans la nouvelle séquence du *Premier Jour d'Apocalypse*, cette première impression se décolora complètement et je commençais à me sentir dans « la capitale de la piraterie corse » comme un poisson dans l'eau.

Nous prîmes un verre et parlâmes un peu avec Assunta et Graciela du réveillon qui s'approchait. Les filles dévoraient nombre de revues de mode parisiennes qui leur tombaient entre les mains, et chacune d'elles y trouvait son modèle de mannequin : Assunta imitait une maigre Suédoise jusqu'aux détails les plus intimes, s'évanouissant de faim tous les deux jours, et Graciela copiait une vénus sénégalaise, mamelue et fessue, à l'aide de seins pigeonnants comme deux opulentes pommes golden.

Antoine, amateur des peaux collées aux os, porta immédiatement à ma connaissance que Assunta lui appartenait.

« Il est temps de me marier ! crut-il bon de soupirer, et, sans aucun remords, supporta mon regard qui voulait dire : "Espèce de fabulateur !" Il est grand temps de me marier ! » répéta-t-il impudemment. Puis, après avoir embrassé Assunta derrière son oreille transparente, il fit un saut dans la salle de bains pour y tirer la chasse d'eau.

Mon pauvre ami devenait fou, sans l'ombre d'un doute. Après la sixième ou la septième fois qu'il sortait pour tirer la chasse d'eau, depuis le début de notre conversation, Antoine comprit l'inquiétude de mon regard et, avec un clin d'œil complice adressé aux filles, m'expliqua enfin en chuchotant que les chambres d'hôtel devaient être sûrement équipées d'écoutes par les agents antiterroristes en raison des derniers incendies volontaires et des attentats à la bombe à retardement, perpétrés par des ultra-nationalistes.

À partir de ce moment, nous tirâmes alternativement la chasse d'eau. En réalité, c'était insensé, car nous n'avions rien à cacher à la police de l'hôtel ni aux agents de la Division nationale antiterroriste, rien de plus que entre nousmêmes. Graciela, aux yeux bleus comme le ciel de la Corse-du-Sud, alla même si loin dans son innocence qu'elle m'avoua, après le deuxième vermouth, en oubliant da baisser la voix, qu'elle était toujours d'une chasteté exemplaire, à l'âge de vingt ans, et que je devrais me donner toutes les peines du monde à l'amadouer.

« D'accord, dis-je, je ne me suis jamais conduit comme un paresseux », en lui suggérant d'entamer des négociations et des travaux d'approche mutuelle durant la nuit du nouvel an.

Fier de ma connaissance de vieux proverbes, collectionnés par Antoine, je sortis dans le couloir, afin de lancer du seuil de la chambre un dicton en corse aux agents de l'hôtel :

« *A lavà u capu a l'asinu, si perde fatiga e sapone* ! »

À laver la tête de l'âne, on perd fatigue et savon !

Au rez-de-chaussée, on me présenta à M. Alain B. Cinémann, dont tous attendaient qu’il sauve le *Premier Jour d’Apocalypse* du naufrage total. Après quelques phrases de politesse, je compris que le gentil quadragénaire aux cheveux roux en bataille appartenait à la race des Américains qui apprennent tout très vite, beaucoup plus rapidement que les aborigènes du Vieux Continent.

Monsieur A. B. C. - comme l’équipe l’appelait affectueusement - en savait plus sur la quatrième croisade que les croisés d’alors, et je lui proposai avec honnêteté ma démission du poste de conseiller spécial.

« Monsieur Cinémann, lui dis-je, vous n’avez pas besoin d’un conseiller, mais d’un bon coiffeur ! »

A. B. C. se mit à hurler de rire et faillit me terrasser d’un coup de main cordial. Touché par tant de sincérité, il décida de me garder dans son équipe à titre d’expert pour la bijouterie populaire pendant la domination génoise dans l’île de Corse.

« Je n’ai aucune idée sur la bijouterie de la république de Gênes, avouai-je. À part ça, je me trouve de passage à Bonifacio pour continuer sur ma mule le voyage que feu mon grand-père Georgepoulos avait commencé au dixneuvième siècle.

- La mule ! Une vraie mule ? hurla A. B. C. en riant.

- C’est ainsi que j’appelle mon estafette », expliquai-je.

Le débonnaire A. B. C. était enthousiasmé par mon voyage sur la mule motorisée et me demanda de passer le réveillon à l’hôtel Majestic Impérial comme hôte de l’équipe.

J’acceptai avec le plus grand plaisir cette proposition.

Seul Antoine, l’interprète du second rôle, paraissait déçu et ne cessait de se lamenter :

« Une affaire foutue ! Il n’y pas une grosse production digne de ce nom sans au moins deux ou trois conseillers spéciaux ! »

Cet argument me sembla de peu de poids et je décidai de mettre à profit les quarante-huit heures qui me séparaient du réveillon. Pourtant, une surprise désagréable m’attendait le soir même dans ma chambre qui, à l’évidence, avait été fouillée de fond en comble. Dans leur précipitation, les intrus avaient laissé un peu partout les traces claires de la perquisition et même un répugnant mégot au filtre rongé traînant sur le bord de la table de toilette, dans la salle de bains.

Cette grossièreté me mortifia vraiment. Assis sur la lunette du w.-c., je récitais mon nouveau message tout en tirant la chasse d’eau après chaque proverbe populaire codé.

« On va les exterminer comme les Giovannali!... Au lieu de glousser, il vaut mieux pondre !... La foudre ne tombe pas dans les orties !... Un âne n'apprend pas à nager jusqu'au moment où l'eau lui arrive aux oreilles !... »

La guerre des nerfs dura sans trêve jusqu'au soir du réveillon. Pendant mon absence, ils cherchèrent mon émetteur-radio me liant aux bandes séparatistes insulaires, et entre deux fouilles je passais à mon tour la chambre au peigne fin pour trouver leur microphone, scandant à haute voix les proverbes d'antan. À l'heure où je perdais tout espoir, la chance me sourit : le mécanisme, pas plus grand qu'un noyau d'abricot, était installé dans la pomme de laiton qui ornait le pilier gauche du baldaquin en bas du lit.

Je me suis alors servi d'un moyen habile que j'ai appris des bruiteurs lors de la sonorisation d'un film : ces artistes des effets spéciaux produisaient de vrais miracles devant le microphone, se servant de sources fausses pour fabriquer des sons authentiques : à savoir, le bruit d'un incendie ravageur était rendu par le froissement d'un simple morceau de cellophane juste devant le microphone...

Prenant exemple sur eux, je secouai d'abord devant la pomme de laiton ma bouteille d'eau gazeuse à moitié vide ; puis, je criai à tue-tête : « Les fils de putain, je vous ferai partir en fumée » !

Ensuite, je raclai mon ongle sur le talon de ma chaussure, renversai une chaise, écrasai dans le cendrier une ampoule de fortifiant, et enfin me mis à froisser devant le microphone l'enveloppe en cellophane de mon paquet de cigarettes, tout en suivant les aiguilles de ma montre.

Trois minutes et sept secondes plus tard, retentirent dans le couloir des cris et le bruit de pas.

« Au feu !... Il y a le feu au numéro quatre-vingt !... »

Il fallait voir leur visage en feu quant ils firent irruption dans ma chambre, celui de l'adjoint au chef de la réception et des deux bipèdes inconnus dans les inévitables cirés, qui l'accompagnaient. Ils me trouvèrent au bord de mon lit, une anthologie de la poésie corse sur les genoux et une cigarette au coin des lèvres.

« Excusez-nous ! balbutia l'adjoint au chef de la réception. Il doit s'agir d'une panne du dispositif contre l'incendie ! »

Plein de mépris, je me contentai de leur lire, en guise de réponse, les quatre vers d'un poète, patriote insulaire :

« Les traîtres à votre Patrie,
les misérables pharisiens,
les fils de putain,

je vous ferai partir en fumée !

- La panne au dispositif, répétait comme un idiot le type de la réception. Nous prions Monsieur de bien vouloir accepter nos excuses... »

J'acceptai généreusement leurs excuses et je profitai de cette occasion pour commander le dîner pour deux dans ma chambre, à neuf heures quarante-cinq précises. Du champagne, du caviar russe, du chevreuil en croûte, du vin rouge, un gâteau de marrons glacés, du sorbet, le café, la liqueur...

Le divertissement qu'ils venaient, bien involontairement, de me donner, se révéla des plus précieux pour m'aider à triompher d'un douloureux sentiment de solitude. Celui qu'éprouve tout exilé, sur une île inconnue, avec une seule chance sur cent mille pour que la ravissante Graciela jette son dévolu sur la porte du solitaire pour y frapper dans la nuit du nouvel an.

Quand le couvert fut disposé, j'allumai les bougies et m'assis en face de la chaise vide de Graciela, en essayant d'imaginer dans le scintillement de l'argenterie le décolleté profond sur sa poitrine. Il me fallait survivre quinze minutes avec cet espoir fou que la beauté, que la moitié de Bonifacio convoitait, choisirait pour une telle nuit la compagnie d'un quidam aux yeux exorbités et au menton camus tremblotant.

À dix heures moins cinq, je compris ma folie. Inconsolable, j'épousai le grand vide de ma chambre.

À dix heures précises, m'étant levé, j'allai jusqu'au miroir afin d'arracher le premier cheveu blanc sur ma tempe.

C'est là que me surprirent de légers coups sur la porte.

Ma seule chance sur cent mille se tenait immobile dans le couloir, drapée d'une étroite robe du soir, en perles noires et brillantes, les épaules à demi recouvertes d'une queue de renard blanc. Beaucoup plus qu'une très belle fille, l'image même de la beauté féminine venait de quitter pour moi la première page laquée de Play-Boy, cette page qu'en ce moment même caressaient de leur regard des millions de garçons qui, de l'Afrique du Sud à l'Alaska, effectuaient leur service militaire.

Je me pinçai en cachette pour m'assurer que je ne rêvais pas. C'était un ange, ce ne pouvait être qu'un ange - et tant pis pour le kitch de cette comparaison - qui s'était évadé du paradis de toutes les voluptés, rien que pour réveillonner avec moi.

« La Sainte Vierge Marie... murmurai-je d'une voix grêle.

- Veux-tu me laisser entrer ? dit Graciela en souriant. Je meurs de faim. »

À quatre heures du matin, nous nous battions toujours avec sa robe en perles noires, bien que l'ange décidât de se débarrasser de ses plumes sur les douze coups de minuit.

Il s'agissait de la robe de réveillon d'une illustre présentatrice de la télévision, dont la photo avait été publiée un mois auparavant dans un grand magazine de mode - Graciela ne pouvait plus s'en rappeler lequel. Enchantée par le modèle, elle avait décidé de s'offrir une robe identique pour le nouvel an, une copie parfaite, que même l'œil le plus expérimenté n'aurait pu distinguer de l'original, et pendant des semaines, d'une nuit à l'autre, en compagnie de sa mère couturière et de sa tante veuve, elle avait enfilé des perles de la taille de grains de riz pour les appliquer sur la soie découpée.

Après que Graciela me jugea, sans beaucoup d'ambages, comme l'assistant idéal pour la délivrance de son lourd fardeau de chasteté (l'inconnu romantique de passage, lequel elle ne rencontrera jamais plus dans sa vie), nous nous mîmes à étudier la robe. En prolongeant la fente qui lui montait le long de la cuisse, je déchirai un ourlet décoratif, et deux poignées de perles noires se répandirent sur le sol.

« Qu'est-ce que maman va dire ? sanglota l'infortunée fille. Maman va piquer une colère bleue ! »

Pour la consoler, je lui remplis un nouveau verre de champagne et lui proposai de passer le reste de la nuit comme sœur et frère, ce qui fit fondre l'enchanteresse en larmes encore plus amères.

« Déchire ! s'écria-t-elle soudain. Qu'elle aille au diable ! »

Je refusai avec fermeté. Un gentleman ne pouvait se permettre un tel vandalisme, sans compter le travail investi à la réalisation d'une œuvre dont la beauté aurait coupé le souffle de Mme X X, l'illustre présentatrice de la télévision, porteuse de chromosomes purement féminins.

« Déchire, sinon quelqu'un d'autre le fera, un vrai X Y ! » me menaça Graciela.

Blessé dans mon orgueil du vrai porteur de chromosomes X Y masculins, je fus obligé de me courber. Ainsi, je déchirai la robe de réveillon de madame X X, la vedette des informations télévisées, me posant pour l'énième fois ma question préférée : Y a t-il quelque chose de plus fantastique que la réalité ?

Et aussitôt j'offris la réponse à Graciela :

« Il n'y a rien de plus fantastique que la réalité !

- Tout à fait exact, approuva-t-elle. Quand je pense qu'on m'attend à présent dans les sept lieux de la ville !... »

Le matin nous surprit en plein travail. Par bonheur, Graciela était équipée d'aiguilles et de fils. Mon ignorance de la couture de perles nous faisait pousser des cris de douleur : Graciela était piquée dans le bas du dos et moi à tous les dix doigts.

« J'espère que Mme X X ne portera pas plainte contre moi, soupirais-je.

- Pourquoi porterait-elle plainte contre toi ?

- Parce que j'ai déchiré sa robe.

- Mais ce n'était pas sa robe ! protesta Graciela.

- Voilà le hic ! dis-je.

- Si elle porte plainte contre toi, chuchota Graciela en m'embrassant pardessus son épaule, je me pointerai au tribunal en témoin de la défense. »

Nous allâmes nous quitter comme frère et sœur, après que Graciela me fredonna à voix basse :

« Peut-être serais-je à tes yeux une fille inconsidérée et d'une politesse douteuse si je t'avouais que je me suis un peu éprise, le temps d'une seule nuit... Sacré incendiaire, tu as mis le feu... Si dans le monde des fourmis parisiennes tu rencontres monsieur Jean de La Fontaine, salue-le de la part des cigales corses !

- Je n'y manquerai pas, dis-je, tout en cherchant le vrai mot pour exprimer une vive émotion qui me submergeait. Nous sommes une forme naturelle... de l'utopie, bégayai-je. Tu en es l'archétype même, son incarnation. L'utopie ne peut pas blesser l'utopie...

- Hélas ! elles sont si fragiles et notre traintrain quotidien trop coriace », lâcha la fille avant de disparaître dans le couloir qui menait vers la sortie de ma vie.

Une heure plus tard, après avoir dit mille mercis à mon maître et bienfaiteur Antoine, j'étais installé sur le siège avant de ma mule et lui donnai un coup de fouet, clamant dans mes pensées :

« Tous les chemins mènent à Londres ! »

Mes oreilles et mes cheveux étaient toujours pleins de petites perles noires, et à part cela, dans ma bouche roulait un corps étrange, semblable à une noix amère, un fruit fantôme duquel je ne pouvais pas me débarrasser.

Comme dans toute bonne pièce de théâtre, le petit-fils devait revivre l'aventure du grand-père. Jadis, la mule de papy creva à l'entrée de Belgrade, et mon estafette rendit l'un de ses pistons à l'entrée de Paris, sur le boulevard périphérique. Par suite de cette panne, je pouvais mettre une croix sur ma

nouvelle vie à Londres et me prêter de bon cœur à porter à jamais ma croix parisienne.

Je vis dans cet événement le doigt du destin, car, depuis toujours, bien de choses avaient lié à Paris ma famille d'origine grecque. Mon père et mes oncles firent de grandes écoles à la Ville lumière et deux d'entre eux y gagnèrent leur première chaude-pisse, appelée chez nous la maladie française ; mon grandpère courtisa la gouvernante qui était Française ; maman et ses belles-sœurs prenaient trois fois par an l'*Orient-Express*, pour rafraîchir dans la capitale leurs permanentes et renouveler leurs stocks de bas de soie ; papa jurait uniquement en français et le dimanche nous mangions souvent le rôti de veau à la parisienne. Enfant, je me fus blessé avec une clef anglaise que l'on appelait chez nous la clef française ; on nous glorifiait, à l'école, la Révolution française, et nous avions forcé avec les Français le front de Salonique ; mon oncle épousa une Lyonnaise, et ma grand-mère périt de la grippe de Hong-Kong, plus connue chez nous sous le nom de grippe de Marseille...

Lorsque les mécaniciens de remorquage arrivèrent, un Sénégalais et un Marocain, je leur posai la question suivante :

« Quelle ville trouvez-vous plus belle, Londres ou Paris ?

- Paris est plus beau », répondirent-ils sans hésitations.

Je leur demandai ensuite s'ils pouvaient m'aider à rencontrer à Paris un Français.

Cette question provoqua une certaine suspicion.

« Nous sommes tous des Français ! m'expliqua le Marocain.

- Auriez-vous échangé Paris pour Londres ?

- Jamais ! répondirent-ils en chœur.

- D'accord, dis-je. Si les choses se présentent ainsi, amenez-moi, s'il vous plaît, dans la rue La Fontaine.

- Quel numéro ?

- N'importe quel. Ce qui est important, ce sont les utopies, moteurs du Progrès. À l'exemple de papy, je recommence à partir de rien. Que ce soit le numéro un ! »

APPRIVOISER LA TRAGÉDIE

Enfant et puceau, j’étais toujours le dernier en toute chose : le dernier à sucer encore son pouce, le dernier à se toucher la nuit, le dernier à qui son père sévère permettait le port du pantalon long, le plus petit de la classe, juché sur un banc au dernier rang sur toutes les photos, et l’éternelle victime des cruautés de mes camarades. J’étais celui que l’on forçait l’hiver à manger de la neige, et de l’herbe en été, le dernier à apprendre la samba et le boogie-woogie, le dernier à embrasser sa cousine germaine, le dernier dans notre rue à coucher avec Marie la blanchisseuse, le dernier à autorises à monsieur Edgar de lui faire une fellation, le dernier à apprendre que Françoise me trompait avec Antoine.

J’étais le dernier partout, excepté en rêveries, prises pour des réalités durables.

Bien après l’invention du « premier amour », arriva le premier amour véritable. Cet événement me donna en cadeau une morale imprévue : si deux passés différents sont capables de se fusionner en un présent commun, cela ne signifie absolument pas que deux présents semblables doivent faire naître un futur commun. En répétant cet axiome ingénieux à la manière d’un perroquet amoureux jusqu’au blanc des yeux, je caressais sur mon bureau, lisais et relisais la dernière lettre de Dagmar arrivée le matin même.

Le billet doux, parfaitement calligraphié en français, était des plus limpides, comme tous ceux que m’expédiait « Dag » depuis son retour en Norvège :

Amour mon,

Moi, pronom personnel, oublier jamais pouvoir toi, depuis aéroplane emmené Triste Dagmar jeune fille dans sa patrie froide Norvège, loin, lequel -laquelle avoir souvenir toujours la mer chaude, soleil et corps en Sardaigne. Embrasser fois million et aimer, bien à toi,

Poussin chéri, Étoile polaire, Colombe

Je ne tardai pas de lui rédiger la réponse dans mon meilleur norvégien :

Mon cher Colombe, Étoile polaire,

Après Italie, travail, travail, travail et pouvoir nulle part oublier image blond, cheveux blond, œil blond. Terminer cinéma, Norvège précipiter, et Dag - Poussin chéri dans mes bras, serrer, serrer vitam aeternam.

Bonne nuit polaire,

Ton Baiser million fois

La correspondance amoureuse avec Dagmar, rencontrée sur une plage féerique en Sardaigne, commença une semaine après notre au revoir sur l'aéroport de Rome, en plein cours des malentendus qui assombrissaient mes rapports avec Théodore la pharmacienne, la jeune femme idéale au prénom d'homme, qui, par le plus malheureux des hasards, parlait la même langue que moi - ce qui fut entre nous un facteur crucial d'incommunicabilité. Si Théodore disait : « Je n'ai encore rien à me mettre ! », je lui offrais un nouveau chapeau qui complétait à merveille son *Chanel* violet. Erreur fatale ! Il aurait fallu lui offrir une améthyste qui aurait collé tellement mieux avec son deuxpièces que mon malheureux couvre-chef, car l'expression *rien à me mettre,* dans le vocabulaire de Théodore et dans notre langue commune, n'avait aucun rapport avec les vêtements ni avec les chaussures, mais uniquement avec les bijoux.

Lorsque Théodore disait : « Je rêve d'un dîner léger ! », il fallait lui commander un cassoulet au confit de canard. Quand Théodore s'exclamait : « Quelle soirée idéale pour bouquiner ! », il fallait sans hésitation brancher le téléviseur. Et si je déclarais à propos de la speakerine : « Quel épouvantail ! », ce qui en vérité voulait dire que j'aurais volontiers échangé deux Théodore brunes dans l'appartement pour une blonde sur l'écran, Théodore me répondait en chuchotant : « Je t'aime, mon minou ! », qu'il fallait traduire par « sacré filou ».

Notre incommunicabilité arrivait à un tel degré de perfection, que le jour où j'annonçai à Théodore : « Je vais en repérage à Strasbourg ! », elle comprit que

j’allais en Grèce, alors qu’en réalité je m’apprêtais à prendre le bateau pour la Sardaigne.

À l’opposé, ma communion avec Dagmar, en dépit de notre différence de langue, évoluait magnifiquement depuis le jour de notre rencontre, à l’instant où je me suis heurté sur la plage aux longues jambes de la Norvégienne, probablement les plus longues de Scandinavie. Des jambes parfaites pour faire un croche-pied à tous les mâles qui erraient sur la plage. Certes, je n’étais pas le premier à me heurter aux dites jambes : avant moi, c’était arrivé à deux Allemands et un Italien.

Par bonheur, je fus le premier à établir une conversation avec cette merveilleuse créature, qui - tant pis pour mes rivaux - ne parlait que la langue de sa patrie. Aussitôt que je l’eus aperçue au bord de l’eau, je me précipitai à la librairie la plus proche pour acheter un dictionnaire français-norvégienfrançais et je retournai en moins de deux sur le champ de bataille, où mon concurrent italien était en train de faire une pantomime compliquée qui devait vouloir dire : « Ravissante mademoiselle, on prendra vos jambes pour faire des flûtes ! Vous me feriez un énorme plaisir d’accepter de dîner avec moi ! » En même temps, les deux Allemands dessinaient dans le sable deux cryptogrammes. La signification du premier était sans doute : « La jeune dame aux gigots de rêve accepterait-elle de faire un bowling avec moi ? », et le second pouvait se lire comme une invitation ardente à danser jusqu’à l’aube.

La Norvégienne ricana en secouant ses boucles dorées.

Il fallait voir le visage de mes malheureux adversaires au moment où, m’étant heurté aux divines flûtes de Dagmar, je lui lançai en norvégien irréprochable :

« Pardon mille, mademoiselle ! »

Grâce à mon dictionnaire, elle me répondit en français :

« Moins que rien, chère rencontre. »

J’enchaînait sans perdre haleine :

« Bateau, baignade, ski, promenade ?

- Quel bonheur, petit-moyen-grand ! » s’exclama Dagmar.

Bras dessus, bras dessous, nous nous précipitâmes au port, en laissant mes trois rivaux tout à fait consternés. Nous nous tenions toujours par le bras une semaine plus tard à la sortie de l’hôtel Hilton, sur l’aéroport de Rome, où je lui dis d’une voix éraillée :

« Amour, mille mercis. »

Dagmar me répondit de la même voix tremblante :

« Amour, de rien. Nominatif indéfini. »

Ses yeux de la couleur aurore boréale étaient pleins de larmes septentrionales.

À mon retour à Paris, c'est seulement après avoir envoyé à Oslo un double de mon dictionnaire français-norvégien-français que j'étais allé voir Théodore dans sa pharmacie, alors qu'elle préparait une pommade contre les hémorroïdes pour un vieux monsieur au visage de déterré.

« Le coup de foudre ! Je suis amoureux d'une jeune femme ! » m'écriai-je par-dessus le comptoir.

Bien entendu, Théodore avait compris que je lui demandais enfin sa main et poussa un cri exalté :

« Vivat ! Ollé, chéri, ollé ! »

- Je te quitte, adieu à jamais ! rajoutai-je.

- D'accord, à ce soir ! » me répliqua-t-elle en m'envoyant un baiser du bout de se petite spatule à battre la pommade.

Le vieux monsieur s'enfuit de la pharmacie juste après moi, considérant qu'il valait mieux pour ses maux aller trouver une pharmacienne saine d'esprit. Théodore sortit à son tour en courant, non pour lui vendre sa pommade, mais pour se commander une robe de mariée. Hélas ! cette même robe servira à un autre époux que moi, car - comme disait mon ami Antoine, fin collectionneur de proverbes : « Celui dont le destin est d'être pendu, ne mourra pas noyé. »

Le nom de cet homme chanceux, le futur conjoint de Théodore, était Eddy Reichmanescou, que j'avais vu pour la dernière fois au sortir du Conservatoire.

Il fut le premier et, j'espère, le dernier homme de ma vie. Ce gai immigré roumain, boursouflé, mamelu, lippu et fessu, de cinq an mon aîné, portait dans sa poitrine du gros dindon le plus tendre cœur de jeune fille, et sous son front bas l'intelligence d'un érudit, passionné de théâtre, de littérature et de tout ce qui avait trait aux religions et à la philosophie. Alors que je me trouvais au Conservatoire, comme toujours le dernier en toute chose, le plus petit et le plus jeune de notre classe, c'était Eddy, m'ayant en quelque sorte adopté, qui m'entoura d'une sollicitude amicale et me combla de précieuses citations livresques en plusieurs langues. Pendant la première année de nos études, ce fidèle camarade me gava d'une telle quantité de Dostoïevski, de E. T. A. Hoffmann, de Thomas Mann, de Goethe et d'anciens livres saints de l'Inde, que je finis par me sentir comme un jars très docte et passablement pédant.

Il réussit à fasciner le blanc-bec et même à lui faire prendre en dégoût les adages d'Antoine. Ce gavage dura jusqu'au jour de notre discussion dans un

urinoir public, le moment de la confrontation d'opinions de deux jeunes intellectuels fort bien ferrés sur un sujet délicat. Pendant le temps où nous vidâmes notre vessie, les négociations évoluèrent de la manière suivante :

« Je t'aime ardemment et je souffre le martyre, mais ça ne te regarde aucunement ! » dit Eddy, paraphrasant une des lettres de Goethe.

L'autorité de Heine me sembla convenir à la situation.

« Le charme le plus terrifiant du christianisme repose dans la volupté de la souffrance ! répliquai-je en évaluant en cachette la distance qui me séparait de la sortie.

- Tu ne goûteras que deux sortes de béatitude dans ce bas monde, continua mon ami, en reprenant à son compte une phrase des anciens *Veda*, la béatitude des joies de ce corps et celle de la paix spirituelle ! »

Je me hâtai de refermer ma braguette, tandis que deux autres messieurs en pourparlers vénaux nous écoutaient avec la plus sincère stupéfaction. Ils n'avaient, au cours de leurs nombreuses expériences, jamais rencontrer deux pédales si érudites.

Pour me donner le coup de grâce, Eddy ne tarda pas de lancer un Thomas Mann le plus authentique :

« Celui qui connaît le corps et la vie, connaît aussi la mort.

- Va te faire foutre, répondis-je brièvement.

- Je te jure, je vais me tuer... » marmonna mon camarade.

Je me rappelai de nouveau ce cher vieux Heine :

« Pleure, pleure à ta guise, tu finiras par te moucher ! »

Et je me précipitai à corps perdu dans la rue.

Le destin m'obligea l'après-midi même à revoir Eddy à la salle Cinq du dernier étage du Conservatoire, dans la pièce équipée d'une petite scène et d'un auditorium encore plus réduit, où nous nous réunissions chaque semaine pour soumettre à notre professeur de courtes ébauches de mise en scène dont nous étions à la fois les réalisateurs et les interprètes.

Cet après-midi-là, c'était au tour d'Eddy de présenter sa saynète au chef de la chaire et à son assistant. Naturellement, le brave Eddy avait choisi une nouvelle oubliée, écrite par un auteur turc encore plus obscur, mort prématurément, dans laquelle le héros principal, après avoir violé sa mère, déshonoré sa sœur et trucidé son frère - tout ça par amour incestueux pour son père -, décidait de mettre fin à ses jours. Nous observions à la dérobée notre professeur Klein, l'ex-psychanalyste, et le disciple de Jouvet, en train de glisser sous sa langue un calmant en se préparant à juger le travail d'Eddy.

Ce dernier dépassa toutes nos attentes. Durant son long et déchirant monologue, émaillé de larmes, de cris et de rires fous, le malheureux fit ses adieux au monde, penché au-dessus du cadavre de sa sœur étranglée et violée. Attendu que nous n'avions pas de filles dans notre classe, le rôle du cadavre fut interprété par notre collègue William de Poisson, le futur homme d'affaires, que nous appelions, à cause de sa taille démesurée, Willy le Long. Allongé sur la scène, Willy atteignait avec ses pieds la fenêtre et, de sa tête, la porte de sortie, ce qui forçait Eddy à l'enjamber à chaque déplacement. Lorsqu'il tenta de ranimer sa « sœur » étranglée, à l'aide de la célèbre technique du bouche-à-bouche, la tragédie du Turc méconnu faillit tourner vinaigre : l'infortuné Willy le Long se mit à s'agiter, cloué au sol par le baiser passionné d'Eddy, et le professeur Klein se saisit discrètement de son deuxième calmant.

Assis dans la mi-pénombre, au dernier rang des spectateurs, je sentis des frissons monter lentement le long de mon épine dorsale, en voyant Eddy me chercher du regard dans la salle, tout en serrant entre ses mains le nœud d'une corde. Je compris que la scène du bouche-à-bouche n'était destinée qu'à éveiller ma jalousie, mais il était dit que ce serait Willy le Long, et non moi, qui goûterait au feu de la passion voluptueuse d'Eddy. Se rendant compte de l'inanité de ses efforts, il donna un coup de pied dans les reins de Willy et avec un cri sauvage grimpa sur une chaise, noua la corde autour de son cou, roula une dernière fois les yeux dans ma direction et sauta dans le vide.

Au premier abord, nous restâmes muets d'admiration devant un si grand talent. La tête penchée et le cou tordu, le pendu tanguait à l'extrémité de la corde, à peine à deux pouces au-dessus du sol, sous le nez de Willy pétrifié, qui s'évertuait en vain à saisir le nœud meurtrier. Il nous fallut plusieurs secondes pour comprendre que la scène de pendaison n'était que la stricte réalité.

« Au secours ! » se mit à hurler Willy.

Eddy faisait des gargouillis, le visage virant déjà au turquoise.

« À l'aide, à l'aide ! » criait son malheureux partenaire.

Quelqu'un accourut d'un bond, un couteau à la main, et trancha la corde. Cette fois, il fallut pratiquer sur Eddy la respiration artificielle. Il eut de la veine de cocu : la déesse du théâtre Thalia n'avait pas accepté son sacrifice.

Dès que nous eûmes repris nos esprits, le professeur Klein prononça un discours bien senti sur l'influence maléfique du hyperréalisme dans le théâtre du vingtième siècle, qui dut faire se retourner Louis Jouvet au moins deux fois dans sa tombe. Ensuite, il prit Eddy par le bras et le conduisit dans son cabinet, où se trouvait suspendue au-dessus d'un divan la célèbre montre de poche en or

blanc du professeur Klein : nul n’y résistait et, très vite, tout embrouillement des idées de futurs artistes dramatiques rentrait dans l’ordre.

Il en fut ainsi avec Eddy, mais, d’après le témoignage de Willy le Long, notre professeur fit cette fois du zèle en laissant sa montre balancer trop longtemps au-dessus de la face de Reichmanescou. L’effet de cette thérapie était stupéfiant. Notre infortuné camarade épousait une nymphomane, et pas n’importe quelle : ma pharmacienne de Théodore.

Une semaine avant ces noces mémorables, je reçus une lettre de la lointaine Norvège, alors que le billet d’avion pour Oslo était déjà dans ma poche :

Mon millier baisers,

Mon parent sévère, pauvre colombe, la mère, le père, le fiancé devenir enceinte, petit bébé attendre, dimanche prochain violence épouser.

Ton toujours, Étoile polaire

Mes progrès en stylistique norvégienne me permirent de décoder aisément le contenu de l’enveloppe rose portant le monogramme de la Colombe : les cruels parents avaient décidé de la marier à contre-cœur parce que quelqu’un était tombé enceinte. Mais qui ? La mère, le père, le fiancé ?... La vérité se montra progressivement à mes yeux : dans la Norvège lointaine allait naître un petit Olaf français, en souvenir de cette librairie excentrique en Sardaigne, qui vendait aux touristes des dictionnaires français-norvégien-français.

Je téléphonai sur-le-champ à Théodore pour mendier à genoux son pardon. À l’autre bout du fil retentit un horrible mugissement.

Je sautai dans un taxi et dans les dix minutes j’étais chez elle. La malheureuse qui repassait « ma » robe de mariée au moment où le téléphone se mit à sonner, colla dans un instant de grande confusion son fer à repasser contre son oreille. Cinq ans plus tard, j’appris que le moyen le plus sûr de brûler l’oreille d’une Belge était de lui passer un coup de fil pendant son repassage. Je me souvins alors que la grand-mère maternelle de Théodore était née à Bruxelles.

Il ne me restait plus qu’à remettre au placard ma tenue de soirée et à apparaître aux noces de ma pharmacienne le visage souriant, comme témoin d’Eddy qui y avait tenu coûte que coûte. Les jeunes mariés distillaient leur vengeance sur moi, mais je pris la décision de l’assumer avec courage, bien que je sois resté tout seul au monde en l’absence de mon maître Antoine, interprétant en Chine le second rôle du *Premier Jour d’Apocalypse 2.*

N’avais-je pas perdu dans un délai si court Mary Preston, sa fille Judy, Dagmar, Eddy et Théodore !... Le cœur serré, déambulant sur les lieux de mes revers, je bravais mon destin et refusais de poser mes armes. Je me disais, pour me consoler à ma manière, qu’après chaque hiver revient le printemps. Mais, à vrai dire, cette année-là, c’est l’automne qui fit suite à l’hiver.

Les circonstances étaient désolantes, une vraie spirale, me faisant descendre peu à peu en enfer. À la télévision, où je faisais mes premiers pas, les chefs décidèrent de me laisser mariner quelques mois, afin que je m’attendrisse après une grève à laquelle j’avais participé ; pendant un bref séjour à Enghien-les-Bains, je perdis les trois quarts de mes économies au casino ; en vacances d’hiver, je me cassai une côte et brisai ma voiture mal assurée ; enfin, une Grecque s’appropria ma bague ornée de saphirs, héritage de ma grand-mère, en prétendant que je l’avais mise enceinte au cours d’une folle nuit à Honfleur, et pour couronner le tout, lors d’un repérage à Budapest, en vu d’un tournage qui n’avait jamais eu lieu, j’attrapai des champignons.

Ces deux derniers malheurs me furent les plus sensibles, car la Grecque n’était même pas une sujette grecque, mais un travesti d’origine libanaise, et lesdits champignons n’était pas de dociles végétaux occidentaux, mais une variante magyare sophistiquée de la chaude-pisse, importée de la Roumanie, que l’on ne pouvait guérir qu’avec une pommade qui faisait perdre les cheveux.

En face de moi se trouvait le désert qu’il fallait traverser à pied en pleine solitude. Entêté, je me mis en route, me déplaçant avec ruse d’une chimère à un autre mirage de l’espérance. Je m’arrêtais dans des oasis imaginaires, près de sources imaginaires, entourée d’arbres fruitiers imaginés. Après avoir bu à ma soif et mangé à ma faim, je continuai mon voyage de long en large de ma chambre et conservai ainsi la vie sauve dans le désert. Sans avoir autre chose à faire que ce que je considérais comme ma mission dans ce bas monde : apprivoiser la tragédie.

La tragédie, il fallait seulement accélérer son cours pour qu’elle se transforme d’une façon magique en comédie, et pour que ses spectateurs en rient avec gratitude. Mes spectateurs les plus reconnaissants étaient Vladimir, le cameraman à la télé, écarté comme moi à cause de la grève du personnel, et Pascal le bossu, l’ancien cascadeur, le neveu d’Antoine. En leur compagnie, mes démarches à vau-l’eau et mon état d’esprit qui périclitait semblaient les plus nobles et les plus courageux au monde, surtout dans une boîte de nuit à Pigalle où nous nous jetions avec application dans la vie nocturne.

Grâce au fait que le premier de l'an, à minuit treize, nous débarquions à l'*Abricot de Vénus* en tant que les premiers clients, la bosse de Pascal promettait à la mère maquerelle et à ses filles une année sous les meilleurs auspices, et toutes ces dames superstitieuses se précipitèrent pour toucher la fameuse bosse et nous offrir à boire pour renforcer le présage de bon augure. À partir de cette nuit, nous étions toujours bienvenus à *l'Abricot*, et par-dessus tout au petit matin, quand pour l'une des filles la nuit menaçait de s'achever sans client. L'envie de nos compagnes nocturnes de caresser la bosse de Pascal était insatiable, tout comme leur espoir de rencontrer un jour le véritable homme de leur vie.

Cette chance ne s'était pas produite par la bosse magique, mais par le brio de notre trio qui accélérait la tragédie commune. Les trois clowns mélancoliques exprimèrent durant ces folles nuits tant d'énergie vitale, qu'aujourd'hui il me paraît tout à fait incroyable que mes deux complices soient partis dans les champs de chasse éternelle. La bosse de Pascal ne fut pas capable de guérir son propriétaire d'un cancer, ni de sauver Vladimir d'une maladie encore plus grave, que l'on surnomme le suicide. Quand je pense à eux, il me semble que je suis le seul survivant de ma jeunesse. Quoique certains l'appellent la plus belle période de la vie humaine, elle me paraît parfois un mal irrémédiable, car j'étais seul à savoir que Vladimir et Pascal ne succombèrent ni d'un cancer ni d'un fusil de chasse, mais de la jeunesse meurtrière.

Pascal était déjà hospitalise cette nuit de février où je pris sans réflexion Violette sous le bras (toutes les filles qui nous entouraient portaient des noms de fleurs) pour la faire sortir à l'air pur. À ma connaissance, le seul endroit où l'on pouvait respirer librement était l'appartement qu'Antoine m'avait prêté. Violette secouait ses nattes d'un feu ardent et semblait se réjouir à l'avance d'une bouteille de champagne ouverte dans le nid du célèbre second rôle, Anthony Speer. Moi aussi, je partageais sa joie, ensorcelé par sa chevelure rousse, mais il fallait qu'on passe préalablement à son studio, afin qu'elle essaie de se libérer de sa robe en lamé. C'est ainsi que je fis connaissance de Sonia, et grâce à Sonia je compris qu'il existait des destins encore plus pitoyables que le mien ou celui de mes futurs défunts amis.

Violette et Sonia, sa sœur cadette, habitaient à la lisière est du Pantin, dans la mansarde d'une vieille sorcière, qui leur louait un réduit commun avec vue sur la décharge de la banlieue. Le mobilier de la chambrette consistait en un seul et unique lit dans lequel Violette dormait le jour et Sonia la nuit, en se

recroquevillant, tant les dimensions en étaient minuscules. Au moment où nous mettions les pieds dans ce repaire, il commençait à faire jour et un rayon de lumière pâle éclaira sur l'oreiller un visage angélique qui mastiquait dans son sommeil une bouchée très appétissante, à un juger d'après les mouvements de ses lèvres et de sa mâchoire inférieure.

Ce que j'appelais un visage angélique était, en effet, le visage d'un ange affamé qui ne parvenait que dans son sommeil à manger à sa faim. Ouvrière non qualifiée dans une usine de farine, Sonia ne rêvait la nuit que de la viande -ce qu'elle allait me confier la nuit suivante comme le plus grand des secrets -le plus souvent de la viande à la broche, comme on la faisait autrefois dans son village natal, de la viande de bœuf, de mouton, de cheval, d'âne ou de mulet, de la viande entrelardée, et même de la viande crue que Sonia dévorait à belles dents tout au long de son sommeil.

Au bruit de nos pas, elle avala le dernier morceau de son rôti fantôme, s'essuya les lèvres avec le bord de la couverture, comme une citadine bien éduquée, et s'éveilla enfin.

« Dieu clément ! s'exclama-t-elle Il est déjà cinq heures ! »

Dans une hâte fébrile, nous avons déshabillé Violette et habillé Sonia qui sortit sans au revoir, en nous laissant au bord de son lit encore chaud.

Subitement, la somnolence m'attaqua, perfide et impitoyable, et rien au monde ne pouvait me chasser vers la lumière du jour, vers cette décharge publique qui s'étendait devant notre nid céleste. Là et seulement là, j'espérais trouver la consolation dans les bras de Violette, dans le creux tiède du corps de Sonia qui sentait le pain de campagne.

Au déclin du jour, Sonia la rousse, tout comme sa sœur, revint de l'usine de farine et remplaça dans le lit la danseuse de la boîte de nuit.

La nuit suivante, dans le creux chaud du corps de Violette, je fis connaissance de la faim carnivore de Sonia et je veillai jusqu'à l'aube dans son étreinte reconnaissante en écoutant la mastication, le grignotement des os sous les dents et la succion de la moelle épinière.

À l'aube de ce nouveau matin, alors que Violette revenait de travail, la Ville lumière me semblait plus lointaine que jamais et je décidai de finir ma vie dans le repère des deux rousses. Dans ma tête s'installait peu à peu une sorte de pêle-mêle, je perdais de plus en plus la notion du temps, des nuits et des jours qui s'écoulaient, et le seul sens qui me servait tant soit peu était l'odorat, grâce auquel je distinguais le corps qui sentait le blé de celui qui répandait de lourds nuages de parfum bon marché. En aspirant de pleins poumons ces deux odeurs,

je cherchais à sceller mon destin, cette interminable genèse de l'autodestruction, à faire une œuvre salvatrice du néant dans lequel je sombrais.

Cependant, ma destiné ne voulait pas que je laisse ma peau dans ce lieu idyllique. Un soir, le quatrième ou le cinquième de ma dérive enivrante, Vladimir fit l'irruption dans mon abri. Notre cher ami Pascal était en passe de rendre l'âme.

Tandis que nous nous précipitions dans la voiture de Vladimir en direction de la clinique, j'appris tous les détails du drame. Pascal souffrait depuis des mois en cachette, et trois fois par semaine il se soumettait à un terrible traitement de rayons X. Après une période d'assoupissement, sa maladie se réveilla et en quarante-huit heures le cancer du pancréas grimpa aux poumons et se métastasa. D'après le témoignage de Vladimir, seule la bosse de notre ami restait intacte, comme si tout l'être de Pascal se réfugiait dans cette dernière tour de défense qui nous nourrit si longtemps durant notre traversée de désert.

Pascal était mort, mais pas sa bosse ! La nôtre ! La nuit suivante, nous allâmes pleurer feu notre frérot dans la *Vénus*, qui nous avait vus tant de fois en qualité de combattants fidèles. Très tard dans la nuit, un conducteur de car turc, ivre mort, tenta de se rallier à nous et d'occuper la place restée vide, devant laquelle, au lieu d'une bougie, scintillait une coupe de champagne.

« C'est occupé ! dit sèchement Vladimir.

- Comment occupé ? gronda le Turc en crachant sur nous des gouttes de cognac fort fermenté. Messieurs ne pas avoir droit garder place vide toute soirée !

- Cette place *n'est pas vide* », lui expliquai-je.

Hélas ! le Turc prit mon explication comme une moquerie et retroussa ses manches ottomanes pour casser notre bouteille contre le bord de la table, la tenant par le goulot. Avec le reste de la bouteille, il entreprit de luter pour la vision des choses plus justes en Europe unie. Les filles s'enfuirent en hurlant et Vladimir et moi nous blottîmes, décidés à vendre cher notre peau. De toute façon, ce ne serait pas la première fois dans l'histoire que les Turcs écorcheraient la peau des Européens d'une manière si ignoble. Alors parut sur scène un géant débonnaire au visage rosâtre d'enfant et à la barbe de Père Noël. Se dandinant à la façon de Frankenstein, il s'approcha du type à la bouteille, l'attrapa par le col et par le fond du pantalon, pour le projeter comme une poupée à travers une porte fermée dans les toilettes des dames.

Pendant que les garçons ramassaient les restes de la porte et du Turc, Vladimir et moi, sans même nous concertés, nous proposions une place dans la loge au géant débonnaire. Sans un mot souffler, avec un simple clin d'œil, il prit place à la table et leva son verre vers le siège vide de Pascal.

Du coup, je me sentis moi aussi un peu héros, tout comme Vladimir. Nous commandâmes une nouvelle bouteille de champagne, alors que je remarquai parmi les filles qui nous entouraient une petite beauté inconnue aux tresses blondes nouées au sommet de sa tête. Je pris soin de l'installer sur la moitié du siège de Pascal, sachant bien que notre pauvre ami ne me le reprocherait pas. Je trinquai en l'honneur de la gracieuse recrue avec mes meilleurs vœux pour ses premiers pas dans son dur métier.

« À la santé de notre petite Ève ! m'exclamai-je.

- Je m'appelle Anémone, me corrigea ma protégée, au milieu des éclats de rire.

- Je vais t'appeler Ève, si tu n'as rien contre ! fis-je tendrement. Ève, comme la première femme, la mère du genre humain, qui s'était laissée séduire par le Démon, déguisé en serpent, pour cueillir le fruit défendu. En revanche, tu peux m'appeler Adam.

- Je n'ai rien contre, bien que j'aime mieux la côte de porc que la côte d'Adam, minauda la fille. J'espère que je ne serai pas ta première femme ?

- Certainement pas la première, mais, seul le Bon Dieu le sait, peut-être la dernière ! » répondis-je du tac au tac au milieu d'un nouvel éclat de rire.

Les tresses d'Ève et ses seins fermes sautillant sous sa blouse en shantoung à écailles de serpent, ensorcelaient - tout comme moi - notre nouveau compère, le géant débonnaire.

« Je lève ce verre, lança-t-il à la cantonade, pour l'ancienne Anémone et la future Ève, la grande artiste de demain ! »

Nous trinquâmes et trinquâmes à tout ce qui existait au monde, au baptême d'Ève, au souvenir de Pascal, à la nouvelle amitié et aux nouvelles amours, jusqu'au moment où dans ma pitoyable tête ce film en couleur se décolora.

Je me souvenais seulement qu'à la sortie de la boîte, dans une nuit glaciale, notre protecteur nous proposa de finir la nuit dans son appartement situé dans la rue voisine, car il n'y avait aucune trace d'un taxi, et Vladimir venait de s'esquiver avec une autre blonde. Je me souvenais seulement que l'ex-Anémone, la future Ève et moi acceptâmes cette proposition et emboîtâmes le pas de notre sauveur qui, boitant devant nous, nous servait de coupe-vent, avant que mon film noir et blanc ne se coupe définitivement.

Je m'étais réveillé très tôt à cause du froid, dans une pièce aux murs blancs et complètement nus. J'étais allongé sur le dos, dévêtu comme un ver, dans une chambre inconnue, à côté d'une blonde également inconnue, dont les tresses longues décoiffées me chatouillaient l'oreille. La fille dormait d'un sommeil si profond qu'il me semblait qu'elle ne respirait pas. Quand je soulevai prudemment le bord de la couverture et jetai un coup d'œil à l'intérieur, je constatai que la mystérieuse créature portait la partie inférieure d'un maillot de bain, qui ressemblait à s'y méprendre à la peau de serpent.

En observant sa taille de guêpe et mes propres membres grêles, nos deux corps brisés de fatigue, à la peau flasque et presque transparente, la légende d'Adam et Ève se révéla peu à peu dans mon cerveau ramolli, l'histoire des anges déchus, chassés du paradis, condamnés à la vieillesse, à la maladie et à la mort, point final de leur programme génétique. Jamais le corps d'homme ne me parut si fragile ni si vilain, laid comme les sept péchés capitaux, parmi lesquels la gourmandise, la pomme dérobée au paradis n'était qu'un premier pas d'une longue descente aux enfers, d'une tragédie jamais apprivoisée.

En face de moi, sur le mur blanc, je vis une longue jambe humaine en bois, pendue à un clou. Lorsque j'abaissai mon regard jusqu'au pied du lit, j'y remarquai, sur un matelas gonflable, un quidam au visage d'enfant et aux cheveux de Père Noël grondant gentiment dans son sommeil.

Évidemment, je ne pouvais me trouver qu'en enfer ou, du moins, sur le chemin le plus court pour m'y rendre. La seule chose qui manquait à mon entourage étaient les petits éléphants volants. Je croisai mes mains sur la poitrine, décidé à attendre paisiblement leur arrivée et à me comporter en homme courageux qui savait depuis toujours où mène l'abus d'alcool.

Mais les petits éléphants poilus n'apparaissaient guère. Je commençais à m'impatienter. Je claquais des dents de froid, ce qui se transmit à mes deux compagnons, particulièrement au propriétaire de la jambe de bois. J'en arrivai à cette conclusion par une logique lente, mais inexorable : si sur le mur était suspendue une jambe de trop, et si sous la couverture reposait une jambe de moins, il y avait trois possibilités sur quatre pour que la jambe pendante appartienne à l'unijambiste allongé. Il me semblait ne jamais avoir vu rien d'aussi absurde que ce membre sur ce mur blanc, image de l'horrible non-sens de toute mon existence. À ce moment-là, j'enviais Pascal du tréfonds de mon cœur.

Quelques minutes plus tard, nous étions tous éveillés et nous nous observions avec la méfiance la plus profonde. Il paraissait que je leur étais aussi inconnu qu'ils étaient pour moi.

« Bonjour ! dis-je poliment.

- Bonjour ! répondit avec courtoisie le quidam allongé.

- Comment allez-vous ? » dit la fille dans un sourire pincé.

Je commençais à me rendre compte que je ne me trouvais tout de même pas en enfer, mais cela ne changeait rien au poids des faits. Il y a, dans la vie d'un homme, un moment où quelque chose se casse, quelque chose qui ressemble à une corde de guitare. C'était juste cela. Si j'avais eu à la portée de ma main un fusil, je me serais tué comme un chien, et j'aurai donné le coup de grâce aux deux autres à leur tour. Pour me débarrasser de cette pensée criminelle, je sautai dans mes vêtements et aussitôt je me trouvai à la porte, la main sur la poignée.

La fille s'habillait fébrilement avec l'intention de me suivre.

Le Père Noël, sur le sol, se dressa sur son moignon.

« Je vous prie de rester, mademoiselle », murmura-t-il.

Au bord du lit, l'ex-Anémone devenue Ève, luttait avec sa jupe étroite qui s'embrouillait autour de ses genoux.

« Je vous prie instamment », chuchota le malheureux et, comme par hasard, il fit glisser par terre une liasse de gros billets.

La fille laissa tomber sa jupe, et moi je me précipitai dehors, ne pouvant supporter de voir un autre acheter la femme de ma vie, la mère de notre genre humain.

L’ENFER SE TROUVE SUR L’AUTRE RIVE

Étant chassé de la télévision par grande la porte à cause de l’absentéisme, j’entrais à la radio par la petite fenêtre, toujours grâce à mon ami, maître et bienfaiteur Antoine, dont la cousine de sa belle-sœur avait eu les faveurs d’un rédacteur à la Radio France Internationale. Depuis quelques années, à la télé, j’étais entouré de fous paisibles et je pouvais me considérer comme l’un d’eux, celui qui palabrait à haute voix avec lui-même dans l’ascenseur ou souriait aux fées invisibles et chatouilleuses, mais moi j’étais beaucoup plus séduit par la douce folie des étrangers, employés dans le média radiophonique.

Pour cette maladie, le mot correspondant n'existe pas, mais la maladie fait des ravages même sans qualificatif, et on la soigne tant bien que mal *en avalant la patrie* à fortes doses.

Issu d'une famille mixte franco-greco-serbe et doté d'un savoir rudimentaire de la langue serbo-croate, j'était accepté à titre de pigiste dans le service exyougoslave. Alors que nous ruminions jour par jour à la cantine la salade de céleris, tous les cœurs battaient à l'unisson des *Patries* lointaines. Au coucher du soleil, tout fourmillait comme dans une ruche, lorsque les antennes se dirigeaient vers *nos Patries*, et l'éther se remplissait des prières que ces fous pacifiques lançaient en quatorze langues mutuellement incompréhensibles.

Attendu que nos longueurs d'ondes étaient réservées en priorité aux communications militaires, l'armée les coupait sans aucun avertissement en période d'exercices et nous restions devant les micros morts, comme les enfants qui prononcent des comptines magiques dans la boîte vide de Coca-Cola. Pourtant cela ne gênait personne, bien que presque tous - Bulgares, Tchèques, Hongrois ou ex-yougoslaves - nous sachions que nos micros étaient débranchés. Pour notre santé mentale, il fallait que le jeu continue.

Il paraît que les humains peuvent subsister sans vérité et liberté, sans lumière et même sans nourriture, mais qu'ils résistent difficilement privés de leur terre natale. Seuls les juifs se sont entraînés, au cours des millénaires, à charrier leur patrie dans une malle de voyage, dans leurs chants et leur cœur. À ma connaissance, un seul autre peuple est allé aussi loin : les vagabonds *aroumains*, descendants d'anciens légionnaires de la Rome antique, établis en Europe de l'Est, qui voyageaient avec un morceau de pierre tombale familiale comme seul bagage, car c'était leur seule et unique bien.

Les symptômes de la « maladie du pays natal » ne sauraient tromper un véritable initié. Ils se manifestent, tout d'abord, par un son de haute fréquence hors des spectres connus en physique, un sifflement perpétuel et imperceptible à l'oreille, qui suit le malade en était de veille et dans son sommeil, dans le bonheur et dans le malheur, en état d'ivresse et dans le dégrisement. Sifflement qui, avec le temps, commence à devenir insupportable, détruisant les cellules du cerveau, les os et les tissus musculaires, pour attaquer enfin le plus sensible de tous les organes, celui que l'on appelle la mémoire.

À la Radio Internationale, j'eus l'occasion de rencontrer quelques-uns de ces amnésiques, des fous paisibles chez lesquels le fameux sifflement imperceptible avait démoli ce royaume neurochimique de souvenirs et avec eux la notion du

temps et de l’espace. Ils prononçaient des paroles disparues, ils juraient sur les vérités tombées dans l’oubli depuis belle lurette, ils caressaient de leur index sur des cartes les villes rasées, et périssaient debout sans même s’en rendre compte, brûlés par leur feu intérieur.

En leur compagnie, je souffrais d’une double atteinte, l’une que je devais au pays natal de mon grand-père, à la grande maison seigneuriale aux deux vérandas du XVI[e] siècle, dans les montagnes au-dessus de Salonique, et l’autre qui pleurait le pays de mon enfance, la rue de Septembre et sa petite tour d’ivoire qui s’égrenait comme un château de cartes au confluent de la Save et du Danube.

Je ne dus la délivrance temporaire de leur effet nocif qu’à un simple hasard, heureux cette fois-ci, ayant pour nom le prénom d’une jeune femme qui chaque matin nourrissait au café au lait la couleur naturelle de sa peau, et la nuit exprimait l’art rare de faire réveiller un mort : Lucie de la Martinique.

Chaque fois que je faisais l’amour avec Lucie, le sifflement disparaissait comme si nous retrouvions dans nos étreintes le secret de ces anciens breuvages magiques qui, pour nous, devenait aussi un philtre d’oubli, presque aussi tranquillisant que l’engloutissement de la patrie à grandes doses. Il me fallut quelque temps pour comprendre que Lucie, « cet autre », n’apportait pas seulement l’ardeur des sens, mais aussi le goût du pays natal.

« Essayons encore une fois, il me semble que nous nous trouvons au seuil d’une découverte décisive ! » demandais-je à Lucie et elle acceptait volontiers, consciente de l’importance de l’expérience, car tous les deux nous souffrions du même mal.

Avec le temps, nous désirâmes étendre notre découverte et la partager avec d’autres partenaires. Lucie l’essaya avec un dentiste et un journaliste sportif, et moi avec un mannequin et la fille d’un diplomate espagnol. Le résultat était identique : le son destructeur se volatilisait comme par enchantement. Quand Lucie épousa un Argentin et disparut à jamais de mon « laboratoire » sur l’avenue de Lamballe, prêté par mon maître Antoine, je me trouvais dans l’obligation de continuer les expériences tout seul.

Après deux mois de recherches opiniâtres, je pouvais nommer cette trouvaille une loi naturelle : le symptôme disparaissait à la présence de « cet autre » du sexe opposé, de n’importe quelle couleur de peau, de n’importe quelle origine sociale. En l’honneur de la ravissante Martiniquaise, je baptisais ce phénomène « la Loi de Lucie », et le gravais parmi mes slogans les plus saints, parmi les

idées de Kierkegaard sur « Cet Autre », les proverbes d'Antoine et les citations livresques d'Eddy.

Mais la règle ne serait pas la règle si elle ne souffrait pas son exception !

Son contraire douloureux, je le connus en la personne de Dada Skotovska. Cela arriva au moment où je commençais à sentir la lassitude des nuits blanches, surmené par le vain apprivoisement de la tragédie, qui naissait et renaissait de ses cendres. J'étais si fatigué, si indigné, qu'un beau matin, d'un coup de poing, je cassai le miroir de la salle de bains à l'endroit où se trouvait la gueule de mon sacré double.

« Que cherches-tu, maudit ? lui demandai-je.

- Je cherche... balbutia-t-il à travers ses lèvres cassées. Je n'ai jamais eu... mon compte d'amour... Je cherche, je ch... je ch... »

Le reste de la phrase resta son secret. Je claquai le porte en le laissant, en signe de châtiment, tout seul dans la salle de bains.

Et puis, pour couronner l'œuvre, je tombai amoureux de Dada Skotovska. Je fis sa connaissance - la Tchèque française, née en Ardennes - dans l'archive des effets sonores à la radio, et je gardai d'elle l'image opaque d'une tiède sympathie, qui n'avait rien en commun avec le rapport d'un homme à l'égard d'une femme.

Dada Skotovska était tout sauf une belle plante, mais malgré cela elle provoquait l'admiration des visiteurs masculins qu'une recherche d'effets sonores amenaient devant son pupitre, au rez-de-chaussée du bâtiment. En dépit de son apparence de jument un peu fatiguée, aux seins flétris prématurément et au ventre gonflé, malgré ses larges hanches, ses épaules encore plus larges, et sa frange grasse lui tombant au-dessus des yeux, Dada produisait une impression unique, grâce aux trois talents incomparables : la capacité de trouver en moins d'une minute n'importe quel son terrestre ou céleste dans son énorme effectothèque, un sourire qui éclairait tel un sapin de Noël même les visages les plus moroses, et un art consommé de persuader chaque visiteur qu'il était l'homme le plus séduisant du monde, duquel la fille potelée derrière le pupitre redoutait déjà de tomber amoureuse, à l'aide de quelques petites phrases habilement choisies.

« Ah ! Que vous êtes bronzé, mon petit Alex ! minaudait Dada. Où avezvous si magnifiquement bronzé, cher ami ? »

Accablé par la grippe et blanc comme une aspirine, faute de jouir de vacances depuis trois ans, cher Alex devenait radieux et retournait dans son bureau en escaladant les trois marches d'un seul bond.

Certes, toutes les femmes du service haïssaient du fond de leur âme Dada Skotovska, mais celle-ci s'en moquait comme de son premier soutien-gorge, sa planète étant peuplée uniquement d'hommes. En passant, j'appris que la brune souriante, la reine des effets sonores, était mariée à un ingénieur du son, qu'elle était mère de deux enfants, qu'elle chantait bien en levant le coude et qu'elle levait le coude encore mieux en chantant. C'était tout, loin d'être suffisant pour que je tombe amoureux de Dada comme un gamin, pour que je fasse de deux choses l'une, associant ma folie à la sienne. Mon désir inassouvi de la catastrophe et mes frémissements suicidaires allaient me lancer une fois de plus sur les tristes pas de Don Juan, confronté au Désir et au Temps, donc à la Femme et au Péril, car Dada était la porteuse de cette fatale dualité. Elle n'avait nul besoin de laisser mûrir la poire, celle-ci était grandement mûre, prête à se jeter dans son tablier.

Tous se passa au cours d'une seule journée, probablement la plus longue et le plus riche de ma vie.

Après avoir cassé la gueule de mon double dans le miroir, je me coupai la main droite dans la cuisine sur le presse-citron fendillé. En cherchant un pansement sur la plus haute étagère du placard, je renversai sur ma main gauche la bouteille d'eau de Javel. À la sortie de l'appartement, les deux bras bandés, je trouvai sur le paillasson un beau paquet carré, enveloppé dans un papier doré - sans doute le dernier cadeau de la pauvre Théodore, devenue folle après la fuite d'Eddy avec une pédale roumaine - et dedans, le crâne sanglant d'un animal, probablement d'un lapin ou d'un agneau, avec le gentil mot habituel : « Prends garde à notre vengeance ! » Pour me débarrasser du cadeau répugnant en descendant dans la cave, je faillis me casser la cheville sur des épluchures de pommes de terre éparpillées autour de la poubelle. Enfin, une fois arrivé à la Maison de la radio, je trouvai sur mon bureau une lettre de licenciement.

Étant donné que j'aimais depuis toujours les situations claires, je descendis immédiatement à l'effectothèque pour rendre les disquettes et les CD empruntés.

Dada Skotovska m'examinait du coin de l'œil avec une attention discrète et efficace, comme si elle disposait d'un micro-ordinateur détenant la liste de mes « dettes ».

« Les gouttes de sang qui tombent dans le caniveau... murmura-t-elle. Le grincement des dents et des charnières rouillées... L'aboiement du chien abandonné... L'horloge battant minuit, sur le fond de pas d'un boiteux... Le croassement d'un corbeau dans la forêt nocturne... »

Je roupillais devant le pupitre en froissant dans ma poche la lettre de licenciement pliée en quatre, puis je me sentis soudain baigné de chaleur : c'était le sourire de Dada Skotovska, deux rangées de dents luisantes et ses lèvres humides en forme de cœur.

« Il manque la théière, dit-elle, me regardant dans les yeux.

- La théière ? bégayai-je m'éveillant de ma torpeur.

- Il manque le bouillonnement de l'eau et le sifflement de la théière.

- J'ai du l'égarer quelque part chez moi...

- Pas de problème, cher ami, chuchota Dada, souriante. Mais dites-moi, aujourd'hui vous n'êtes pas dans votre assiette ?

- Une mauvaise journée, dis-je.

- Une mauvaise journée ! s'écria-t-elle. C'est la première fois de ma vie que j'entends parler d'une chose pareille !

- Une satanée journée, murmurai-je. La seule chose qui me manque encore, ce serait qu'un pot de fleur me tombe dessus du haut d'un balcon.

- Il n'y a pas de mauvaises journées ! éclata de rire Dada Skotovska. Voulez-vous que je vous le prouve ?

- Ce ne sera pas de la tarte, marmonnai-je.

- On parie ? s'exclama-t-elle. On parie un franc symbolique !

- On parie, acceptai-je.

- Pour commencer, je vous invite à déjeuner !

- À la condition que je paye.

- Pas question ! Je vous invite à la cantine au dixième étage. Il me restera toujours assez d'argent pour acheter un cadeau à mes fils. Aujourd'hui, c'est ma journée : tenez, hier, avec mes gosses, j'ai plaqué mon mari ! »

Voyant ma bouche bée, Dada pouffa de nouveau de rire, me prit sous le bras et m'emmena vers l'ascenseur.

« La direction : une vie nouvelle ! » scanda-t-elle.

Je n'avais jamais songé que la direction vers une vie nouvelle passait par l'ascenseur qui sentait fortement les semelles en sueur, et traversait la cantine du dixième étage, qui, comme toutes les cantines du monde, répandait l'odeur de la salade verte, fanée, des hamburgers réchauffés et de l'eau de la vaisselle. Pourtant, en compagnie de Dada Skotoska, c'était bien le cas !

En face da le salade verte fanée, des hamburgers réchauffés et de la bière tiède, nous nous confessâmes l'un à l'autre et quand nous arrivâmes à la tarte aux pommes inévitable, je sus que Dada trompait depuis des années son Ardennais d'époux, pour se venger de son habitude de la battre comme plâtre. Dada sut à son tour que je suçais mon pouce jusqu'à l'âge de vingt ans et que je souffrais depuis mon entrée à la Radio France Internationale d'un sifflement imperceptible et terrifiant.

Ensuite, nous bûmes un cognac au bar du rez-de-chaussée et, nous tenant par le bras, nous fîmes un saut dans mon appartement emprunté à Antoine pour prendre un thé. Avec Dada, le chemin vers une vie nouvelle était court et droit comme un cierge.

Chez moi, au lieu d'Aznavour que Dada aimait à la folie, je mis par mégarde le disque égaré des effets sonores, le bouillonnement de l'eau et le sifflement de la théière. Je commençai à m'excuser et je m'empêtrai plus encore en remarquant que Dada se mettait en tenue d'Ève derrière mon dos et se glissait dans mon lit.

« Youpi ! cria-t-elle, rebondissant sous la couverture. Laisse tomber Aznavour, je ne me suis jamais fait ramoner au bruit d'une théière !

- Et si je préparais quand même un thé ? bégayai-je, essayant de gagner du temps.

- C'est un pléonasme pur ! » trancha Dada.

Nous fîmes l'amour, accompagnés du son de la théière, et à cause de ce bruit strident, je ne prêtai aucune attention à mon propre sifflement qui, bizarrement, ne s'arrêtait pas. En moi se réveilla la poire mûre, la proie facile, ce vieux blanc-bec inguérissable qui étreignait la première femme de sa vie et qui, pendant vingt ans d'amour, n'avait rien appris sur l'amour, pour comprendre enfin que l'amour charnel n'a rien en commun avec l'expérience ni la connaissance. Dans les bras de Dada, entre ses cuisses protectrices, on se croyait échappé du périlleux programme génétique de nos ancêtres chassés du paradis et l'amour devenait le désaveu du ciel, la fin de non-recevoir du destin.

À vrai dire, nous avions beaucoup de raisons de dédaigner le ciel. Dada avait aussi en poche sa lettre de licenciement, mais rien au monde ne paraissait capable d'altérer sa bonne humeur et la confiance qu'elle portait en elle-même. Toute autre femme à sa place se serait efforcée de cacher sa nudité devant un homme plus ou moins inconnu, ses seins prématurément flétris et le ventre cerné en position assise de vilains nœuds de cellulite. Mais, contrairement à toute autre femme qui se serait intimidée devant un quidam, Dada se frayait déjà, par téléphone, un chemin vers une vie nouvelle.

Je l’observai avec une admiration sincère. De prime abord, elle avait réussi à ajourner le règlement du loyer pour le mois prochain, et à persuader le gérant de la compagnie d’assurances de patienter encore deux semaines pour les arriérés. Ensuite, en moins de dix minutes, elle arriva à se débarrasser de sa voiture qui ne marchait plus, loua un téléviseur-magnétoscope et régla le problème du repas de midi à la cantine scolaire.

Tous ces hommes devaient deviner que leur interlocutrice était nue comme la main à l’autre bout du fil, en écoutant les trémolos souriants dans sa voix.

Enfin, elle soupira gaiement et fit le numéro de son mari.

« D’où appelles-tu ? » hurla la voix dans le combiné.

À ce moment même, le samovar se remit à siffler.

« D’où appelles-tu ? brailla son Ardennais.

- De l’hôtel *Niko* ! » répondit Dada, riant à gorge déployée.

Je jetai un regard à travers la fenêtre. En vérité, la façade violacée de l’hôtel Niko se dessinait nettement de l’autre côté de la Seine, avec un millier de Japonais bien empaquetés derrière les meurtrières en verre.

« Espèce de pouffiasse ! Garce ! hurla le mari abandonné. J’entends bien le samovar russe, tu as encore embobiné ce sacré Sergeï !

- Que la foudre m’écrase sur place si je mens ! ricana Dada. Je t’appelle de l’hôtel Niko ! »

Chose étrange, la foudre ne la frappa pas, et Dada persuada son époux de lui renvoyer dorénavant la pension alimentaire à sa nouvelle adresse.

Rien au monde n’était impossible pour Dada Skotovska.

« Jeune homme, me dis-je en mon for intérieur dans la salle de bains, voici enfin quelqu’un à côté duquel tu vas reposer tes os fatigués, et, s’il le faut, y laisser ta peau. Voici la vraie compagne de ta vie dont tu as rêvé depuis toujours, et à côté de laquelle tu feras des miracles. »

« C’est ça que tu cherches ? demandai-je alors à mon double dans le miroir fendu.

- Je cherche... balbutia l’imbécile à la mèche blanche, trempée de sueur. Je ch... je ch...

- Va te faire foutre, vieille baderne ! » lui dis-je cordialement.

Le même soir, en plus d’une nouvelle maîtresse, j’avais gagné l’épouse, deux charmants garçons de six et douze ans, ainsi que le fabuleux sentiment de n’être plus seul, dans le petit appartement de Dada, avec vue sur le passage souterrain du boulevard extérieur. Tard dans la nuit, je lus à haute voix aux gosses les

fragments du *Petit Prince,* car ils exprimèrent quelques difficultés à s'endormir tout seuls, et le matin, après leurs avoir servi le petit déjeuner, je les emmenai à l'école et préparai ensuite le vrai potage tchèque de petits pois.

Sa recette est toujours gravée dans ma mémoire :

1,5 tasse de petits pois secs, 1,5 litre d'eau, du sel, un oignon finement coupé, 1,4 tasse de lait, une cuillerée de beurre, une cuillerée et demie de farine, 3 tasses de bouillon, 1 gousse d'ail, 1 cuillerée de marjolaine, du poivre et du persil.

Un mois plus tard, il ne me restait plus qu'à rendre à Antoine la clef de son appartement sur l'avenue de Lamballe et à m'installer chez Dada Skotovska et ses deux fils.

Entre la cuisson des potages tchèques, les courses au marché et les tâches ménagères, je tentai de mener à bonne fin le planning d'un documentaire que je devais enfin tourner à Versailles. Mon travail avançait lentement sur le tabouret que j'emportais dans les toilettes, le seul endroit où je ne risquais pas de recevoir dans les yeux un des projectiles en plastique de la fronde des deux délicieux garnements.

Malgré toutes ces épreuves ou plutôt grâce à elles, je m'enorgueillissais de ma nouvelle image d'amant dévoué et de beau-père exemplaire, en encourageant généreusement mon double, qui m'apparaissait de plus en plus souvent derrière la porte du four, en verre réfracteur.

« Chapeau, jeune homme ! dis-je à mon double. Dada n'est ni la plus intelligente, ni la plus belle, ni la plus jeune, ni la plus fidèle de toutes les femmes que tu as connues, mais tu l'aimes quand même d'un amour sincère et tenace... Le fils cadet de Dada qui crache dans le potage tchèque et l'aîné qui coud des petites robes pour ses poupées et met, en cachette, la gaine-culotte et les collants de sa mère, ne sont pas non plus les plus doués et les plus dociles de tous les enfants que tu as eu l'occasion de rencontrer, mais tu les aimes tout de même d'un amour paternel et patient, même lorsqu'il cassent ton précieux stylo Parker ou quand ils glissent du chewing-gum dans tes pantoufles... Chapeau, jeune homme ! » m'écriai-je dans ma pensée tout en continuant à couper avec ferveur l'oignon pour le potage du dîner.

Mon double m'observait du four, demeurant la bouche cousue, les yeux perlés de larmes (sans doute à cause de l'oignon) et un drôle de sourire aux lèvres (certainement à cause de son mauvais caractère incorrigible).

« Espèce de rien du tout, ignoble nullité ! le défiai-je, armé du couteau de cuisine. Au lieu de grimacer tel un idiot de village, il vaudrait mieux que tu te

laves les cheveux et que tu enlèves ce gras tablier de Dada ! Va, je connais bien ta réponse ! Bien que tu aies peut-être troussé une douzaine de jupes, tu es resté ce que tu étais depuis toujours, le roi des petits cons ! Ne ferais-tu pas mieux d'être fier de devenir enfin un homme mûr, qui ne voit plus dans une femme un objet de ta convoitise, sans âme, mais le compagnon de voyage et le combattant. »

La réponse de mon double fut très brève :

« Ne me fais pas chier, espèce de couillon ! »

Pour me débarrasser de ce faux frère, je mis alors le rhéostat au maximum, seul moyen pour qu'il disparaisse derrière la brume sur le verre réfracteur. Et il s'évapora en un clin d'œil ; seulement mes beignets tchèques aux pruneaux, que les enfants aimaient tellement, furent une fois de plus complètement brûlés.

Le soir, les deux chérubins organisèrent une manifestation par suite du dessert calciné. Dada s'obscurcissait et après dîner, alors que je tirai les oreilles aux deux petits monstres, la mère m'accusa de ne pas aimer ses enfants.

« Je me pose même la question si tu m'aimes, moi ? rajouta-t-elle.

- Dada, mon amour ! dis-je, ahuri. Est-ce que je ne t'offre pas des preuves de mes profondes attaches, toute la sainte journée ?

- Tu es un vulgaire misogyne ! conclut-elle.

- Un misogyne avec le tablier ? Un misogyne avec la louche ? Le misogyne qui raccommode tout seul ses chaussettes, qui mène les enfants à l'école et leur lit le *Petit Prince* pour les endormir, le misogyne qui fait la confiture de coings...

- Pourquoi pas ! m'interrompit Dada. Même une chiffe molle peut être misogyne, et ce sont les pires !... »

La nuit suivante, j'essayai bien de lui donner des preuves du contraire avec une piètre vigueur, et dans le silence qui se mettait à régner par miracle sur le boulevard extérieur, je distinguai de nouveau ce sifflement imperceptible qui détruisait les cellules du cerveau, les os, les muscles et même la mémoire.

« Tu es ma patrie, chuchotai-je à l'oreille de Dada. Tu es ma terre natale, et en toi je laisserai mes os...

- Ne fais pas le crétin ! » répliqua-t-elle dans un éclat de rire.

Les choses se déroulaient de pire en pire, et au moment où la réalité éclatait enfin à mes yeux, à savoir que je remplaçais seulement son Ardennais usé et épuisé, il était trop tard pour changer quoi que ce soit. La galère sombrait et je me sentais tel un galérien enchaîner sous le pont.

Un beau soir, j’installai paternellement Dada en face de moi, lui confiai que je connaissais depuis longtemps le secret de son incurable frigidité, et que je suivais en elle l’évolution des premiers symptômes de la schizophrénie, tels son double menton, les bourrelets sur son ventre, les accès de colère immotivée et les fréquents vomissements anorexiques après les repas du soir. À la fin, je lui proposai généreusement l’aide gratuite d’un ami psychiatre ainsi qu’un séjour dans un sanatorium agréable à mes frais.

Dada m’écouta avec une attention joyeuse.

« Il faut donc que je me soigne ? dit-elle en souriant.

- Moi aussi, je suis fou, ajoutai-je pour l’encourager. En fin de compte, comme le poète le dit, la folie est la reine des esprits.

- La reine des esprits ! répondit Dada, toujours souriante. Depuis longtemps, je me doutais que tu étais un royaliste !

- Mais, mon amour, j’espère que tu n’attends pas de moi de la nommer la secrétaire générale des esprits !

- Pourquoi pas ! » trancha Dada - et elle déménagea avec son oreiller dans la chambre voisine.

Les semaines suivantes, elle entreprit tout pour me prouver qu’elle n’était pas folle. Elle vidait une bouteille de vodka chaque soir et vomissait entre l’entrée, le plat principal et le dessert, en expliquant qu’elle le faisait exprès à l’exemple d’anciens Romains, car il n’y avait pas de meilleur remède contre l’obésité. Ce qui ne l’empêchait pas de grossir en m’accusant de cultiver sciemment la cuisine nordique pour mieux me venger d’elle. De surcroît, elle s’absentait périodiquement des nuits entières sans aucune explication, me laissant le soin des enfants, et, quand les petits anges partirent en vacances chez la grand-mère Skotovska dans les Ardennes, un véritable enfer s’installa dans la maison.

Attendu qu’un clou chasse l’autre, je guérissais ma torpeur avec de la mélancolie noire sans desserrer les dents, décidé à subir tous les abaissements. Cela n’était pas facile, car sa secrétaire générale des esprits disposait d’une fantaisie infernale et inépuisable. Je m’éveillai de ce cauchemar subitement une nuit avant l’aube, au bruit des pas d’un de ses visiteurs dont le chemin traversait ma chambre. À côté de mon lit, l’homme invisible laissa au passage l’odeur de la sueur de Dada, fit tomber les *Essais sur la sexualité*, de Freud de ma table de nuit, se mit à siffloter dans l’entrée, urina longtemps dans les toilettes près de la sortie et enfin claqua grossièrement la porte.

Jamais dans ma vie, je n’avais levé la main sur une femme, mais cela ne m’empêcha pas de souffleter Dada comme un sauvage, comme si je m’entraînais depuis toujours pour le métier de tortionnaire. Je ne repris mes esprits qu’au moment où Dada allait profiter d’un instant de mon épuisement, en s’arrachant de mes bras pour s’élancer hors de l’appartement et trouver un refuge chez les voisins, sur le même palier.

Cinq minutes plus tard, le téléphone sonna et déjoua mon intention ferme de nouer ma ceinture autour de mon cou afin de m’assurer une sortie de ce cul-desac. C’était Dada qui m’appelait de chez voisins, m’observant à travers leur fenêtre, situé de façon telle que nous pûmes tous les deux voir le silhouette de l’autre derrière les rideaux comme dans un théâtre d’ombres.

« Je te donne dix minutes et pas une seconde de plus pour faire ton paquet et vider les lieux ! me fit savoir Dada d’un ton aimable. Si dans dix minutes tu es toujours dans l’appartement, j’appelle la police !

- Entendu, mon amour, répondis-je à sa géante ombre chinoise, appelle les flics. »

Ce sera mon premier et, j’espère, mon dernier séjour en prison, dans cette « prison positive », car ma triste expérience ne connaissait jusqu’alors que la « prison négative ». À la différence de cette dernière, d’où on pouvait sortir sans pouvoir y rentrer, il était facile d’entrer dans la prison « positive », mais très difficile d’en sortir.

Je ne recouvrai ma liberté que le lendemain dans l’après-midi avec un riche recueil de citations poétiques dans ma poche, ramassées sur les murs, le sol, le plafond et les bancs de ma cellule. Durant douze heures interminables, je partageai le cachot avec deux jeunes délinquants, qui avaient toutes les perspectives d’un avenir assez sombre : au lieu d’une femme, ils avaient tabassé trois agents de police pendant une bagarre à Pigalle. Avec une curiosité non dissimulée, ils m’observaient ramper à quatre pattes d’un graffiti à l’autre, au pied des murs.

Ma conclusion était qu’un séjour en prison éveille le poète dans l’âme de chaque homme, et même, dans l’âme des plus durs :

« Antilles, Antilles, mon paradis terrestre ! » chanta le premier.

« Georgette me trompe ! gribouilla le deuxième. Georgette, le peuple français aura ton cul ! »

« Chaque pute n’est pas la mère d’un flic, nota le troisième, mais chaque flic est le fils d’une pute ! »

Poussé par un besoin irrésistible de laisser une trace derrière moi, je saisis l’heure où les jeunes délinquants faisaient un somme, pour graver de ma petite lime à ongles sur le bord d’un banc - à qui, je ne le saurai jamais - à un héritier au cœur brisé :
« Je t’aime, Dada, ma tragédie non apprivoisée !... »

Elle m’attendait à la sortie avec les lunettes teintées qui lui servait à cacher un œil au beurre noir.
Nous déjeunâmes ensemble. Nous visitâmes le zoo à Vincennes pour jeter un regard au crocodile assassin. Nous vîmes deux films d’horreur, puis nous dînâmes ensemble, et, à minuit, nous nous mîmes à la recherche d’une chambre d’hôtel, car ni l’un ni l’autre ne pouvions imaginer de passer la nuit sur le lieu de l’événement sanglant. Nous trouvâmes, à grand-peine, le seule chambre libre à Paris au vingtième étage de l’hôtel Niko, avec une vue imprenable sur la Seine et sa rive droite. Tandis qu’un bateau-mouche illuminait de ses puissants projecteurs les édifices sur le bord opposé du fleuve, je crus discerner au loin, dans la bruine, la balustrade de briques rouges, sur mon ancien balcon, le petit arbre desséché, que je plantais de mes propres mains, et le reflet d’un dîner galant d’Antoine derrière les fenêtres.
J’aurais juré qu’un amour y naissait ou exhalait son âme.
J’invitai Dada d’un geste à se joindre à moi devant cette meurtrière en verre, sur laquelle s’écoulaient des larmes de pluie.
« Regarde, chuchotai-je, regarde !
- Je vois, dis Dada avec une haine joyeuse.
- Maintenant, tu pourras déclarer à n’importe qui au monde que tu te trouves à l’hôtel Niko. »
Sans mot souffler, Dada se dirigea vers le téléphone et composa un numéro.
« Je ne rentre pas cette nuit, glissa-t-elle dans le combiné.
- D’où appelles-tu, chérie ? supplia une voix d’homme.
- De l’hôtel Niko », répondit Dada et raccrocha.
J’étais fier de son amour inconditionnel de la vérité.
Je continuai à regarder à travers la fenêtre, confondant les gouttes de pluie avec mes propres larmes. Bien entendu, mon traître de menton tremblotait, et je devais le serrer des deux mains pour ne pas fondre en pleurs. J’écoutais Dada errer dans la pièce et ouvrir la porte du Frigidaire. Un instant plus tard, explosa le bouchon d’une petite bouteille de champagne et le vin moussa dans les deux verres. En sirotant le sien, elle me passa le mien par-dessus mon épaule.

« Regarde, dis-je. De l'avenue de Lamballe ne nous séparent qu'environ huit cents mètres. Pendant un an, nous avons parcouru huit cents mètres et peut-être encore moins.
- Oui, d'un point de vue, dit-elle levant son verre, mais nous avons quand même traversé un grand fleuve. »
Jamais la Seine ne m'avait paru si semblable au Styx que dans cette froide nuit pluvieuse. La seule question qui me tourmentait était : de quel côté se trouve l'enfer ?
« Peur-être, de deux côtés, lâchai-je à mi-voix.
- Que racontes-tu ?
- Je dis... l'enfer se trouve sur l'autre rive...
- En ce cas-là, nous pouvons nous considérer être en paradis, dit-elle. Les déchus revenus à Éden... »
Derrière mon dos siffla la fermeture Éclair, et la robe de Dada froufrouta dans sa chute. Chaque fois qu'elle ne savait pas quoi faire d'elle, elle se mettait à nu. Elle faisait la même chose quand elle haïssait sincèrement, sans savoir que faire de sa haine.
Juste avant l'aurore, une impression de froid et de vives démangeaisons me réveillèrent.
Dada avait disparu pendant mon sommeil.

De l'entrée de la pharmacie, j'aperçus deux jeunes femmes derrière le comptoir, et je rougis jusqu'au blanc des yeux tel un gamin qui achèterait son premier préservatif. À ce moment-là, même si quelqu'un m'avait écorché vif, j'aurais été incapable de prononcer le nom du médicament que j'étais venu chercher. Une fois de plus et malgré son absence, l'expérience de mon maître Antoine, alias Anthony Speer, allait me tendre la perche. Tout seul sur une île déserte, il s'était débarrassé de ses morpions en se confectionnant une crème salutaire d'huile à bronzer et de mercure, récupéré d'un thermomètre cassé spécialement pour cet usage.
« Deux thermomètres... bégayai-je. Je vous prie, deux thermomètres et une crème pour la peau...
- Quelle crème Monsieur désire-t-il ?
- N'importe quelle... quelque chose pour peau sèche... et trois thermomètres...
Soupçonneuses, les pharmaciennes notèrent mon nom et mon adresse. Elles devaient être persuadées qu'il s'agissait d'une nouvelle manière de se droguer, probablement à l'aide du mercure.

Dans l'hôtel douillet et bon marché, situé aux environs de l'Étoile, où j'emménageais, je transformai très vite la salle de bains en laboratoire provisoire. Au mercure des trois thermomètres cassés, je mélangeai la crème pour la peau sèche, et me couvris des talons à la racine des cheveux de la répugnante gadoue d'une couleur argent noir.

Lorsque j'épuisais tout l'antidote hideux d'Antoine, j'aperçus en face de moi l'image d'un mort vivant qui se serait enfui d'un crématorium à la moitié de l'incinération.

« Est-ce possible ? lui demandai-je. Est-ce possible ?... »

Il baissa les yeux, n'osant pas me regarder dans le miroir.

« Tout est possible parmi les mortels, me répondit mon affreux double, un sourire malicieux accroché aux lèvres. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Maintenant que tu as connu la haine des femmes, tu sauras mieux apprécier leur amour. »

CONTES DE FÉES
DE LA VIE ORDINAIRE

WWW.ENFERS.COM

Le jour où Fabien nous avait informés du décès de sa tante-Lisa, nous avons déploré cette disparition comme celle d'un être cher, bien que nous ne l'ayons jamais connue. Dans les anecdotes de Fabien, tante-Lisa prenait souvent part à nos soirées parisiennes. C'est pourquoi nous acceptâmes volontiers l'invitation à passer une semaine de novembre dans son manoir *Akka*, mis en vente à la fin du singulier été indien à Québec.

Nous étions six, avec notre hôte accueillant, et chacun trouva le moyen d'échapper à ses devoirs.

Alexandra roula les cheveux au sommet de sa tête et ordonna à son infirmière d'ajourner les consultations en raison d'une grippe de Madame le docteur. Toujours à cause de maladie, je cédai un reportage à la télévision à un collègue chômeur. Avec l'accord de son marchand de tableaux, Cyril reporta la livraison d'un joli faux De Chirico, intitulé *Mélancolie d'une voirie*. Quant à Olga, propriétaire d'une petite agence de voyages, elle fournit à notre compagnie les billets d'avion à bas prix, ferma la boîte en raison de travaux et décommanda sa séance dominicale de spiritisme. Son frère cadet, Denis, n'eut nul besoin d'échafauder des mensonges : depuis huit ans, Olga finançait ses études d'informatique et de sciences occultes. Enfin, Fabien, notre docteur ès sciences, ne fut guère obligé de mener en bateau ses supérieurs au CNRS, car sa vieille tante avait vraiment été rappelée à Dieu.



Le vol de Paris à Montréal et le voyage en autocar jusqu'à Québec nous avaient parus très courts, grâce au nouveaux récits de Fabien sur sa tante-Lisa et ses relations avec les revenants, des esprits tapageurs, emmurés dans son vétuste manoir. Étant nous frayés un chemin dans les amas de feuilles mortes devant cette bâtisse réputée « hantée », nous fûmes présents à l'étreinte touchante de Fabien et une vieille Indienne aux allures de sorcière, son ancienne nourrice, qui nous fit entrer dans la maison sans nous offrir le moindre regard, comme si nous n'existions pas.

Le grand séjour au plafond bas, servant jadis de dortoir et de salle à manger, se divisait en quatre alcôves. Dans ces pièces mal éclairées, aux fenêtres semblables à des meurtrières, se déroulait toute la vie de l'homme d'autrefois autour de la cheminée qui bravait l'immense nuit glaciale.

Cette même nuit malfaisante et imprévisible nous apporta en cadeau un événement de mauvaise augure. Toujours attablés après le dîner, nous assistâmes au début d'une tempête dont la sauvagerie nous frappa de stupeur et apeura. Sous un brusque coup de vent et dans un fracas, une fenêtre sud ouvrit tout grand ses battants. Nous restâmes pétrifiés, les yeux cloués sur une pieuvre blanche qui tourbillonnait dans ce rectangle noir. Des flocons de neige plus grands que des noix, soulevés par des rafales de vent, n'arrivaient pas à toucher le sol. Plutôt que de tomber, ils s'envolaient vers le ciel, tels les tentacules d'un poulpe furieux, donnant l'illusion que la tempête avait tourné la nuit à l'envers.

L'air chaud dans la grand-salle aspira l'une de ces pieuvres qui nous aveugla et nous vêtit d'une fine couche de cristaux. Fabien se libéra le premier de notre paralysie. Il entraîna Denis vers la fenêtre. Unissant leurs forces, ils fermèrent les battants. Pour les renforcer, avant une nouvelle attaque du monstre, Fabien s'empressa de clouer la fenêtre. Ses coups de marteau résonnaient dans les murs de sapin et dans le plancher creux comme s'il nous enfermait dans un cercueil géant.

@

Le craquement d'une persienne sous un coup de la tourmente éveilla Alexandra en pleine nuit.

Le torse dressé, sans savoir comment, elle se retrouva assise sur le canapé. De même que depuis toujours, à la période de la pleine lune, deux lames froides lui perçaient le dos comme une fourche aux longues dents, qu'une main impitoyable enfonçait dans son basin. Les lames ayant touché ses ovaires, le mal affreux surpassa toutes les douleurs qu'elle avait connues. En tâtonnant dans l'obscurité, elle trouva en bas du lit son sac de médecin, d'où elle sortit une fiole. Elle en vida le contenu dans le creux de sa main et avala les trois comprimés d'un seul trait.

Alexandra était une combattante qui ne laissait rien au hasard. Elle s'attendait au saignement avant l'aube. Elle prévoyait qu'il serait plus abondant que jamais, peut-être fatal pour la composition de son sang, déjà manquant de globules rouges. C'est pourquoi elle palpa dans son sac deux autres ampoules qu'elle n'avait jamais utilisées, contenant de miraculeuses hormones suisses.

Ses pressentiments s’avérèrent justes. Une demi-heure plus tard, dans la salle de bains, où elle s’était lavée sous une douche glaciale et avait changé de sous-vêtements, elle fut aussi obligée de vider et de nettoyer ses souliers, pleins de sang. Dès qu’elle regagna sa couche, elle s’y affaissa, blanche comme un linge, en tirant la couverture jusqu’à son menton tremblant.

@

Au petit matin, la neige devenait de plus en plus épaisse et les flocons de plus en plus gros. En observant le Saint-Laurent et l’arrivée d’une nouvelle cavalerie ailée, Fabien nous dit d’une voix aigre que la tempête de la nuit passée était de la petite bière par rapport à celle qui nous attendait dans moins d’une heure.

« Le vent pourrait atteindre soixante-dix miles à l’heure ! nous avertit-il. Avec le facteur vent, le mercure descend parfois à moins dix degrés. »

Le fleuve s’était obscurci davantage sous le front des nuages ténébreux qui se vautraient vers les Plaines d’Abraham.

« Savez-vous ce que signifie moins dix degrés ? demanda Fabien d’une voix de clairon.

- Ce n’est pas la mer à boire, dit Olga d’un ton badin, tâchant de le calmer.

- Je m'exprime en Fahrenheit ! s’écria Fabien. En Celsius, cela représente moins vingt-trois degrés ! »

Ces paroles auraient créé presque une prise de bec, si la tourmente n’avait pas déjà envahi la rive Nord. Elle se mit à répandre quelque chose que nous n’avons jamais vu de notre vie, des dunes volantes de neige lourde, mêlée aux cristaux de glace, qui mutilaient les arbres et engloutissaient comme des sables mouvants tout ce qui se trouvait sur leur passage. Le vent cinglait la côte Gilmour de ses rafales de plus en plus fréquentes. Il vomissait des nuages de neige et de grêle, il cahotait les persiennes, il martelait le toit et hurlait dans la cheminée, comme s’il voulait prouver que l’hiver dans ce pays pouvait être aussi terrifiant qu’une éruption volcanique.

« Combien de temps cela peut-il durer ? demanda Olga d’une voix chevrotante.

- Personne ne le sait, marmonna Fabien, un peu contrarié, comme si la tempête de ce mois de novembre compromettait son hospitalité québécoise.

- Une journée ? Deux... trois jours ? l’interrogea Cyril.

- Parfois, avoua Fabien.

- Au diable ! bougonna Olga. Et, pendant ce temps, les gens qui travaillent, que font-ils, bon sang ?
- Ils attendent que ça passe », expliqua Fabien.
Le téléphone était en panne ainsi que la batterie de la voiture de Fabien, tout comme le téléphone mobile de Cyril. Les piles épuisées, l'ordinateur portable, la fierté de Denis, était aussi inutilisable. Il était impensable de mettre le nez dehors tant que la tempête sévissait. La station de taxi la plus proche se trouvait à deux kilomètres d'Akka, de même que les premiers voisins et les premiers magasins. Tous nos beaux projets, prévus pour cette journée, étaient tombés à l'eau, surtout la promenade sur les Plaines d'Abraham sur les pas des assaillants anglais de 1759.
Au lieu de nous lancer avec fougue dans ces occupations, nous passâmes la matinée au rez-de-chaussée de la maison. Taciturnes et maussades, nous entortillions dans du papier kraft la collection des hiboux de tante-Lisa, le cristal tchèque, les tapisseries françaises et les maisons de poupées hollandaises.

@

Au cri de secours d'Olga, provenant de l'alcôve d'Alexandra, nous oubliâmes ce bric-à-brac et nous précipitâmes vers elle.
« Tout va bien », chuchota Alexandra.
Elle tendit son index en direction de son sac médical et fit signe à Fabien de l'ouvrir sans tarder. Nous lûmes un mot désespéré sur ses lèvres vidées de sang.
« Estrogen ! Estrogen ! »
Prosper sortit de son sac une boîte métallique et de celle-ci le nécessaire pour faire les fameuses piqûres d'hormones suisses. Si Alexandra n'avait pas été cette combattante expérimentée contre le maladie, si elle ne nous avait pas préparé le mode d'emploi, griffonné sur un bout de papier, nous n'aurions jamais su comment utiliser ces ampoules.
La notice nous ordonna : « Toutes les heures, vingt-cinq milligrammes en intraveineuse dans le bras. »
Nous accomplîmes ces instructions : Fabien lui injecta sur-le-champs le contenu de la première ampoule. Alexandra plongea dans le sommeil presque immédiatement, comme si ce médicament contenait un somnifère. Olga resta près d'elle afin de la surveiller et changer avec l'Indienne Soma son linge de corps.

Lorsqu’elles la retournèrent sur le côté, Olga faillit s’évanouir. Dans la cavité, que son corps avait imprimé sur la toile cirée au-dessous des draps, elles découvrirent une flaque de sang coagulé, une telle quantité de sang qu’elle comprirent que la malade dans son état - sauf par miracle - ne tiendrait pas jusqu’au lendemain.

Pendant ce temps, l’ancienne nourrice de Fabien, Soma, remuait à peine sa bouche édentée et murmurait sourdement avec hostilité une incantation indienne. Olga ne comprit que deux paroles en français, répétées comme un refrain :

« Chasser la sangsue !... Chasser la sangsue !... »

@

Le ciel entre chien et loup s’obscurcissait, mais la nuit n’apportait aucun signe d’apaisement. La neige tourbillonnait toujours, le vent hurlait dans la cheminée et grondait sur les tourelles d’Akka. Devant les vitres ensevelies sous la neige, nous écoutions avec crainte ce bruit. Les yeux pointés vers le fleuve menaçant, nous aperçûmes une nouvelle ruée des nuages noirs.

J’entrepris alors un essai désespéré, faire venir un chasse-neige, et pour cela me frayer un chemin en marchant à pied jusqu’à la première cabine téléphonique. Pour m’équiper, Fabien m’avait armé d’une paire de vieilles raquettes. Il m’expliqua comment s’en servir, en les attachant à mes bottes avec leurs fixations de cuir. Je franchis quelques mètres sans difficulté. Malheureusement, au bout d’une vingtaine de pas, les bandes pourris se rompirent, la croûte glacée se brisa et je me retrouvai dans la neige jusqu’aux épaules.

Mes amis me sortirent de la congère à la manière dont on sauve un noyé de l’eau. Au bout d’une corde, ils me jetèrent une bouée de sauvetage portant l’inscription *Espérance*. Cette roue de liège, ornée des couleurs tricolores était tout ce qui restait à Fabien du petit voilier de ses vertes années.

L’inscription *Espérance* nous rasséréna un peu, bien que l’état d’Alexandra ne montrât aucun signe d’amélioration. Durant l’action de sauvetage, il s’avéra que *l’espérance* ne fut pas un nom de confiance. La corde était aussi pourrie que les raquettes de Fabien. Elle se rompit trois fois avant de me ramener sur la terre ferme. Les sauveurs ne sauvèrent de notre *espérance* que la queue de la corde déchiquetée.

Nous rentrâmes dans le manoir complètement découragés. Nous décidâmes de ne pas attendre le moment prescrit pour la seconde piqûre et injectâmes dans la veine d'Alexandra une nouvelle ampoule vingt minutes avant l'heure. Nous nous assîmes autour du feu, les yeux baissés. Comme tirés du sommeil, nous commençâmes à nous apercevoir progressivement que la fin du jeu s'annonçait, plus cauchemardesque que le rêve le plus pénible. Pour fuir cet insupportable sentiment d'impuissance, nous reprîmes notre travail d'emballage, l'assemblage des hiboux de porcelaine, des tortues en faïence, des verres en cristal, des services à escargots et à huîtres...

@

Au déclin du jour, Olga trouva notre Alexandra dans un état bien plus dramatique qu'à l'heure où Fabien lui avait injecté la seconde piqûre. Les globes oculaires renversés, elle plongeait dans une sorte de coma de plus en plus profond. Elle respirait très lentement et, parfois, entre ses brèves et rares aspirations, elle avait l'air d'être à l'article de la mort.

« Le médecin ! hurla Olga. Amenez un médecin ! »

En réponse à ses pleurs et à nos cris, le vent orageux frappa une fois de plus la façade sud de la maison. Giflées par des rafales de la tourmente, les vitres vibraient comme si elles allaient éclater d'un instant à l'autre.

« Bande de lâches ! hurla Olga. Amenez un médecin ! »

À ce moment-là, un bruit subit dégrisa notre compagnie affolée. C'était un coup sourd de tambour qui venait de la cuisine. Nous nous tûmes, dressant l'oreille. Trois autres coups secs retentirent, suivant le premier. Puis le bruit sourd se répéta, précédant un nouveau tambourinage sec. D'après ces sons, il était facile de conclure que le joueur de tambour s'approchait de la porte : la grandissante ombre de Soma l'Indienne apparut avec le tambour dans ses bras. Sans que le tambourinage change de rythme, la porte s'ouvrit toute seule, comme si elle reculait devant la géante.

Soma avait défait ses lourdes nattes et à présent ses cheveux épais poivre et sel couvraient sa poitrine jusqu'à la taille et ses bras jusqu'à ses coudes. Ses yeux sauvages, noirs comme du charbon, accentuaient son apparence de vieille sorcière. Elle traversa le seuil et s'arrêta, le regard cloué sur Fabien, tambourinant toujours la même petite phrase : un coup sourd et sombre suivi de trois menus coups clairs et secs.

Ces sons provenaient d’un tout petit tambour en forme de casserole, haut à peine d’un empan. Il disposait d’une seule peau animale, tendue au milieu d’un anneau. Soma produisait ces sons en frappant sur la membrane de cuir avec un os gravé.

Un coup sombre, deux coups clairs et secs.

Vu de près, le tambour avait plutôt la forme d’un œuf, dont la peau lisse était couverte d’étranges dessins rouges et noirs. Deux longs canoës indiens, chacun avec une douzaine de rameurs, le divisaient en trois tiers, trois champs, trois mondes distincts. Le champ médian représentait probablement la vie terrestre de tous les jours, où fourmillaient des laboureurs, des chasseurs de rennes et des pêcheurs de saumons.

La man habile de l’artiste avait monté quelques-uns de ces hommes-fourmis au monde supérieur, qui devait symboliser le ciel. Dans ce monde-là, légers comme des feuilles mortes, ils volaient en compagnie des oies sauvages. Enfin, le dessinateur avait jeté un certain nombre de ces créatures humaines dans le champ inférieur, vraisemblablement aux Enfers. Dans ce monde souterrain, ces malheureux hommes-taupes étaient exposés à de nombreuses mutilations corporelles parmi les maudits et les démons.

En observant attentivement Soma et son instrument, nous remarquions que son coup principal tombait sur le champ médian, alors que les petits coups secs visaient tour à tour le ciel et l’enfer, comme si la vieille Indienne essayait de réconcilier et de fraterniser ces trois mondes.

@

Fabien fit un pas devant nous, comme attiré par une force magique. Le tambourinage monotone nous avait étourdis un peu, mais lui, notre docteur ès sciences, fut carrément projeté dans une sorte d’état hypnotique. Il se comporta comme quelqu’un qui dort en état de veille. Il tendit ses mains, les paumes en haut, vers Soma, pour saisir le tambour et sa baguette osseuse, ainsi qu’une sacoche en bandoulière qui pendait à l’épaule de l’Indienne.

Soma fouilla une petite boîte de cuir et elle en sortit quelques champignons séchés. Elle les étala dans le creux de sa main et en choisit un parmi eux, qui se distinguait des autres, le plus petit, rouge terne, parsemé de taches blanches. Elle le cassa en deux et en remit une moitié dans son sac avec les autres champignons. Quant à seconde moitié, elle l’enfonça entre les lèvres serrées de Fabien, lui faisant signe de la mâcher. Enfin, elle lui donna un ordre muet que

Fabien accomplit humblement. D’un petit pas de femme, il se dirigea tout droit vers la chambre à coucher de la défunte tante-Lisa, afin d’y disparaître derrière la porte fermée.

Nous nous étonnâmes bien davantage de voir Soma monter aussitôt sur la table de la salle à manger, pour s’asseoir en croisant ses jambes au beau milieu des assiettes et des couverts, prenant la pose d’une divinité orientale. Au travers de ses cheveux cendrés, nous n’apercevions maintenant que le blanc de ses yeux, comme si elle regardait fixement un point au-dessus de sa tête.

« J’ai tout compris ! nous glissa Denis à mi-voix.

- Toi peut-être, mais pas moi, lui répliqua Cyril en chuchotant. Comment interprètes-tu ce cirque païen ?

- Les Indiens l’ont hérité des Esquimaux, expliqua Denis. Ce qui se prépare ici, c’est une visite rendue à des esprits malins. Je n’aurai jamais songer que notre double docteur ès sciences pratiquait la *kamlenie* des chamans. Je parie que c’est cette vieille sorcière qui l’en a instruit.

- La kamlenie ?

- C’est le théâtre rituel. Secondé de Soma et avec notre humble concours, Fabien tentera d’arracher Alexandra des griffes de la maladie.

- Tu as perdu la boule ! se révolta Olga. Alexandra nécessite une transfusion et l’intervention d’un gynécologue à la place de ces sorcelleries indiennes !

- Le théâtre des chamans, reprit Denis d’une voix caverneuse, se fonde sur la transe, sur la fraternisation avec le miraculeux. La transe est provoquée par le tambourinage et le champignon, très probablement une amanite tue-mouche, qui renferme une drogue, la *muscarine,* que Fabien a mâchée. Le champignon en question, le tambour et la danse rituelle servent de fronde et lancent le chaman dans l’espace de la conscience majeure, dans les mondes que nous n’imaginons pas, le *Monde d’En-Haut* et le *Monde d’En-Bas*, dessinés sur le tambour de la vieille. Là-bas demeurent les démons responsables de la maladie d’Alexandra...»

L’étudiant de l’occultisme, Denis aurait poursuivi sa description des miracles de l’ancien chamanisme, l’art des vieux Druides et le péché mignon de certains surréalistes, si, à ce moment même, dans la chambre à coucher n’avait retenti un hurlement mi-humain, mi-bestial, suivi du battement de tambour.

Un coup sombre, puis trois menus coups secs !

En grinçant, la porte s’ouvrit très lentement comme si elle n’était pas poussée par une main humaine, mais par un gémissement sauvage. Sur son seuil apparut

une créature dans laquelle seule Soma put identifier son ancien « Petit Maître », le chercheur émérite de CNRS, Dr Fabien Breton en personne.

Nous ne le reconnûmes que grâce à ses chaussettes, car la seule pièce d'habillement sur cet être, qui évoquait encore l'homme civilisé de l'Occident, étaient ces mi-bas violets pour lesquels Fabien cultivait un faible tout à fait particulier.

Il était vêtu de pied en cap de loques de cuir animal, une sorte de haillons de mendiant, orné d'un grand nombre de clochettes en bronze. En outre, sur ses vêtements pendaient une douzaine de petits miroirs, troués au milieu, et au moins trois douzaines de coquilles bariolées d'escargots et d'écrevisses. Ces ornements accompagnaient chacun de ses gestes de clapotements, de cliquetis, de clappements et autres tintements.

Au-dessous d'un grotesque bonnet de fourrure, enfoncé jusqu'à ses oreilles, son visage était enduit d'une couche épaisse de couleur grasse, étalée en larges raies rouges et noires. Son « couvre-chef » était paré aussi de clochettes qui lui tombaient sur le front jusqu'au nez. Ses cris succédant à son tambourinage nous paraissaient maintenant moins terrifiants que tout à l'heure, derrière la porte fermée. Il s'agissait en effet d'une imitation assez malhabile des cris d'animaux, des hurlements de loup, des grognements d'ours et des croassements d'oiseaux de proie.

Saisis de crainte et un peu dégoûtés, nous remarquâmes bientôt les premiers effets du champignon tue-mouches. En criant et en battant son tambour simultanément, la créature mâle-femelle se mit à tourner en rond, tapotant le sol avec ses pieds violets. Dans sa transe de plus en plus profonde, Fabien pencha sa tête en arrière au rythme des coups de tambour, les coins des lèvres chargés de bulles de salive. Ses yeux étaient renversés comme ceux d'Alexandra ou de Soma, mais, à la différence de l'Indienne, le point qu'ils visaient ne se situait pas au-dessus de sa tête, mais derrière son dos, au milieu de l'écran noir de l'ordinateur de Denis, posé sur une commode de tante-Lisa.

Au moment où nous nous attendions le moins à cela, il commença à scander d'une voix aiguë, en s'adressant au portable.

« Ô Webasy, le Démon des Démons virtuels ! s'écria-t-il. Je vais aller à ta rencontre, Webasy, pour faire ta connaissance, pour te rendre hommage et t'offrir mon humble révérence ! »

Ahuris, restant bouche bée, nous assistâmes à un vrai miracle. Bien que sa batterie fût morte depuis vingt-quatre heures, le portable de Denis fit signe d'une inimaginable résurrection, d'un retour à la vie de son écran, arborant

subitement un petit rectangle blanc dans son coin gauche supérieur. Il se mit à clignoter d'une manière nerveuse et irrégulière comme si son éveil forcé ne lui plaisait guère.

Dans un accès de toux, comme s'il avait avalé quelque chose de travers, Fabien cracha une saleté, preuve probable que ses négociations entamées avec Webasy virtuel ne se déroulaient pas dans une ambiance particulièrement amicale.

« Ô Webasy, le Démon des Démons ! reprit Fabien, en martelant chaque syllabe. Je descendrai dans ton filet pour lutter contre le corps malade, ses douleurs et sa fragilité ! »

À notre grande stupeur, telle une glace fissuré de l'intérieur, l'écran noir se couvrit de mailles blanchâtres, comme une toile d'araignée étendue au-dessus d'un gouffre couleur d'azur, dont dans la profondeur abyssale apparut une spirale, pareille à une cage d'escalier qui menait en enfer.

« En ta noble compagnie, ô Webasy, poursuivit Fabien, je descendrai dans le Monde d'En-Bas, pour m'incliner devant les Démons des Démons virtuels, Worldon et sa femme Widek, devant les esprits qui attirent le sang humain pour s'en nourrir. Je vous apporterai en cadeau trois W, trois grands serfs Wapiti fraîchement égorgés. »

En finissant le compte de ses offrandes, Fabien toussa une fois de plus et cracha à terre sa salive mousseuse, avant de continuer sa litanie avec une ardeur inébranlable.

« Le Grand Worldon et la Grande Widek consentirons à prendre mes présents et, en échange, ils cesseront de sucer le sang de la jeune femme blanche, nommée Alexandra. Ils apaiseront leur soif avec la manne des WWW, le sang virtuel de tous les humains!... Moi, chaman ! Moi, chaman ! » s'écria-t-il à la fin, comme s'il signait ainsi un contrat d'achat et de vente.

Saisis de rire jaune et de frissons, nous n'arrivâmes pas à reprendre notre souffle, alors que dans notre dos retentit la voix gutturale de l'Indienne :

« Chasser la sangsue ! lâcha-t-elle et continua à répéter cette courte phrase, divisée en syllabes, au rythme trépidant du tambourinage de Fabien? Chas... ser... la... sang... sue ! Chas... ser... la... sang... sue ! »

Les tours de Fabien sur lui-même, les battements du tambour et les exclamations de l'Indienne devinrent de plus en plus rapides. Il était, toutefois, impossible de se rendre compte qui menait la danse dans ce jeu d'échos : le tambour qui fouettait la vieille de son fracas ou Soma qui excitait avec ses cris le joueur de tambour en transe.

« Chas... ser... la... sang... sue ! Chas... ser... chas... ser... »

Le premier qui les rallia, reprenant la même phrase fut Denis. À la surprise générale, comme s'il devenait, lui aussi, victime du refrain enivrant, Denis tomba sur les genoux en renversant ses yeux à l'égal de Soma. Sa voix joignit celle de la vieille femme dans un unisson parfait, faisant semblant de sucer avec elle dans l'air la force nécessaire pour Fabien, la toupie humaine. De même que son frère Denis, Olga s'agenouilla, en déboutonnant sa blouse qui découvrit une poitrine généreuse. Elle renversa ses yeux à son tour et mit en marche ses cordes vocales les plus graves, de concert avec Denis et Soma.

Je n'étais pas moins étourdi que les autres et mon regard ne portait pas plus loin que celui de mes amis, fixé sur l'homme qui dansait devant le lit de la moribonde. Dans une suite de tours vertigineux, Fabien-la-toupie prit forme d'une quenouille, entourée de fils d'argent, et s'étira presque jusqu'au plafond. Plus il tournait, plus il ressemblait au tronc d'un bouleau élancé dont les branches surplombaient et enlaçaient Alexandra, ce corps immobile qui remua subitement, tourna sur son flanc et se plia en deux tel un fœtus humain dans le ventre maternel, prêt à surgir au monde.

Avant de céder à l'étourdissement, m'agenouillant moi aussi, hypnotisé par le tambourinage et le tournoiement frénétique, j'eus une pensée éclair : l'homme n'était pas le descendant du singe, ni des poissons, ni même issu de la glaise, mais mis au monde par un tronc d'arbre. D'après la légende, cet arbre était un bouleau.

@

Lorsque nous émergeâmes de notre étourdissement au petit matin, Alexandra ne saignait plus. Nous la trouvâmes hors de péril, assise sur son canapé, la tête sur l'épaule de l' Indienne. Elle lui versait du thé dans la bouche à l'aide d'une petite cuillère comme on le fait aux enfants. Le visage d'Alexandra avait recouvré sa couleur et ses yeux s'étaient clarifiés. Dès qu'elle eut absorbé une demi-tasse de tisane, elle s'abandonna à un sommeil salutaire et serein, en souriant de temps en temps.

Nous aidâmes Fabien à enlever ses loques féminines pour lui jeter sur les épaules une couverture et l'emmener - ou plutôt l'emporter - dans sa chambrette mansardée. Il était sur les dents, incapable de parler ni de se mouvoir, épuisé de telle sorte qu'il urina au bord de son vieux lit d'enfant avant de tomber à plat ventre sur le matelas. Après son entretien périlleux avec les WWW diaboliques,

son urine exhalait une odeur particulièrement forte comme le musc, comme l'acide formique ou le pissat de certaines bêtes fauves. La flaque fétide qu'il lâcha sur le tapis entre ses jambes brûla le lin de part en part.

@

Olga, Denis et Cyril retournèrent dans leurs chambres sans un mot sur l'événement incroyable dont nous venions d'être protagonistes et témoins. Ne pouvant pas fermer l'œil, je quittai mon alcôve pour me diriger sur la pointe des pieds vers la sortie, afin de prendre un bain d'air matinal après la tempête. L'image qui me frappa sur le porche de la maison valait dix fois la peine de notre voyage par-dessus l'Atlantique.

J'en restai ébloui, passant outre même à la présence soudaine d'Alexandra à côté de moi. Le jardin d'Akka ressemblait au commencement des Temps, à l'aube cosmique, lorsque les animaux et les végétaux n'existaient pas encore, l'ère où la nature, tel un enfant innocent, avait alors les coudées franches pour faire ses quatre volontés, pour dessiner ou sculpter des formes sans avenir, qu'elle avait peut-être vu sur d'autres corps célestes : les arbres qui dressaient leurs racines vers les cieux, les fougères gelées, vêtues de robes de mariage, les spectres blancs ailés, nés de l'accouplement de l'eau et de l'air, les créatures non-terrestres, nanties d'une douzaine de bras et de jambes, semblables aux divinités de l'Orient, les petits anges faits de dentelle transparente, tout un univers d'une beauté incomparable, la vision d'outre-tombe paradisiaque, sublime dans sa grande tenue, et sans le moindre espoir de naître un jour.

« Seigneur ! lâchai-je, le souffle coupé. Sans doute était-ce l'image de la Terre avant l'invention de l'enfer. Miraculeux !

- Très joli », murmura Alexandra, l'air pincé.

Troublé par la lumière vive du premier rayon du soleil, je me tournai vers mon ombre et celle d'Alexandra. Il n'y en avait là, derrière mon dos, qu'une seule et unique, la mienne. Quant à l'ombre d'Alexandra la miraculeuse, avant de disparaître, elle avait laissé à terre sa marque, une flaque jaunâtre et toujours fumante de la neige fondue, de la même odeur infecte que l'urine de Fabien.

LE FOSSILE VIVANT

Dieu, qu'est-ce que notre vie ! Un éternel divorce entre le rêve et la réalité !

Gogol : La Perspective Nevski

Un divorce ? À tout seigneur, tout honneur, mais je me permettrais plutôt de dire : « Dans mon cas, d'éternelles fiançailles du rêve avec la réalité ». Tout a commencé avec un coup de théâtre que mon compagnon Daniel m'avait offert, me prenant de court, me faisant rester bouche bée comme une poule qui a couvé un canard.

Bourré de codéine qui devrait combattre ma toux nocturne, toujours engourdi de sommeil, j'approche le vieux Daniel et l'allume d'un geste distrait, avant d'aller chercher dans la cuisinette ma tasse de café déjà tiédi. Ma somnolence m'égare et m'amène dans la salle d'eau, bien que j'aie déjà terminé ma toilette, quoique mon nouveau studio n'occupe qu'à peine une vingtaine de mètres carrés. À mon retour devant Daniel, la première gorgée de mon café me reste en travers. Son écran montre avec bravade une fenêtre jamais affichée depuis le début de notre collaboration, un rectangle portant mon nom et mon prénom, avec un point d'exclamation - signe de péril imminent - et une demande des plus arrogantes et absurdes, d'y inscrire rien de moins qu'un *mot de passe* !

Abasourdi, étranglé, j'ai de la peine à bégayer :

« Le mot... de passe ? »

Daniel affirme par un petit crépitement.

J’essaie en veine de supprimer cette plaisanterie scabreuse, je brandis ma souris comme un pistolet et je clique fiévreusement à l’aveuglette, tout en m’écriant :

« Un mot de passe, sacrebleu ! Tu oses me demander, à moi, ton maître, un mot de passe ! »

Rien à faire, c’est un coup d’épée dans l’eau. Imperturbable, Daniel pousse un nouveau crépitement hautain.

« La perfection n’est pas de ce bas monde, lui dis-je. Obéis à ton maître, espèce de vieux schnock !

- Mot de passe », me rétorque-t-il sans desserrer les dents.

Lâchant du lest, je cède au vieil insensé - la raison du plus fort est toujours la meilleure - et je tape le premier mot qui me vient à l’esprit :

« Comtesse. »

L’apparition de ce mot me perce la poitrine de part en part comme une lance froide. La Comtesse, c’était le surnom de Bizou, le tendre sobriquet que Marie-Ange avait inventé le lendemain de son dixième anniversaire, en admirant sur ma photo, prise avec mon retardateur, la posture majestueuse de sphinx de notre chienne devant son gâteau, en train de renifler sans crainte aucune la fumée parfumée de ses dix bougies.

Cette même photographie veille sur son urne funéraire sur ma fausse cheminée, en face d’une autre photo que j’ai faite juste après l’incinération de Bizou, la chandelle continûment allumée, comme si elle évoquait les vers de Khazim-Khän, ma seule consolation après la disparition de la Comtesse, depuis que mon monde a chaviré :

> Je me mourus déjà par centaines fois,
> ne perdant pas ma vie, telle la flamme d’une bougie.
> De ce combat éternel, je sortis sain et sauf, moi,
> car jamais la flamme ne périt, mais seule la bougie.

L’ouverture des fichiers de Daniel ne me tranquillise pas. Son homonyme, le prophète biblique, ne fut-il pas le premier à annoncer l’Apocalypse ? Assis devant mon antique ordinateur, je sens ma crainte grandir comme si j’étais jeté dans une fosse aux lions, à l’instar du prophète. Je m’empresse d’atteindre le fichier sur lequel je travaille depuis des semaines, mais il ne me rend pas la sérénité : le onzième chapitre de la Charte constitutionnelle de Slovénie, dont

j’ai remanié hier la ponctuation et la mise en page, se trouve de nouveau dans un état navrant de brouillon. Des heures de travail renvoyées en l’air !

Révolté et troublé, je n’arrive pas à administrer à Daniel une verte semonce qu’il mérite grandement. Un léger pincement au cou-de-pied nu me fait sursauter avant que je n’éclate d’un rire nerveux. Ce n’est personne d’autre que Pélagie qui attire avec son bec mon attention, la pauvre tortue qui réclame ainsi son petit déjeuner, sa feuille de laitue, son morceau de poulet cuit et ses trois ou quatre pop-corn sucrés.

Avant de monter dans un avion qui allait s’écraser en banlieue de Dakar, le vrai maître de Pélagie, mon ex-voisin Basile, m’avait confié sa Mitsou pendant ses vacances qui se sont éternisées. Elle n’a jamais pleuré l’absence de son ancien propriétaire : pour un reptile archaïque, une sorte de fossile vivant, muni d’une expérience de 240 millions d’années, la perte d’un humain proche devrait être en événement mineur. Après avoir passé quarante-huit heures enfermée dans sa carapace, Mitsou a pris son courage à deux pattes en sortant sa tête d’aigle de sa forteresse pour engloutir un morceau de poulet cuit. Peu après, elle est devenue Pélagie en honneur de ma grand-mère maternelle, en dépit de mon ignorance de son sexe. Déterminer avec précision le sexe d’une tortue devrait être tout aussi difficile qu’à deviner les caractéristiques mâles ou femelles d’un ordinateur.

XY féminins ou XX masculins chez les tortues, ainsi que 0 et 1, la numération binaire chez les ordinateurs, tout cela me paraît parfaitement impénétrable. Cependant, le comportement câlin de Pélagie et sa tendresse féline portent à croire qu’elle appartient à la gent féminine, tout comme l’arrogance et la rudesse de Daniel mènent à la conclusion qu’il s’agit d’un mâle pur et dur.

« Espèce de vieux fossile ! lui dis-je, en revenant à une idée qui me taquine depuis plusieurs jours. Prends garde à toi ! Je te montrerai de quel bois on se chauffe ! »

Tandis que je sers à Pélagie son petit déjeuner, mon idée se transforme en une décision énergique : la première tranche de mes honoraires pour la traduction de la Charte slovène me servira d’acheter un successeur du vieux Daniel, un nouvel ordinateur dernier cri, qui n’endommagera pas mon travail, qui respectera à la lettre mes fichiers et surtout, surtout, qui ne me réclamera jamais un *mot de passe*.

Traducteur du slovène, d’une langue qui ne sert à communiquer qu’à deux millions d’âmes, je ne risquais aucunement de m’enrichir en France. La

modestie de cette langue et de mes revenus avait sans nul doute contribué à l'impérieux adieu de Marie-Ange au terme de quatorze ans de notre union libre.

« Adieu, Nathanaël ! m'a-t-elle dit.

- Entendu, mon ange », ai-je murmuré, les dents serrées.

Quelle humiliation que ce prénom, sorti de sa bouche pour la première et la dernière fois. Issu d'un couple franco-slovène, je passais mes vacances tous les ans dans le village natal de ma mère afin d'apprendre sa langue, m'évertuant sans cesse à cacher mon prénom à mes petits camarades slovènes : Nathan, à l'image du prophète juif, l'invention de mon père qui m'avait toujours appelé Nathanaël, à la différence de Marie-Ange pour laquelle je n'étais que Nath tout court, jusqu'au jour de son inoubliable : « Adieu, Nathanaël ! » Décidément, le nombre quatorze ne m'apporte pas beaucoup de chance. Au seuil de sa quatorzième année, le système d'exploitation de Daniel a commencé à se détraquer ; au début de sa quatorzième année, ma Bizou adorée a attrapé un cancer de la rate ; puis, à la fin de la quatorzième année de notre concubinage, Marie-Ange m'a infligé son mortifiant adieu.

Cette séparation douce-amère s'était passée la veille du jour où je me suis enfin trouvé dans une bonne veine, une veine de cocu, comme disait Basile, le jour où monsieur Stimermann m'a confié la traduction en français d'une œuvre colossale, plusieurs centaines de pages de la Charte constitutionnelle de l'État de Slovénie, avant sa probable entrée dans l'Union européenne. Comme il était convenu, après la livraison de la deuxième centaine de pages traduites, monsieur Stimermann, se frottant les mains, m'a libellé un chèque dont le montant serai suffisant pour l'achat d'un remplaçant du vieux Daniel, d'une imprimante et d'un scanner qui faciliteraient mon travail.

Après avoir croqué son morceau de poulet, sa laitue et ses trois pop-corn, éprouvant un grand contentement, Pélagie se laisse câliner sur mon épaule telle une vraie chatte. Pendant qu'elle s'accroche à mon gilet à l'aide de ses pattes, elle étend son cou de tout son long par flexion latérale et frotte sa tête d'oiseau de proie contre la peau derrière mon oreille, à l'endroit même où Bizou aimait me lécher.

Contrairement à Bizou, la tortue ne regarde pas ma sortie de la maison comme une vraie tragédie, et ma phrase habituelle, celle qui servait à rassurer la Comtesse, « tu gardes l'appartement, Nath revient dans un instant », la laisse tout à fait indifférente. Comme Daniel, elle n'a aucune notion du temps ; de même que Daniel, elle somnolera dans son coin durant deux ou trois heures de

mon absence. Avant de sortir, je me rase, je démêle mes cheveux d'une propreté douteuse et je change de chemise - le moment est solennel ! - pour répéter à la sortie d'une voix un peu chevrotante, cette fois en direction de la petite urne funéraire et de la bougie qui brûle sans discontinuité :

« Tu gardes l'appartement, Nath revient dans un instant. »

La photo de la bougie me renvoie une étincelle larmoyante, le reflet de ma propre larme. Jamais mon studio ne ressemblait tant à une morgue.

Trois heures et quart plus tard, je reviens les poches vidées, chargé comme un mulet. Assoupie sur sa litière, Pélagie m'observe d'un œil soupçonneux déballer fébrilement mon trésor qui a dévoré le chèque de monsieur Stimermann. Tour à tour, je retire de son emballage mon nouveau PC, AMIRAL 2002, son moniteur couleur, son clavier, ses enceintes stéréo, l'imprimante et le scanner, accompagnés de toute une forêt vierge de câbles. Ma fièvre se rapproche à l'ivresse : étant dans les vignes du seigneur, avant même de brancher le premier câble, j'ai déjà la gueule de bois.

Le mur qui se dresse juste devant mon bureau est tout nu et d'un blanc sale, comme peint à la chaux. Je n'ai pas encore eu le temps d'y épingler mes deux affiches de Magritte, *Le balcon de Manet,* où quatre cercueils remplacent deux femmes et deux hommes du *Balcon,* de Manet, et un autre tableau tout aussi fascinant, *L'invention de la vie,* avec un pauvre homme, couvert d'un drap mortuaire, et une femme au regard noir et dédaigneux qui ressemble à Marie-Ange comme coulée dans le même moule.

La fenêtre derrière mon dos projette sur l'écran de Daniel une tache sinistre avec les ombres de ses grilles. Un miroir un peu concave que je n'arrive pas à décrocher du mur latéral me renvoie mon image réfractée, le profil d'un pauvre hère rongé par sa lassitude morale, maigre comme un clou, à la joue creuse au-dessous d'une mèche blanche qui barre sa tempe ruisselant de sueur et son oreille transparente. Malgré cette image peu ragoûtante, je nage dans la joie. Le vieux Daniel m'a causé bien du tracas depuis des mois. Son lecteur de disquettes est à moitié crevé, ainsi que son système d'impression. De surcroît, ne parlons pas de son incapacité de lecture des disques compacts ni de son écran monochrome. On dit que les chiens vieillissent sept ans par an : morte à l'âge de quatorze ans, Bizou en devait avoir environ quatre-vingt-dix-huit. On dirait que les ordinateurs vieillissent encore plus rapidement : âgé de treize ans et demie, Daniel doit être un vrai Mathusalem, une sorte de fossile vivant comme Pélagie,

la seule dont la longévité ne me remplit d'aucune inquiétude, la seule qui me survivra à coup sûr.

« Au boulot, mémé ! » dis-je à Pélagie.

Depuis le départ de Marie-Ange, je m'adresse de vive voix à Daniel, à la tortue et même au basilic, planté dans un pot de terre sur le rebord de la fenêtre. En l'arrosant tous les matins, juste après avoir nourri Pélagie, je le caresse et l'encourage :

« Ne crains rien, mon pote, Nath ne mange pas ses amis. »

Daniel a l'air de n'aimer guère me voir faire du remue-ménage autour de son gros tronc, brancher de nouveaux câbles à la prise multiple au sol, le déplacer tout au bout de ma table de travail pour installer à sa place l'Amiral et son scanner, tous les deux si sveltes et graciles. Même Pélagie se comporte d'une façon bizarre sur sa litière de feuilles mortes, comme souffrant, elle aussi, de l'électricité statique qui s'installe dans la pièce. Ne touchant pas à son morceau de poisson cuit, elle me jette un regard de reproche avant de rentrer la tête dans sa carapace.

Monsieur Stimermann n'est pas au courant qu'après un travail acharné de plusieurs mois je me trouve déjà presque au terme de ma traduction, ce qui me permet de dormir sur mes deux oreilles, de m'accorder deux ou trois jours de répit bien mérité. Le vendeur de l'Amiral m'a fait un cadeau qui me réjouit particulièrement, un joujou auquel j'ai songé depuis longtemps, un logiciel nommé BODA PHOTOSHOP, conçu spécialement pour les photographes amateurs avec un « traitement des images convivial et puissant » qui m'aidera à créer une imagerie de Bizou, à partir de la première photo de ce chiot craintif, qui avait fait pipi sur notre paillasson avant même d'oser entrer dans notre appartement, jusqu'à l'image de la vieille Comtesse, au visage ravagé, aux flancs creusés et les côtes palpitantes, prostrée sous mon bureau, sourde et à moitié aveugle.

L'heure a sonné. Je mets l'Amiral en marche.

Et je m'exclame :

« Au boulot, mon amiral ! »

À trois heures du matin, je me couche brisé de fatigue, mais content comme un coq en pâte. Entre-temps, j'ai appris à maîtriser l'art de scanner, de dépoussiérer les vieilles photos et de les importer dans le cœur de l'Amiral en quelques cliques de souris. La seule chose qui me manque pour être transporté au

troisième ciel, ce sont les photos *actuelles* pour pouvoir réaliser un dessein, une idée que j'ai derrière la tête depuis le fameux « adieu, Nathanaël ».

Le lendemain, à midi, je me précipite chez le photographe au coin de ma rue pour lui confier le développement des photos que j'ai prises dans la matinée dans mon studio. Je lui paie le tarif double afin de jouir de mon travail avant quatorze heures. Deux heures plus tard, il me remet les clichés développés, faisant la moue de mépris devant mes photos en apparence insensées de mon appartement, de la cuvette de w.-c., des coussins sur mon canapé-lit vide, de la fausse cheminée et des pieds de mon bureau.

Le reste de la journée et la nuit suivante jusqu'à l'aube je demeure cloué à l'Amiral et à son scanner. À minuit éclate un terrible orage qui ne cesse de rugir qu'au petit matin, l'un de ces orages qui épouvantaient notre Bizou, la faisant se tapir sous le lit, gémissant et frissonnant de terreur. Je n'ai cure de la furie des éléments, je ne les entends qu'à peine dans la fièvre de mon travail, je maîtrise à merveille le scanner et le prodigieux BODA. Ayant numérisé toutes les anciennes photos de Bizou et les clichés actuels, je procède à leur trucage : *sélectionner* le corps de la Comtesse, immobile comme une statue, ses quatre pattes arc-boutées au sol sur une plage sablonneuse au bord de la mer, *l'enchaîner* toute entière avec une sorte de lasso magnétique, pour *effacer le fond* comme à l'aide de la magie blanche. En effet, c'est une magie bénéfique qui fait disparaître l'espace autour d'elle et, simultanément, les quatorze années qui s'étaient écoulées entre sa prime jeunesse et cette nuit tempétueuse où je tente l'impossible, de jeter le gant en pleine gueule du temps meurtrier.

Quel soulagement que cette disparition du littoral de la Manche des années quatre-vingt avec ses planches à voile, ses cerfs-volants et sa marmaille agenouillée autour des châteaux de sable. Quel prodige que cette statue de la jeune chienne qui plane dans la blancheur resplendissante, le poitrail levé, les oreilles dressées et la tête penchée de côté comme pour aiguiser son ouïe. La gomme informatique de BODA va effacer quelques bribes du passé sur sa barbe poivre et sel, avant que je ne l'enferme temporairement dans la miraculeuse cage de l'Amiral, au cœur même de son disque dur, afin de la faire sauter du néant dans sa vie nouvelle, au pied de ma table de travail, devant la fausse cheminée, sur les coussins de mon canapé-lit... Les photos imprimées et scotchées sur le sacré miroir mural m'apportent une double satisfaction : la présence matérielle de Bizou à mes côtés et la délivrance de mon affreux double, de ce profil de papier mâché en proie au découragement total.

La Comtesse devant un arbre de Noël, la Comtesse sur le sofa rouge, la Comtesse en Corse sous un olivier et à Perpignan sur un muret, dans les décors qui me prennent à la gorge et qui s'évanouissent à tour de rôle sans laisser de traces dans la blancheur céleste de l'écran de l'Amiral. Seule Bizou, protégée par son armure transparente, résiste aux coups de cette impitoyable baguette magique, papillonnant d'un nouveau décor à l'autre, plus jeune et plus vivante que dans le temps révolu, la superbe femelle schnauzer ressuscitée là où elle n'avait jamais mis les pieds !

Petit à petit, d'heure en heure que je ne sens pas passer, ma frénésie se transforme en une sorte de délire, un trouble extrême qui me fait suer sang et eau, surtout au moment où j'arrive à mon point de mire. Sur le scanner s'étale enfin la photo du dernier anniversaire de Bizou, couchée entre Marie-Ange et moi en pose antique de sphinx, à la fois bête et divinité, la tête et la poitrine levées devant son gâteau aux treize bougies. Je retiens mon souffle avant de lancer le redoutable lasso magnétique pour atteindre le flanc gauche du gâteau, celui qui frise la cuisse de Marie-Ange, assise comme moi au bord d'une petite mezzanine en bois dans notre ancien appartement. Le lasso atteint son but sans faille et se met à glisser le long du gâteau sans toucher Marie-Ange, pour sauter sur l'épaule de Bizou et contourner sa barbe, sa tête et ses oreilles pointues, en rampant telle une couleuvre vers ma cuisse, celle qui touche la Comtesse, pour progresser ensuite par ondulations tout autour de moi, de ma chevelure en broussaille, de mon tronc et mes jambes, afin de s'immobiliser à son point de départ, au pied du gâteau.

Pour parachever mon ouvrage, je clique sur OK.

Bizou et moi nous retrouvons aussitôt au cœur même de l'Amiral, dans cette fabuleuse cage qui nous rend invulnérables. Il ne me reste que d'appuyer sur le « bouton » *effacer le fond*.

Trempé de sueur, les mains tremblotantes, j'hésite un bref instant avant d'assener cet horrible coup de grâce.

Marie-Ange disparaît en moins de deux en emportant dans le non-être blanc une partie de ses biens terrestres, deux fauteuils d'osier hérités de sa tante, un faux tapis persan et son haut classeur en acajou, bourré de ses dossiers juridiques, sur lequel elle perchait ses éléphants miniatures en ivoire. Après m'avoir chassé de sa vie, elle connaît à présent le même triste sort.

« Rien dans les mains, rien dans les poches ! dis-je en citant ce slogan des illusionnistes de foire. Adieu, mon ange ! »

Légers comme une plume, légers comme le vent, Bizou, son gâteau flambant et moi nous installons sur le canapé-lit, entourés de coussins confortables, juste au-dessous de la reproduction du tableau de Magritte au titre significatif *l'Invention de la vie*.

« Ça s'arrose, mémé ! » dis-je à Pélagie qui est venue frotter son bec contre mon pied pour réclamer son souper.

Tandis qu'elle grignote le poisson cuit et les pop-corn, j'offre un grand verre d'eau au basilic, éternellement assoiffé.

« Ça s'arrose ! lui dis-je. Ne crains rien, mon pote, nous ne mangeons pas nos amis, nous inventons une vie nouvelle. »

Après avoir dormi comme une marmotte dix heures d'affilée, je me réveille avec le sentiment d'être dans mes petits souliers. La dernière photo truquée et imprimée, celle de Bizou et de moi, se trouve sur ma table de chevet, accotée contre la lampe de nuit, toujours allumée, répandant une lueur terne dans la grisaille de ma chambre. Avant de l'éteindre, je réexamine mon ouvrage nocturne, en éprouvant de plus un plus une sensation de gêne mal définie, surtout lorsque mon regard frôle *l'Invention de la vie*, à l'endroit même où Marie-Ange était engloutie par le vide, projetée dans les limbes de l'oubli. Ce tableau commence à semer le trouble dans mon esprit : malgré tous les défauts de Marie-Ange, on ne peut pas nier la vigueur de son caractère, ni sa trempe hors norme. Ne sachant plus où me mettre, je me précipite dans la salle d'eau et me hâte vers Daniel pour reprendre mon travail salutaire.

En dépit de deux jours et trois nuits de somnolence, le vieux schnock n'a rien oublié. Il me redemande le mot de passe et je cède sans broncher, en inscrivant le nom de la Comtesse. Ce «Sésame, ouvre-toi » déverrouille le bureau blafard de Daniel, que je m'empresse de masquer par l'ouverture de mes fichiers. Cette fenêtre si familière, que je pourrais qualifier de ma nourricière, hésite longuement à faire son apparition, alors que Daniel crépite en poussant de petites éructations. Après toute une éternité, la fenêtre surgit sur l'écran et me coupe bras et jambes. Frappé de stupeur, je n'en crois pas mes yeux : la fenêtre qui aurait dû ouvrir mes documents est désertée, semblable à deux gibets symétriques plantés dans les sables mouvants qui ont engouffré tous mes fichiers, en incluant la Charte slovène.

Frissonnant d'horreur, plus mort que vif, je me saisis de la vétuste souris de Daniel, qui s'apparente plutôt à un rat dépouillé, et je clique le long de la barre

en haut de l’écran : *Fichier, Édition, Affichage, Outils*... Rien à faire, la fenêtre reste désespérément vide. En battant le tambour avec les dents, je saute sur les boutons de la *Recherche* et je tape le nom du ficher slovène disparu, celui qui contenait trois cents pages traduites, dont je devrais remettre la copie imprimée à monsieur Stimermann au plus tard la semaine prochaine.

Nom et type de fichier !

Rechercher maintenant !

Options avancées ! Nouvelle recherche !

Fermer !

Je n’ai plus que mes yeux pour pleurer. Le disque dur de Daniel reste de marbre, cette *chose* abstraite que j’ai toujours regardé de haut de ma grandeur, cette *chose* apte à transformer en un clin d’œil la magie blanche en magie noire, ce cœur d’ordinateur qui ressemble maintenant à un gouffre béant, à une force maléfique qui anéantit sans remède.

Tour à tour, je me trouve envahi par la peur panique, le désespoir, la colère noire. Étant hors de mes gonds, je me mords les doigts, prêt à me donner la tête contre les murs : trois cents pages dissipées en fumée une semaine avant l’ultime date de leur livraison ! Même Pélagie sent le souffre, cette épée de Damoclès qui nous pend au nez, et, par précaution, elle rentre la tête dans sa carapace. Néanmoins, une idée vague finit par me venir à l’esprit, une étincelle salvatrice qui commence à éclairer les lobes obscurs de mon cerveau.

Installé tout au bout de mon bureau, à l’ombre d’une grande pile de livres, couvert de poussière, blême et morne, Daniel éveille en moi pour la première fois une sorte de compassion, surtout en comparaison de l’Amiral scintillant qui occupe la place d’honneur sur ma table de travail, arborant sur son écran un splendide paysage sous-marin. Petit à petit, ce sentiment de pitié devant les infirmités de Daniel cède place à une pensée tout aussi folle que terrifiante : en informatique, la vengeance est un plat qui se mange chaud ! C’est le jeune nouveau venu qui a suscité la jalousie de mon vieil ordinateur. Tourmenté par la crainte de me voir préférer l’Amiral, c’est Daniel qui a ourdi ce sale coup pour se venger de l’humiliation qui a dû faire naître une grande indignation dans son disque dur.

Tremblant d’émotion, je me réinstalle devant le vieillard. Je clique sur *Fichier*, puis sur *Nouveau*. Je pousse un soupir de soulagement : Daniel accepte d’ouvrir un fichier vierge. Je choisis ses plus beaux caractères, *Trajan Old*, de la grande taille, gras et italiques. Dans la zone *Nom*, j’inscris le titre du futur dossier :

« *Déclaration solennelle.* »

Je me mets à taper, tout en lisant le texte d'une petite voix.

Mon cher Daniel, vieux camarade,

Après tant d'années de notre travail commun et de tes loyaux services, j'ai acheté l'Amiral, non pour te remplacer - tu restes irremplaçable - et encore moins pour t'humilier, mais pour mieux répondre aux exigences de mes employeurs. Je me suis permis de conjurer la mort, de faire revivre notre Bizou sur les images. Ma parole d'honneur : tu ne finira jamais sur un tas de ferraille. L'heure a sonné pour que tu jouisses enfin d'une paisible retraite bien méritée, restant sous notre toit avec tous les honneurs dus à ton rang, à tes services rendus et à tes compétences.

Pour te prouver mon attachement et mon affection fraternelle, je te promets d'écrire avec toi une importante lettre destinée à Marie-Ange, dont l'épigraphe nous tirerons de la plume d'un très sage roi de Castille : « Brûlez de vieux bois, buvez de vieux vins, lisez de vieux livres, ayez de vieux amis. »

Tout dévoué à toi, Nath

Les mains toujours tremblantes, je clique sur *Enregistrer le document* et je ferme le fichier. La blancheur de glace de l'écran m'accable de nouveau de son mépris. N'ayant plus toute ma tête, je casse en deux mon coupe-papier d'ivoire et je me dirige tout droit vers une crédence qui renferme une bouteille de vodka - le jour anniversaire de mon douloureux sevrage. Un verre plein à ras bord dans la main, je retourne sur ma chaise en face de Daniel pour lui donner un coup de dent, pour lui cracher tout mon venin.

Les yeux mi-clos, prêt à faire cul sec, j'en reste comme deux ronds de flan.

L'écran de Daniel a affiché tous mes dossiers ! Daniel le prophète, interprète des songes, porte-parole du miracle !

Sa vieille imprimante m'envoie un bip-bip, me signalant qu'elle est revenue, elle aussi, sous mes drapeaux.

Seule Pélagie ne crie pas victoire. Sortant de sa carapace, son bec esquisse une grimace, un drôle de sourire : pourvue d'expérience de sa race de 240 millions d'années, elle sait bien que le miracle est conforme à l'ordre normal des choses depuis que le monde est monde.

TRAITÉ DE L’IMMORTALITÉ

L’Amour est plus fort que la Mort,
a dit Salomon : oui, son mystérieux
pouvoir est illimité.

Villiers de L’Isle-Adam : Véra

« Bon courage ! » m’a-t-il dit avant de raccrocher.

L’écho de sa voix lointaine résonnait dans mon cerveau obtus comme provenant de l’au-delà. Déchiré, éperdu de douleur, je n’ai rien compris.

« À demain, monsieur. Et bon courage ! » m’a-t-il dit.

En empruntant l’autoroute de l’est le lendemain à midi, le premier jour du printemps, je me jette dans la gueule du loup, entouré de deux douzaines de fous

qui roulent à tombeau ouvert, comme s'ils fuyaient un grand danger ou comme s'ils se ruaient vers une mine d'or. Au passage devant la sortie qui conduit vers Maisons-Alfort et sa satanée Clinique, mon cœur se serre en battant la chamade. Le visage de mon double dans le rétroviseur veille sur moi, abattu, pâle, défait, sourd au vacarme qui nous entoure, les avertisseurs sonores, les hurlements des moteurs, les crissements des pneus. La route sinueuse menant à Nogent-sur-Marne me plonge brusquement dans un silence irréel. Elle frôle un vieux viaduc et bifurque tout à coup : si je tournais à droite, sous le pont, je me trouverais, cinq cents mètres plus loin, devant l'ancien atelier de mon ami Duc, la baraque où une scie à métaux, son outil préféré de sculpteur, lui avait incisé le crâne pendant mon séjour à Québec, trois jours avant son enterrement dans la fosse commune au cimetière de Thiais.

« Viaduc, me dis-je à mi-voix. Via-Duc, via-Duc. »

Cette rue plantée d'arbres qui longe la Marne ressemble à s'y méprendre aux allées de ma colline de Toptchider qui surplombait l'embouchure de la Save, là où elle se jetait dans le Danube avec les cadavres des paysans égorgés en amont de notre ville, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les mêmes petites villas englouties par la verdure, la même proximité envoûtante d'une rivière, le même gazouillement des oiseaux, la même ombre de la mort. Soudain, comme par un miracle macabre, toute la colline verdoyante de mon enfance, jonchée de feuilles et de souvenirs morts, me paraît pareille à une fosse commune.

La gorge nouée, je tourne à gauche, suivant à la lettre les instructions de la voix « bon courage » : traverser le centre-ville, s'engager dans la deuxième rue en biais, se diriger tout droit vers le bois de Vincennes, puis tourner à droite au troisième feu dans l'avenue de Strasbourg. Plus je m'approche du numéro 212, et plus mon reflet dans le rétroviseur fait une tête d'enterrement. D'après l'explication du « bon courage », à la hauteur du numéro 212, je devrais tourner à gauche et emprunter un passage à peine visible qui me mènerait droit au but. Plus je me rapproche de ce numéro, et plus l'angoisse me dévore.

La sensation du non-réel devient de plus en plus intense dans mon esprit : un crématoire à deux pas du centre-ville me paraît tout à fait invraisemblable, un crématorium cerné par les H.L.M. de dix étages, où j'assisterais dans moins d'une demi-heure à l'incinération de notre petite sœur. De surcroît, je serai tout seul, car, accablée par la détresse, le cœur fendu, Marie-Ange n'était pas de force à m'accompagner.

Non, je ne me suis pas trompé, c'est bel et bien le lieu décrit, une maisonnette décrépie à un seul étage, dont une très longue cheminée confirme son usage, une

cheminée ressemblant à celles des paquebots à vapeur, qui transportera notre bien-aimée d'un monde à l'autre. Le claquement de ma portière fait surgir à la fenêtre entrebâillée de la baraque un drôle de bonhomme, un échalas au visage osseux, à la peau tannée, soigneusement coiffé à la Jeanne d'Arc, ganté et couvert d'un manteau blanc d'infirmier. L'air soupçonneux, il me demande qu'est-ce que je cherche là, dans sa cour, comme s'il appréhendait un danger possible.

« C'est pour l'incinération... » bégaye-je, ayant reconnu la voix du « bon courage », une voix de fausset qui dévoile une certaine hésitation entre les deux sexes.

Bizarrement, sa face me paraît familière, bien que je sois sûr de le rencontrer pour la première fois : en effet, il ressemble à *Yorick* comme coulé dans le même moule, à Yorick le sage, le croque-mort de Shakespeare, dont *Hamlet* j'ai vu quatre fois au théâtre et trois fois au cinéma.

Je l'approche à pas comptés, en murmurant les vers, connus par cœur, comme si je prononçais un mot de passe :

« Une houe, une pioche, une bêche
et un linceul de toile ordinaire ;
comme le toit, un tertre funéraire,
suffira à un tel visiteur ».

Il me regarde comme tombé des nues, persuadé à juste titre que la douleur m'a fait perdre la raison.

Sitôt que j'enjambe le seuil de la grande salle plongée dans la pénombre, une vision me pétrifie. Elle gît sur une sorte de brancard juste en face de moi, devant la gueule du four, couchée sur le flanc droit, caressée par la lueur du feu somnolant. Sa plus belle robe poivre et sel est un peu défraîchie sur sa poitrine, mais son visage et ses yeux bleus n'ont perdu rien de leur éclat. On la croirait vivante si elle n'avait pas sorti le bout de ses incisives entre ses lèvres pâles, ayant l'air de mordiller quelque chose dans son sommeil.

« C'est bien elle ? » me demande la voix de fausset.

Soudainement, j'ai envie de me récrier comme un enragé « non, non ! », afin de braver la mort, pour la mettre en défaut et nier sa présence. Hélas ! je manque de courage, la voix me trahi et je hoche la tête de haut en bas.

Pris d'un étourdissement , j'observe le sosie de Yorick saisir son corps, déjà victime de rigidité cadavérique, le soulever comme une poupée et le glisser dans la gorge noire. Il se sert d'une sorte de hoyau au manche très long pour pousser sans pitié la défunte au fond de la grille de son fourneau à gaz. Il claque la porte

derrière elle et bascule une petite manivelle rouge sur le tableau de bord. Instantanément, à l'intérieur de l'énorme cylindre une explosion sourde se produit, une sorte de souffle sauvage, suivi aussitôt d'une odeur suffocante des poils brûlés.

Épouvanté, le cœur dans la gorge, je me précipite en dehors de ce lieu de supplice, je traverse la cour en chancelant comme un homme ivre et m'abrite sur les sièges arrière de ma voiture. Les mains tremblantes, je sors un paquet de cigarettes qui traîne depuis un an dans la poche d'une portière, depuis que j'ai cessé de fumer. Je tire une bouffée et rejette la fumée. En suivant son panache bleuâtre, mon regard monte le long de la cheminée du maudit bateau à vapeur pour découvrir à son sommet une image terrible qui me fait tressaillir. Je n'en crois pas mes yeux : en crachant l'air brûlant, le long tube métallique renvoie vers le ciel les restes incolores de notre fille et notre petite sœur, une masse de vapeur soulevée en colonne ondulante, tout ce qui a resté de quatorze ans de notre vie commune, de mon amour paternel et fraternel.

Devant mes yeux réapparaît alors le film déchirant des faits de la veille, les doigts de plus en plus tremblotants du docteur B., en train de chercher en vain une veine sur sa jambe gauche, l'aiguille de seringue qui plonge enfin dans sa peau, ma main qui soutient son menton et celle de Marie-Ange qui repose sur sa nuque, puis l'étrange lourdeur de sa tête qui s'enfonce dans le creux de ma main comme si elle se remplissait de plomb : le poids vif, le poids brut, le poids net de la mort.

Le sosie de Yorick m'a prévenu que « l'opération » va durer à peu près quarante-cinq minutes. Toujours saisi d'un léger étourdissement, en prenant mon courage à deux mains, je retourne vers la salle de l'incinération, d'où parviennent à mon oreille des bruits bizarres, une sorte de coups de marteau irréguliers et violents, la casse, la mise en morceaux d'un corps résistant. Je ne saisirai la terrifiante réalité qu'au seuil de la pièce obscure, dans un nouvel égarement des sens et de l'esprit.

Le visage empourpré, le sosie de Yorick ruisselle de sueur. Agenouillé devant le four grand ouvert, le manche du hoyau dans les mains, il fracasse *quelque chose* sur la grille du fourneau, il brise en menus éclats le squelette de Bizou, en secouant de temps en temps un grand récipient par terre, destiné à recueillir les morceaux de son ossature.

Collé contre le jambage de la porte pour combattre mes vertiges, je le vois se diriger vers moi avec cette caisse en fer-blanc, remplie d'os cassés, pour verser

son contenu dans un appareil qui se trouve sur une étagère, presque à la portée de mon bras, une espèce de très grand moulin ménager, couvert d'une épaisse couche blanchâtre. Les restes de notre Bizou d'un blanc éclatant dégringolent avec fracas dans la boîte métallique.

Le souffle coupé, je suis de près son effroyable besogne. Mis en marche, l'appareil à broyer produit un bruit encore plus fracassant, réduisant en miettes l'être que j'aimais comme la prunelle de mes yeux. Paradoxalement, le fait d'entendre ce moulin infernal me remplit de soulagement : nous avons fui l'abaissement devant la mort, cette humiliation suprême de la chair si fragile, cette substance irriguée de sang, accrochée aux os, la proie de toutes sortes de dégradations, de décomposition, de putréfaction... Le feu bienfaisant est notre sauveur qui a mis en poudre non seulement la chair et le sang malades mais aussi la moelle osseuse, rouge, jaune et grise, avec leurs protéines et leurs vitamines, n'épargnant que les sels et les minéraux immortels.

Oui, c'est un vrai apaisement que je lis aussi sur le visage cuivré du faux Yorick qui compte, les yeux mi-clos et avec un sourire malicieux, le temps du broyage, en levant son pouce après la première minute, son index après la deuxième, le majeur après la troisième. Une fois que les trois minutes se sont écoulées, il arrête son robot mortuaire et d'un geste d'illusionniste de foire ôte son couvercle. Un petit courant d'air fait sortir du moulin un panache de poussière fine, le fait planer et l'attire vers la porte où je chancelle. Promptes comme l'éclair, deux pensées simultanées et totalement opposées surgissent de mon cerveau : se protéger la bouche et le nez à l'aide d'un mouchoir ou bien, ou bien... Cela ne dure qu'une fraction de seconde et mon courage l'emporte sur ma lâcheté, le courage de l'affliction : au lieu de sortir mon mouchoir, je fais un pas en avant et je plonge la tête dans le petit nuage pour l'aspirer et l'attirer en moi, à travers le nez et la bouche grande ouverte, pour m'inhaler, pour faire pénétrer au plus profond de mes poumons des particules de Bizou qui voltigent, argentées, au seuil des deux pièces, entre le monde des ombres et celui des soi-disant vivants.

Oserai-je avouer à Marie-Ange avoir mangé de notre fille, notre petite sœur tant aimée ?

Médusé, comme hypnotisé, j'observe Yorick verser avec beaucoup d'adresse les os moulus dans un petit sac transparent en forme d'un entonnoir, déjà introduit dans une urne funéraire que j'ai choisie, un très beau vase de terre cuite, orné d'un bas-relief représentant des chiens ailés. Les compagnons de l'homme dans la clarté de la vie, ces animaux étaient depuis toujours ses guides

dans les ténèbres de la mort. Les petits Cerbères volants veilleront à tout jamais sur notre Bizou, qui, à son tour, servira de guide à mon ombre le jour où je serai rappelé à Dieu.

La matière que Yorick transvase comme un liquide n'a rien en commun avec les cendres. Elle s'étale doucement dans l'urne comme un flot de cheveux soyeux d'une blancheur d'ivoire, d'une propreté telle que rien au monde ne pourra plus ni salir, ni altérer, ni ternir. Peu à peu, la vérité naît dans ma pauvre tête : nous nous trompons cruellement ! En parlant des dépouilles mortelles, nous recourons à l'emploi figuré *les cendres*, au lieu d'appeler un chat un chat, de les nommer tout simplement *les sables*. Les restes de Bizou n'ont strictement rien avec les cendres, le corps de Bizou étant passé par le purgatoire est à présent admis au paradis des sables. Tels que j'ai vus au cœur du désert de Sahara, qui sentaient le propre, semblables à la semoule de blé.

« Les sables, dis-je au sosie de Yorick. Les sables de Voltaire sont déposés au Panthéon. Un mythe renaît de ses sables... »

Il me regarde de nouveau comme tombé de la lune, se doutant avec raison que le chagrin me fait divaguer.

L'urne en terre cuite avec les restes de Bizou et son collier a trouvé sa place d'honneur sur ma table de nuit, posée sur mes livres de chevet, « Pièges et difficultés de la langue française » et « L'art de la conjugaison, douze mille verbes ».

« Elle est réduite en sable, ai-je dit à Marie-Ange.

- En *cendres*, m'a corrigé-t-elle dans un sanglot. Enfin, la malheureuse a atteint la délivrance de tous ses maux.

- Et si elle n'a guère souffert de quoi que ce soit ? ai-je répondu en haussant le ton. Et si elle a été sacrifiée, *réduite en sable*, à cause de notre confort, parce qu'elle souillait d'excréments notre moquette ?

C'était le tour à Marie-Ange de hausser le ton :

- Avant d'être *réduite en cendres*, elle a souffert le martyre, m'a dit-elle. Malheureusement, elle ne savait pas nous le dire.

- Elle a été tuée, *réduite en sable*, à cause de notre bien-être quotidien, ai-je répliqué d'une voix de plus en plus criarde. Parce qu'elle chiait sur ta précieuse moquette !

Le verbe vulgaire que j'avais prononcé était la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

- Quant aux sables, m’a dit Marie-Ange, j’en ai plain le dos d’un homme étant perpétuellement sur le sable, d’un nigaud qui ne bâtit sa vie que sur du sable.
Pour moi aussi, c’était la goutte qui a fait répandre le verre.
- Sur tes sables mouvants, ai-je poussé un hurlement.
- Je pars en voyage d’affaires, m’a dit Marie-Ange. À mon retour, dans une semaine, je n’aimerais aucunement te retrouver dans cet appartement de mon feu père. Si je te retrouvais ici, je te réduirais en bouillie de sable. Adieu, Nathanaël !
- O.K., mon ange », ai-je rétorqué d’un ton impérieux.
La seule leçon pour l’avenir que j’ai tirée de cet échange de vues était celle d’un proverbe oriental : la langue n’a pas d’os, mais elle est capable de les mettre en morceaux.

Quarante-huit heurs plus tard, le 25 mars, je déménage dans un petit studio hérité de ma grand-mère, que je n’ai jamais réussi à louer à cause de son état vétuste. Commence alors ce qu’on nomme « le travail de deuil », du deuil très éprouvant, multiplié par deux, le vrai vacillement au bord du vide. Une étrange distance s’installe entre moi et le reste du monde, que je fuis comme ces misérables insectes qui vivent et crèvent dans le même trou qu’ils se sont fabriqué. Enfoui dans cette tanière, reclus dans mon chagrin, je ne sors que très rarement de cet espace clos qui m’enserre et me protège. Au lieu de prendre congé de Bizou, disparue, je prends congé de toute la réalité et je me laisse tout bêtement mourir de son absence.
L’année avant-dernière, Louis, un ami de longue date et d’esprit vif et rude, m’avait qualifié de zoophile, en se moquant de mon attachement excessif à Bizou, sans vouloir me blesser ni m’offenser. Il n’a guère compris cette affection, il ne pouvait pas savoir que ma chienne me remplaçait tout ce que j’avais perdu et tous ce que je n’avais jamais eu dans ce monde malade de toutes les bestialités - le mot humiliant pour les bêtes -, où je me doublais d’un deuxième univers, celui d’un animal qui veillait à la paix de mon gîte et de mon âme, à l’instar des dieux lares romains. Plus je me repliais sur moi-même, et plus je cherchais du réconfort dans le monde de Bizou. Quelle merveille que ce monde, ressemblant comme deux gouttes d’eau à celui des enfants autistes, avec une perte d’intérêt pour la réalité, mais en contact permanent avec l’invisible et l’inaudible, se servant d’un langage impénétrable pour les hommes.
Comment dire l’indicible, comment expliquer l’inexplicable ? J’ai pénétré ce langage à force d’apprendre à aimer, à prendre la vie comme elle vient, peut-être

grâce aussi à mon propre autisme qui répugnait à mes funestes souvenirs, la mort en couches de ma première épouse avec son nouveau-né, l'adultère de ma deuxième femme, le suicide de ma sœur aînée.

Zoophile ou non, j'ai enfin connu le vrai amour, deux fois sept ans d'une joie inaltérable. Aux vieux *panem et circenses*, du pain et des jeux, il ne fallait ajouter pour ma Bizou qu'un peu d'amour quotidien, de l'amour tout court. Hélas ! notre symbiose se nourrissait avant tout de mon égoïsme qui projetait sans pitié mes angoisses sur elle. Pendant ces années, elle les assimilait, elle acceptait docilement le rôle de bouc émissaire, en souffrant à ma place de toutes sortes de maux, des abattements, des vomissements, des diarrhées, en vieillissant sept ans par an pour que je puisse rester jeune et en bonne santé, sans, toutefois, qu'elle perde sa joie de vivre et son inépuisable tendresse. Autrefois, en Bourgogne, pour soulager des rhumatismes, on faisait coucher un chien avec le malade : la bête prenait la douleur et débarrassait l'homme. Finalement, c'est Bizou qui a attrapé un maudit cancer, toujours à ma place, pour mourir prématurément, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans humains, *à cause de moi*, en me laissant endeuillé, inconsolé et endetté à vie.

La nuit dernière, j'ai rêvé d'elle. Assise comme une statue au bord d'un chemin étroit de notre belle montagne, le poitrail levé et la tête penchée de côté, elle m'observe l'approcher. Elle sourit ou elle fait semblant de le faire, en sortant comme d'habitude deux de ses incisives par-dessus sa lèvre inférieure. Elle est contente d'être chez elle et de me servir de guide sur ce sentier, bordé de buissons d'épilobes roses. Un énorme aigle plane au-dessus de notre tête dans le ciel cendré, mais il ne peut nous nuire : nous sommes invisibles, entourés de longues ombres qui, étrangement, couchent toutes en direction du soleil. Nos ombres aussi, la mienne et celle de Bizou, sont étendues vers le soleil couchant dans ce monde à la fois céleste et souterrain.

« Bonjour, ma belle, dis-je. Comment vas-tu ? »

Et aussitôt, dans mon rêve, cette question idiote me reste en travers de la gorge. Je sais bien, toujours dans mon rêve, qu'en Irlande on prétend qu'il ne faut jamais questionner un chien. Si l'animal répondait, on mourrait sûrement. De surcroît, en Australie, celui qui entend parler un chien sera pétrifié.

« Ça va très bien, merci, Nath, » me répond Bizou du tac au tac.

Je me réveille en sursaut, ruisselant de sueur, mais vivant et non pétrifié. La serviette couvrant ma poitrine, *sa serviette* qui servait à protéger les sièges arrière de notre voiture, porte toujours quelques taches de ses excréments, en dépit de deux lavages. La première chose que je vais faire, c'est d'aller dans la

cuisinette rincer sa gamelle et la remplir d’eau fraîche, puis dénombrer dans l’autre écuelle les croquettes lyophilisées que je lui ai offertes le soir précédent. Une douzaine de boulettes qui n’étaient pas touchées. Elle n’a mangé rien du tout pendant la nuit.

Son « très bien, merci, Nath » résonne toujours dans mon oreille après mon bain, tandis que je descends dans la rue en croisant au rez-de-chaussée la vieille madame Rossignol, voisine de palier, qui scrute d’un œil soupçonneux la laisse de Bizou dans ma main.

« Bonjour, monsieur, me dit-elle du bout des lèvres. Comment allez-vous ?

- Nous allons très bien, merci », fais-je, ne pouvant pas ne pas employer le pluriel et sentant devenir rouge comme une pivoine.

Sur le chemin de retour, un beau fox-terrier nous aborde pour renifler mes chaussures et ma laisse, avant de remuer la queue avec joie : preuve indéniable que je ne suis pas tout seul . À force de croire à une chose de tout son cœur, on finit par la rendre plausible, du moins à la vue des animaux auxquels l’invisible et si familier.

Je ne mange rien, moi non plus, je n’ai presque rien mangé depuis mon retour de Nogent-sur-Marne. De temps à autre, cela me cause un petit vertige, rien de grave, une sensation de perte d’équilibre que je combats efficacement à l’aide d’un morceau de sucre trempé dans l’alcool après mon réveil. Hormis ces brefs malaises, je suis toujours bien dan mes baskets, surtout après le dernier chèque de monsieur Stimermann, au terme de ma héroïque traduction de cinq cents pages de la Charte constitutionnelle slovène. Il me permettra de me reposer durant une ou deux semaines, de me consacrer à mon appareil photographique et a fameux logiciel BODA PHOTOSHOP, qui me servira de machine à explorer le temps, m’aidant à faire passer Bizou d’un lieu à l’autre, à la transplanter dans cet appartement où elle n’a jamais mis les pieds.

Mon nouvel appareil numérique, le plus bas de gamme, sera suffisant pour mettre en images l’ambiance qui règne dans mon studio d’étudiant de vingtdeux mètres carrés de pauvreté : *clic !* le désordre sur le plateau qui me sert de bureau, reposant sur deux tréteaux, éclairé par une étroite fenêtre dormante ; *clic !* un siège de voiture à la place d’une vrai chaise, posé sur une caisse bourrée de livres ; *clic !* une armoire à linge ornée de deux glaces fissurées, couvertes de taches brunâtres ; *clic !* un canapé-lit avec ses coussins poussiéreux à côté d’un tabouret qui remplace la table de nuit, et pour finir, *clic !* la fausse cheminée sur

laquelle j'ai installé l'urne avec les sables de Bizou et la photo d'une bougie dont la flamme est impérissable.

L'idée qui m'est venue à l'esprit le jour de mon déménagement est tout aussi simple qu'astucieuse : à l'aide d'un banal retardateur, se faire photographier dans mon nouveau décor, transmettre ces images à l'Amiral, mon ordinateur, et conjurer la mort en recourant à l'assistance d'ingénieux BODA, capable d'arracher la jeune Bizou de ses anciens clichés pour la transplanter dans les nouvelles photos numériques. Simple comme bonjour : escamoter Bizou au nez et à la barbe de l'impitoyable Camarde, qui devrait dormir sur ses lauriers après les attentats de New York et les bombardements en Afghanistan, pour la replanter telle une fleur dans ma nouvelle vie, ma Comtesse, ma fille chérie, ma Bibi, ma petite sœur, ma chouchoute, ma fierté, mon inoubliable compagne et mon future guide dans le royaume des ombres.

Cette idée de génie s'impose sans cesse à mon esprit comme une sorte de hantise. Indigné et impuissant de la faire ressusciter, j'ai décidé d'éluder La Faucheuse par un artifice. Mon travail s'est déroulé dans l'ivresse de la joie et sans problème majeur durant quarante-huit heures, avec deux ou trois moments de répit, dus aux tourbillonnements que j'ai éprouvés à la vue du vide. Rien de grave, avant le premier incident. Ce n'était qu'un incident tout à fait fortuit : au retour de l'épicerie du coin, aussitôt que j'eus glissé deux bouteilles de bière dans le réfrigérateur et fermé sa porte, une détonation sourde retentit dans l'appareil. Ayant le rouvert, j'ai trouvé dedans l'une de deux bouteilles explosé, sans que le verre soit éclaté, coupée en deux comme sciée au milieu de son corps cylindrique. Bien entendu, je n'ai attribué aucune importance à cet événement mineur, en poursuivant mon travail de pilote de ma machine à explorer le temps. Seul l'Amiral, à deux reprises, me causait quelques soucis en mettant en marche ses puissants ventilateurs, à chaque fois que j'inscrivais les nouvelles dates sur les vieilles images de la disparue, comme si mes petites contrevérités le contrariaient et le forçaient à siffler tel un forcené, comme s'il avait mal digéré mes déplacements dans le temps et l'espace.

Le deuxième incident, plus important, bien qu'il ait été aussi sans gravité fâcheuse, s'est produit au début de la soirée. Après avoir numérisé et imprimé une demi-douzaine de photos truquées, j'étais en train de les placer dans les cadres empruntés de ma feue famille, abritant auparavant des photos de ma grand-mère et de ma femme défunte, quand un boum éclata au fond de la chambre. Pour être plus précis : dès que j'eus encadré les trois premières photos

et posé à côté d'elles trois bougies parfumées, celles que Bizou aimait flairer sur son gâteau d'anniversaire, un grand boum se fit entendre.

Tout étourdi et confus, je me précipite vers le téléphone dont la sonnerie retentit pour la troisième fois.

Dans le combiné crépite la voix de Marie-Ange qui m'appelle d'un pays décidément très lointain :

« Tu manges, Nathanaël ? Tu m'entends, Nathanaël ? Est-ce que tu manges régulièrement ?

- Des couleuvres », dis-je en lui raccrochant au nez.

Quatorze ans durant, elle m'appelait Nath. Elle sait bien que je déteste ce sacré Nathanaël, mon nom de baptême.

Je me hâte de voir les dégâts à l'autre bout de la pièce.

Une ampoule a explosé, une ampoule tout à fait neuve, installée dans la lampe sur mon bureau le jour précédent. Pour être plus précis : la boule ovoïde s'est arrachée de sa douille avec ses filaments, le verre fondu sur sa base comme exposé à une chaleur de plusieurs centaines de degrés, avant de sauter au plafond, d'y rebondir et de retomber sur mon plateau entre deux dictionnaires comme si rien ne s'était passé.

Les mains un peu tremblantes, je l'examine de près. Aucune fissure, aucune trace de brûlure, aucune détérioration...

Je la range avec soin dans la boîte à chapeaux de ma grand-mère, celle qui renferme tous les objets précieux appartenant à Bizou, sa laisse, son collier, son os rongé, son manteau noir au col rouge cerise, son écharpe, sa balle de tennis, sa balle-qui-pleure et même ses bottes en caoutchouc qu'elle ne pouvait pas blairer. Après avoir couvé des yeux toutes ces reliques, je reprends mon travail, me lançant dans les « fonctions avancées » de BODA, les changements de taille des images, leurs torsions et toutes sortes de retouches, surtout sur le front de Bizou, où la magnifique marque en forme de fourche noire est çà et là décolorée.

Les anciennes photos de Bizou me retournent le fer dans la plaie, me causant une douleur pénétrante, une souffrance physique. Mon travail de faussaire n'a pas pour objectif d'altérer la vérité ; c'est tout le contraire, il cherche à la faire renaître dans mon studio, à unir de nouveau nos vies séparées, à ressusciter les *Trois Mousquetaires*, comme Marie-Ange nous souvent surnommait. Le thorax bombé, la face levée et un peu penchée de côté, Bizou me regarde en plein dans les yeux au-dessous de sa frange poivre et sel. Elle semble deviner mon idée secrète de cette nouvelle union qui refuse d'obéir à la cruauté aveugle de la

mort. Bizou esquisse un sourire complice et l'emporte ainsi sur les images de sa maladie qui me hantent. Il n'est qu'un don qui lui manque, celui de la parole. Tout au long sa vie de chien, elle ne songeait qu'à une chose : parler et parler aux humains bestiaux.

Je métrise de mieux en mieux les outils du logiciel BODA, ses gommes et ses pinceaux magnétiques, mais celui qui me réjouit le plus c'est l'insertion de nouvelles dates dans les images. Cette dernière astuce, je m'en sers afin d'incruster la date *d'aujourd'hui* dans la médaille de métal pendue au collier de la Comtesse, ce qui provoque toujours les sifflements perçants de l'Amiral. Apparemment, il répugne à toute sorte de contrefaçon. Tant pis pour lui, pour remplir mon dessein, tous les moyens sont bons.

Pendant que je le laisse se calmer et se détendre, je profite de ce bref répit pour faire un saut dans la cuisine, verser de l'eau fraîche dans la gamelle de Bizou et vider l'autre écuelle dans la poubelle. Enfin, je me force à couper une tranche de pain rassis et à la tartiner. En remettant mon coutelas à sa place, derrière une tringle servant de porte-couteaux mural, je vois la tringle se détacher du mur et jeter à même la terre tout son contenu dans un fracas. Plusieurs couteaux jonchent le sol à l'endroit où la pesanteur les a entraînés, tous les couteaux, excepté mon coutelas qu'une force inexplicable a projeté un mètre et demi plus loin est l'a fait tomber tout droit dans l'écuelle de Bizou. Ébahi et effrayé, je le regarde osciller autour d'un point fixe, de sa pointe qui s'est enfoncée dans l'épaisse assiette en plastique, transperçant son fond pour se planter dans le carrelage comme si une main surhumaine l'avait lancé avec violence.

Le premier moment d'égarement passé, je me tourne vers la cheminée, vers l'urne de Bizou et sa photo, à côté d'une bougie qui brûle dans un verre transparent.

« Ça alors ! lui dis-je, envahi soudain par la fierté et l'infinie tendresse, tout en sentant de nouveau des frissons parcourir mon dos. Quel coup de maître ! »

Sa réponse ne se fait pas attendre, pas celle de la photo, du gros plan de son visage de sphinx, aux yeux bleus, étincelants, à la frange et à la barbe argentées de l'orgueilleuse femelle schnauzer. Sa réplique ne tarde pas, celle de sa bougie, dont la flamme grandit et s'étire brusquement, se mettant à osciller comme mon coutelas dans sa gamelle et à briller telle une pierre précieuse, vivifiée par un feu intérieur.

« Ça alors ! » bégaye-je en frissonnant.

Une sorte de dialogue inimaginable s'établit alors entre nous : je parle à voix de plus en plus basse et la flamme me répond infailliblement, semblable à une

minuscule danseuse orientale qui tournoie avec joie, telle une toupie élancée, autour de son noyau bleuâtre.
« C’est toi qui lances des couteaux ?
- C’est moi, me répond-elle en pirouettant.
- Non mais alors !
- C’est moi-même », assure-t-elle.
Ayant fermé la seule fenêtre entrouverte pour bloquer le courant d’air et finissant par chuchoter, je constate que la flamme continue à répliquer par une pirouette à chacune de mes phrases. Elle persiste à pivoter même au moment où je cesse d’articuler les mots, lorsque je remplace les phrases audibles par mes pensées.
« C’est toi, ma Bibi chérie, qui jettes des couteaux ?
- C’est moi, c’est bibi », répond la flamme, en scintillant dans mes yeux embués.

Les deux somnifères puissants, avalés à minuit, me clouent au lit jusqu’à midi. De treize à quinze heures, je fais mes bagages et à la fin de l’après-midi je quitte l’appartement hanté en compagnie de l’Amiral et de la boîte à chapeaux de ma grand-mère, avec l’urne de Bizou enveloppée dans son manteau noir au col rouge cerise. Exténué d’agitations de la nuit précédente, au bout de deux cent cinquante kilomètres de conduite, je décide de m’arrêter à Dijon, à l’hôtel République, où les Trois Mousquetaires avaient déjà passé une très agréable nuit sur un énorme lit dans la chambre numéro deux, au rezdejardin. Par un heureux hasard, la même chambre est inoccupée, meublée comme trois ans auparavant.

Un énorme lit, fait pour accueillir au moins trois dormeurs, flanqué de deux tables de chevet, pareilles à des bières d’enfant, avec une télécommande et un radioréveil enchaînés pour ne pas être volés, une petite table et une chaise clouées au sol comme sur un bateau, et la porte entrebâillée de la salle d’eau, qu’on a coincée pour l’empêcher de battre, le royaume de la tristesse noire.
Après avoir ingurgité un potage pékinois et deux rouleaux printaniers chez les Chinois du coin, je retourne dans ma chambre pour vomir ce premier vrai repas consommé depuis trois jours, avant de rallumer la bougie de Bizou, entre son urne et la dernière photo contrefaite, celle de nous deux, assis au pied du canapé de Marie-Ange. Le visage grave, elle nous observe du coin de l’œil faire notre jeu préféré : la gueule large ouverte, Bizou feint de me happer le menton, sa

manière de mimer un baiser volant qui finit toujours par notre roulement joyeux sur le tapis.

La demi-bouteille de vin rouge qui avait accompagné mon dîner me monte à la tête et me pousse à reprendre le dialogue avec la chandelle magique. Malheureusement, toutes mes tentatives de revivre ce merveilleux tête-à-tête échouent : la flamme reste immobile, sourde à tous mes appels, à toutes mes ruses et supplications.

« Tu te rappelles cette chambre et ton ami, le beau Léon ? »

La flamme reste de glace.

La sonnerie de mon portable me sauve de la surdité qui me menace dans cette lugubre pièce, où même la chasse d'eau et le téléviseur sont muets.

« Tu manges, Nathanaël ? Tu m'entends, Nathanaël ? Est-ce que tu as mangé ce soir ? me demande la voix qui crépite.

- Allô ! Allô ! » m'écrie-je, faisant semblant de ne rien entendre, avant que je ne coupe la communication.

Dans la petite cour obscure, où je sors fumer une cigarette, une ombre géante m'aborde, l'ombre de Léon, le berger allemand, venant humer la laisse de Bizou et mon pantalon.

« Bonsoir, Léon, lui dis-je. Tu te souviens de Bizou ? Tu te rappelles ton béguin pour la belle Comtesse ? »

L'animal auquel l'invisible est si familier, Léon pousse un petit jappement, en serrant son épaule contre ma jambe et remuant sa grande queue, preuve incontestable que je n'ai pas été seul dans la cour, que je ne sombre pas dans la folie. En guise de récompense, je lui offre trois croquettes de Bizou, tirées de ma poche, je lui dis bonne nuit et je rentre dans ma chambre, qui me paraît soudain moins morne pendant que je hume dans le creux de ma main l'odeur forte et capiteuse de la salive du berger allemand.

Ayant éteint la bougie muette, je m'abandonne au sommeil en observant un concert muet à la télévision. Durant la nuit, plusieurs sursauts de terreur m'éveillent : c'est un cauchemar à répétition, l'apparition du sosie de Yorick, du croque-mort à Nogent-sur-Marne, qui pousse devant moi du sol de la salle crématoire comme un champignon, agenouillé en face de sa fournaise à gaz avec le long manche de son hoyau dans les mains.

« Viens voir ! m'ordonne-t-il d'un ton péremptoire.

- Non, merci, monsieur.

- Viens voir ! » hurle-t-il, suant à grosses gouttes.

Au fond du four, sur la grille incandescente, gît son squelette tourné vers moi, le crâne et les os du torse levés. Allongée dans la pose de sphinx, elle est comme toujours à la fois bête et divinité. Je me réveille en nage au moment où sa carcasse blanche se met à glapir.

Le petit matin m'apporte enfin la délivrance de mes rêves, mais pas pour longtemps. En sortant de la salle de bains, à la première lumière du jour qui s'est faufilée dans la chambre, je reste interdit devant une image terrifiante : à l'endroit où jadis Marie-Ange avait passé la nuit dans la même pièce, à l'endroit que je n'ai pas touché depuis mon arrivée à l'hôtel, le couvre-lit bien tendu arbore l'empreinte de son corps couché sur le flanc, imprimé dans l'étoffe, les traces bien dessinées de sa tête et sa barbe, de son cou, de son épaule, de sa cuisse, de sa jambe, de son pied.

La même empreinte m'attend au Praz-de-Lys, notre village à la montagne, en Haute-Savoie, dans notre petit appartement, dans la chambre sud, sur un jeté de lit rouge cerise, de la même couleur que le col de son manteau. Entretemps, pendant ma conduite le long de trois cents kilomètres, je sentais tout le temps sa présence derrière mon dos, mais je résistais à de nombreuses tentations de me tourner vers elle, vers le petit nuage argenté et mi-transparent qui planait gaîment juste au-dessus des sièges arrière, visiblement content de m'entendre murmurer maintes fois :

« Nath te conduit à ta montagne ! »

Au passage par le bourg de Taninges, ce jeudi, jour du marché, j'ai fait une grosse bêtise en achetant un cochon de lait entier, vendu en cachette, un porcelet pesant à peine quatre kilos, qui m'a rappelé mon tendre mot pour rire, adressé parfois à Bizou en présence de Marie-Ange qui n'aimait pas ce genre de blagues :

« Tiens-toi sur tes gardes, mon petit porcelet. Un beau jour, je te jetterai dans le four et je te mangerai !... »

Quant au four - notre micro-ondes étant trop petit pour faire cuire un cochon de lait entier - la boulangère du village m'a gentiment promis de mettre à ma disposition le sien et à l'œil, « en échange de la tête ». J'ai rougi comme une écrevisse, avant de me rendre compte qu'il ne s'agit pas de la mienne, mais celle du pauvre animal.

« La tête d'un porcelet, c'est mon péché mignon, m'a dit la dame au visage porcin en éclatant de rire.

- À tout péché miséricorde, ai-je répondu.

- Vous serez obligé de le manger sans pain, m'a-t-elle prévenu, toujours ricanant. La saison hivernale est bien terminée. Revenez chercher votre ami à la fin de l'après-midi. »

À l'heure dite, au déclin du jour, faisant le bilan des événements invraisemblables et inexplicables, j'ai commencé à avoir des doutes sur mon équilibre mental. Une fois le canapé-lit retapé soigneusement, l'empreinte du chien couché a réapparu à la même place, semblant être imprimée par un lourd corps invisible. Bizarrement, bien qu'elle n'ait eu rien de vénérable, elle m'a fait penser au saint suaire de Turin, au linceul dans lequel fut enveloppé le corps du Christ. Le ciel s'obscurcissait de plus en plus, avant que la neige lourde ne se mette à tomber, une vraie petite tempête de neige à la fin de mars. Un rideau blanc à couper au couteau m'a encerclé, isolé du monde réel et entouré d'une succession de faits insolites, conçus par une imagination capricieuse sans frein et sans bornes.

D'abord, l'histoire du cendrier de cuivre jaune, faisant partie de quelques objets en laiton sur la table de la chambre sud et servant de nid aux cinq dés d'ivoire pour jouer au poker d'as, cinq cubes dont les faces portent six images, celles de l'as, du roi, de la reine, du valet et cætera. N'ayant jamais touché à ces dés décoratifs, j'éprouve subitement de l'envie de jouer au jeteur de sort, de les lancer sur la table pour savoir ce que le destin me mijote. Dès le premier jet, j'obtiens un superbe full, un brelan de reines et une paire d'as. Dans ma pensée secrète, je dédie ce coup à Bizou : n'a-t-elle pas été depuis toujours ma petite reine ! Je remets les dés dans le cendrier, prenant soin de garder la même disposition de faces : trois reines et deux as. Une heure plus tard, après avoir rangé mes bagages dans la chambre nord, je retrouve dans le cendrier *cinq reines* tournées vers le haut !

Le cochon de lait décapité, bien doré dans la boulangerie et couché sur le flanc dans un plat à poisson, fait fondre les gros flocons de neige sur le chemin de retour. Ma faim de loup disparaît comme sur un coup de baguette magique aussitôt que je distingue dans la neige, devant l'entrée du chalet, les traces des pattes d'un chien à côté des empreintes de mes bottes. Je reconnais le dessin de mes semelles. Ces traces spectrales sortent du chalet en se dirigeant vers la boulangerie du village.

À mon retour dans l'appartement, je remplis la gamelle de Bizou à ras bord. Tandis que je la remets à sa place, penché vers le sol, j'aperçois dans l'eau le reflet flottant de sa tête, ses oreilles dressées, sa frange poivre et sel, sa truffe et

sa longue barbe gris argenté, celles de la digne descendante des schnauzers moyens, champions d'Europe. Fuyant cette image qui me déchire le cœur, je sursaute de peur à mi-chemin de son urne au son retentissant d'une cloche, provenant du cendrier de laiton avec les cubes fantasques qui m'ont déjà poussé à me poser la question idiote : « En créant le monde, Dieu a-t-il joué aux dés ? »

Trop c'est trop, me dis-je, en allumant sa bougie. Elle reste sourde à tous mes appels, à toutes mes tentatives de rétablir notre dialogue. Collé contre la grande porte vitrée qui donne sur le balcon sud, j'observe, ensorcelé et un peu angoissé, la rage de la tempête qui fouette le pauvre bosquet en face du chalet et crache sur nos vitres des amas volants de neige pourrie, menaçant de m'ensevelir dans ma tanière, le seul être vivant dans notre chalet, si je ne compte pas le fantôme de Bizou.

La première bouchée de viande rôtie me fait vomir. Ayant compris qu'elle est immangeable sans pain, je me décide à le faire moi-même. Les provisions de Marie-Ange me seront très utiles pour une telle entreprise, sa grande boîte de farine de blé, sa levure, son huile d'olives et son livre de cuisine avec la recette des *pitas* libanais, ces délicieux petits pains plats en forme de crêpes que je cuirai sur la plaque de la cuisinière.

Je répète fidèlement ce que Marie-Ange avait fait plusieurs fois devant moi. Je détrempe une tasse de farine dans un verre d'eau pour en faire une pâte, je la malaxe et la brasse avec un peu d'huile d'olive et je la lasse se lever, après avoir ajouté aux ingrédients de Marie-Ange un supplément, une cuillerée à café de ma *substance magique* pour que la pâte devienne plus ferme. Les *pitas* s'avèrent délicieux, bien qu'ils soient un peu grinçants sous les dents. J'en mange cinq, tous ceux que j'ai cuits, accompagnés d'un jambon de porcelet et arrosés d'un verre de bourgogne. Après avoir rejeté ce repas, peut-être trop abondant pour moi au terme de mon long jeûne, je jette un œil à travers la fenêtre nord sur le lampadaire de rue, secoué par la tempête, puis je dresse mon lit, j'éteins la chandelle sourde-muette et je me couche, content tant bien que mal de mon sort, à côté du jeté de lit plié en quatre, où Bizou passait ses nuits à chaque fois que Marie-Ange s'absentait de notre vie. Comme à l'accoutumée, je pose le dos de ma main gauche sur cette étoffe, afin de pouvoir toucher son arrière-train, pour lui offrir des garanties de sécurité, si importantes pour les chiens qui craignent toujours un danger derrière leur dos. Ce geste me sécurise, moi aussi, et m'aide à m'endormir. En me laissant aller au sommeil, je ressens une chaleur de plus en plus forte dans le creux de ma main.

Aussitôt tombé dans les bras de Morphée, je rêve de Yorick, le croque-mort à Nogent-sur Marne. Par bonheur, cette fois il ne s'agit pas d'un cauchemar, mais d'un songe plutôt agréable. Ayant versé les sables de Bizou dans son urne, il esquisse un sourire doux, auréolé d'un petit nuage de sa poussière, en me tendant dans sa main un verre d'eau dans lequel il avait détremper une cuillerée de ses restes.

« Prenez-en et mangez-en, me dit-il. C'est son corps. Buvez-en, c'est son sang. »

J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ces tendres paroles qui me remplissent d'une grande sérénité. Le breuvage que je bois d'un trait se répande dans toutes mes veines tel un élixir enivrant qui me revigore et me redonne de la force morale.

La première chose que je fais le lendemain matin, c'est d'oindre la brûlure sur ma paume d'une crème grasse de Marie-Ange. Cette marque rougeâtre s'est produite pendant la nuit, soit par un corps bien chaud, soit par une matière corrosive. Sans doute le soir précédent, et par mégarde, me suis-je brûlé sur la plaque de la cuisinière. Cela ne m'empêche nullement de reprendre le travail d'apprenti cuistot pour préparer mon déjeuner, pour détremper une nouvelle tasse de farine dans un verre d'eau, avec un sachet de levure et une cuillerée à café de mon supplément magique, celui qui grince sous les dents, mais qui apporte à la pâte une consistance indispensable. En attendant son levage, je profite de ce laps de temps pour faire un tour d'horizon qui se montre plutôt inquiétant : la tempête en furie s'est calmée, laissant derrière elle un mètre de neige - à la fin de mars ! - et des congères qui atteignent le gardecorps de notre balcon au premier étage.

En dépit de cette image de détresse, je ne me tourmente guère, j'ai de quoi me nourrir durant au moins une semaine entière. Pour me rasséréner lors du gonflement de mes futurs pitas, je me décide à écrire une lettre à Marie-Ange, un écrit que je rumine depuis des semaines, depuis la première commotion cérébrale de Bizou, celle qui l'avait privée d'un œil. Ces quelques lignes, pensées et repensées maintes fois, devraient nous réconcilier, bien que je sache que c'est la fin des haricots.

Je me suis déjà procuré du papier digne de ma lettre, du papier vélin parfaitement lisse et d'un stylo à plume rempli d'encre bleu noir. Connaissant par cœur la première phrase de mon billet doux, je me presse de la calligraphier de ma plus belle encre :

« *Mon très cher ange,*

Je pleure nos belles années et notre amour qui n'a duré que la vie d'un chien... »

À ce moment-là, je m'arrête comme frappé par un coup de tonnerre. La phrase couchée sur le papier me paraît boiteuse, mais ce n'est pas elle qui me fait crier au miracle. Dès que j'eus écrit le mot *chien*, dans la cuisine se firent entendre deux sons retentissants, deux beuglements intenses, provenant sans nul doute de *sa vache*. Le jouet en question de la taille de ma main, que Marie-Ange avait offert à Bizou pour son dixième anniversaire, est resté collé avec son aimant contre la porte du réfrigérateur, une drôle de vache normande, munie d'un dispositif sonore, qui mugissait bruyamment à chaque fois que quelqu'un appuyait sa tête contre son support. Ses trois beuglements successifs, annonçant le dîner de Bizou, provoquaient toujours les trémolos et la grande joie de notre Comtesse. Le jouet poussait à tous les coups trois mugissements, ni plus ni moins, et ne pouvait beugler du tout sans qu'il subisse une forte pression sur sa pile électrique.

Ce double beuglement est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Marie-Ange ne recevra jamais ma lettre d'adieux sur laquelle a coulé en abondance l'encre de mon stylo rompu.

Curieusement, cet événement que l'on pourrait attribuer à une puissance surnaturelle, ne m'effraie ni ne m'afflige guère. Bien au contraire : peu à peu, je commence à comprendre la nature du merveilleux qui s'offre à ma désolation. Le fervent des miracles vécus parfois par d'autres hommes chanceux, mais le piètre acteur dans le théâtre de ces faits paranormaux, je n'ai jamais connu la moindre aventure qui tenait du prodige, avant de connaître l'énergie du désespoir, la seule force étant en mesure de s'insurger contre l'irrémédiable.

Alors, comme grisé par une subite fierté grandissante, je jette sur la table les cinq dés d'ivoire, portant l'effigie de la reine, et j'obtiens de nouveau cinq reines bleu ciel, de la même couleur que les yeux de Bizou. Et, brusquement, tout devient clair comme de l'eau de roche : c'est n'est pas son spectre qui me hante, l'apparition d'un fantôme qui ne trouve pas la béatitude à l'au-delà ; c'est plutôt la victoire que je remporte sur la prétendument invincible Camarde, dont au nez camus et à la barbe clairsemée j'ai fait ressortir ma fille et ma petite sœur de son empire, grâce à ma seule ressource, la seule et unique force capable de la ressusciter, l'énergie de l'imagination, ce suprême acte de dépit, ce prodige de l'esprit propre à vaincre même la mort.

J'imagine, donc je suis, imbattable. *Étant imaginée, Bizou est*, vivante.

Une semaine plus tard, alors que j'ai déjà chargé mes bagages dans la voiture à la veille de mon retour à Paris, une nouvelle tempête s'abat sur le Praz-de-Lys avec un nouveau mètre de neige. Heureusement, deux jours auparavant, me rendant dans la vallée le jour du marché, j'avais acheté chez mon ami boucher la moitié d'un nouveau porcelet qui accompagnera à merveille mes pitas libanais. Je continuerai tous les jours à pétrir leur pâte, suivant la recette de Marie-Ange, enrichie de mon précieux ingrédient, qui diminue sans cesse et commence à me causer de sérieux soucis, me tourmentant l'esprit du matin au soir : s'il s'épuise un jour, je crois que je me priverai de nourriture à tout jamais.

Hier, étant me couché plus tôt que d'habitude, après avoir éteint la bougie sourde-muette, j'ai revu dans un rêve le croque-mort Yorick qui m'a obligé une fois de plus à boire son breuvage aux os broyés.

« C'est son corps ! » m'a-t-il dit d'une voix rogue.

En me réveillant en sueur, je m'aperçois que la bougie de Bizou s'est allumée toute seule pendant mon bref sommeil, bien que je sois absolument sûr de l'avoir éteinte avant de m'endormir. Sa flamme pirouette de nouveau, ayant recouvré le don de la parole.

« C'est toi qui as rallumé cette bougie ? Toi ou moi ?

- Toi et moi. Nous ne faisons qu'un, indivisible », me réplique-t-elle, en ondulant avec joie autour de son noyau bleu, pareil à un œil espiègle.

Parfumée de la « fraîcheur des fleurs montagnardes », sa chandelle émane une senteur plus forte que jamais, celle des épilobes à la mi-septembre, dont les fruits, transformés en menus parachutes duveteux, voltigent devant nos yeux émerveillés, s'attachant à notre barbe, s'accrochant à notre fourrure, se collant à nos cils et à notre truffe humide. Les nuages d'épilobes nous font rêver en état de veille sur cette montagne magique qui chante l'immortalité, où même les fleurs à l'automne de leur vie songent au printemps d'une existence nouvelle.

TROIS FABLES D’AMOUR

CONTE MORAL

Les coucous de la chambre d'hôte de madame Perséphone sonnaient minuit lorsque Orphée se rendit compte qu'il aimait Eurydice désespérément.

Les autres pendules de la collection de la Dame y contribuèrent également, mettant au supplice la patience d'Orphée durant quelques minutes, surtout les grelots du carillon pleurnichard qui terminait le concert habituel. Les yeux fermés religieusement, Orphée avait toujours fait ses délices de cet instant singulier où les balanciers, les cloches et les pignons arrêtaient le temps, se jouant avec innocence de l'éternité.

Enfin, le jardin fut plongé dans le silence. Il n'y avait plus de doute que minuit était passé et qu'Orphée aimait Eurydice à la folie.

Une demi-heure plus tôt, il s’était introduit dans le jardin et s’était approché d’elle à pas de loup. À présent, il était assis au pied d’un buis et l’observait comme ensorcelé. Elle ne levait pas les yeux de son ouvrage et faisait mine de ne pas l’avoir remarqué.

Eurydice passait pour la plus habile brodeuse de la ville de Nogent-sur-Marne et de ses environs ; ses points auraient rendu jalouses même les plus nobles couturières parisiennes. Pourtant, le regard d’Orphée ne s’était pas arrêté à la soie, qui miroitait au clair de lune comme si elle était tissée d’argent, mais avait plongé sous la broderie, avidement, pour se délecter de l’ombre des chevilles d’Eurydice et du frémissement du buste élancé de la séductrice.

Dire qu’Orphée connaissait mal les femmes serait un euphémisme. Son expérience en la matière était nulle, et c’est pourquoi sa peur à la vue des chevilles d’Eurydice nous semble tout à fait compréhensible. L’affolement d’Orphée provenait de son appétit aveugle, de cette verrue, à la commissure de ses lèvres, qui se mettait à sécréter une bave acide.

Un mâle d’âge mûr comme Orphée aurait dû se sentir embarrassé en présence charnelle de l’héroïne de ses rêves, qui depuis des mois le visitait chaque nuit, impudiquement vêtue d’une chemisette transparente et parée d’une grosse mouche à ordure, posée tantôt sur son front, tantôt entre ses seins. C’était toujours le même rêve à la même fin horrible. La belle sorcière se donnait à lui avec docilité en attendant l’occasion - lorsqu’il fermait les yeux, épuisé par le jeu de l’amour - de planter ses crocs de loup-garou dans une veine, derrière son oreille, et de sucer son sang, avant d’abandonner la coque sèche de son corps dans une toile d’araignée.

Orphée s’éveillait chaque fois avec un cri d’épouvante, suant sang et eau, et sentait avec humiliation entre ses cuisses une flaque collante.

Au clair de lune, Eurydice semblait prise dans le verre, tels ces jolis insectes que l’on vend aux fêtes foraines dans des cubes de cristal. Sa fine silhouette tremblotait au-dessus du fil soyeux qui s’écoulait de ses genoux. Elle ne séduisait Orphée en rien, sauf par sa morgue ineffable, qui la faisait appartenir à

un autre monde, au-delà du réel. Toutefois, Orphée était de plus en plus pénétré par un désir cuisant, en dépit de la peur primordiale qu'Eurydice lui inspirait.

Les galopins de Nogent-sur-Marne, même ceux dont les poils pubiens ne poussaient pas encore, savaient qu'inévitablement ils seraient dévorés un jour par l'une de leurs copines. Et chacun d'eux, cherchant l'élue de son cœur pour fonder sa lignée, pressen-tait qu'il approchait d'un gouffre. L'amour, à Nogent-sur-Marne, avait toujours le goût de la mort.

Mais, malgré tout et nonobstant son instinct, Orphée se réjouis-sait secrètement de ce destin, négligeant le triste sort de son père et celui de ses ancêtres, sur cinq générations, qui avaient été dévorés par les femelles. Il ne remarqua même pas qu'il s'était mis à pincer les cordes de sa guitare. À vrai dire, tout d'abord, ce ne fut pas une chanson, mais une sorte de pensée audible, comme s'il touchait l'instrument de son haleine.

D'habitude, à de tels moments, Eurydice continuait à broder et à feindre de ne pas s'être aperçue de sa présence. Cependant, cette nuit-là, dès la première note, elle tressaillit si violemment que le fil de soie se rompit. Orphée s'alarma, comme un enfant qui casse en jouant un objet précieux. Néanmoins, après quelques interminables minutes de silence, il trouva le courage de lui envoyer un second appel et, les yeux mi-fermés, continua à lui fredonner la ballade composée le soir précédent.

Il sursauta à un bruit pareil au sifflement d'un reptile. La soie glissa des genoux de la sorcière, qui s'était brusquement dressée. Jamais comme cette nuit elle n'avait montré un port si royal, s'engageant sur un rayon de lune pour rejoindre au fond du verger une hutte de paille. En passant devant Orphée, elle l'effleura d'un regard langoureux. C'étaient les yeux les plus sombres qui l'eussent jamais touché sur cette terre, sans doute parce qu'ils reflétaient les ténèbres où la malheureuse avait vécu si longtemps.

Il comprit que l'heure avait enfin sonné.

Sans hésiter, il lui emboîta le pas le long du sentier laiteux qui s'enfonçait dans l'obscurité du jardin. Il s'était réconcilié avec son destin, serein comme un

funambule, amoureux du bel abîme qu'il défiait. Chose étrange, personne ne leur barra la route, ni les spectres ni les geôliers infernaux de la prisonnière. Seule la pleine lune fantomatique les talonnait sur ce chemin.

Dès que la taciturne silhouette féminine eut disparu dans la hutte, dans la chambre d'hôte de madame Perséphone carillonnèrent de nouveau les coucous, ces gloutons de laiton, dévoreurs de temps. Puis le cri strident d'un oiseau des marais retentit, faisant frissonner Orphée.

Ayant franchi le seuil, il s'engagea à tâtons dans une obscurité totale. Ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'il put apercevoir Eurydice au fond de la pièce, sur une litière de luzerne fraîchement coupée. Une odeur si pénétrante émanait d'elle qu'il faillit s'évanouir. Dans le noir, ses yeux de jais étincelaient étrangement. Ils conservaient la même expression de haine rêveuse qu'auparavant dans le jardin, semblables aux yeux de la mante religieuse attendant son gâteau de noce : le petit mâle dénué de force.

Eurydice était entièrement nue et, jambes écartées, pointait vers lui son gros croupion.

Ici, honorable lecteur, nous tairons par respect des convenances une période d'environ une heure de la tragédie d'Orphée. Indiquons simplement qu'au début de ces ébats amoureux notre héros connut quelques difficultés à affirmer sa virilité. Vraisemblablement à cause de cette peur panique qui ne le quittait pas. À quoi l'on peut ajouter la triste habitude, contractée dans sa jeunesse, de recourir quotidiennement à une satisfaction solitaire qui avait exacerbé sa sensibilité, mais qui, en cette occasion, le desservit.

Par bonheur, tout se termina bien. Comme la plupart des mâles de son espèce à Nogent-sur-Marne, Orphée possédait deux pénis formant une fourche, à l'aide desquels il fournit à son amante la quantité de semence nécessaire pour assurer sa postérité.

L'instant fut embelli par les pendules de madame Perséphone sonnant deux heures du matin, fissure dans le temps qui dura si longtemps qu'Orphée fut de nouveau saisi d'une violente angoisse. L'un des espiègles coucous de madame

Perséphone eu l’audace de se faufiler dans la hutte et même de se poser sur les fesses dénudées de notre héros, où se reflétait la lune. Pourtant, Orphée n’y prêta aucune attention, l’œil rivé sur les mâchoires d’Eurydice, qui soupirait avidement à son oreille.

Enfin, il se redressa dans l’herbe parfumée. Il resta longuement silencieux, encore ému au souvenir de leurs sexes qui venaient de se désunir. Cet engourdissement ressemblait à un songe. De surcroît, un grillon vint chanter cet instant, pendant qu’Eurydice s’essuyait d’une feuille d’ortie. Son geste n’échappa point à Orphée, charmé par ce courage féminin tout simple. L’inquiétude commença à se dissiper dans son âme, se transformant en une joie grandissante, et il songea soudain qu’aucun danger ne le menaçait plus, qu’il avait échappé au triste destin de son père et des cinq générations de mâles de sa famille, qui avaient payé de leur vie la volupté de leur première nuit de noces.

Son cœur viril n’y tint plus. Il se mit à sangloter et, comme un enfant, posa la tête sur les genoux de sa dulcinée.

« Chère âme, chuchota-t-il sans trouver une parole digne de la gratitude qui le submergeait. Chère âme... Ma petite reine... »

Eurydice le dévisagea d’un air soudain lugubre. Sa main voyageait distraitement sur le corps de son amant comme pour épuiser son surplus de tendresse, mais il y avait aussi dans ce mouvement la morne lenteur du reptile qui caresse sa proie en cherchant le côté par où il l’avalera.

« Veux-tu me faire sortir d’ici ? demanda-t-elle tout à coup d’une voix âpre.

- Dieu miséricordieux ! » bégaya Orphée.

En moins de deux, le cœur battant, il se retrouva à la sortie de la hutte, devant des ombres vacillantes, dans la broussaille où planait toujours ce bizarre rayon de lune, ce fil d’araignée menant à la liberté.

« Tu connais bien la condition ? » murmura-t-elle dans son dos.

Les dents serrées, notre vaillant héros s’engagea sur le rayon argenté.

Ils marchaient très lentement comme si, à chaque pas, ils se heurtaient à une force maligne et invisible. Ils avançaient avec difficulté, semblant se frayer un

passage dans du verre fondu. Le poids, sur leurs épaules, se faisait de plus en plus lourd, presque insupportable, et ce n'est qu'à la moitié du chemin qui les séparait de la liberté qu'Orphée le reconnut. C'était le clair de lune qui pesait sur eux, pareil à une armure de plomb.

En même temps, comme se jouant de sa crainte, une pensée malicieuse le tenta :

Eh quoi ! S'il tournait quand même la tête ?...

D'abord ce ne fut qu'une espièglerie de son esprit, loin de tout passage à l'acte, mais, peu à peu, cette idée s'empara de lui pour se métamorphoser en une contrainte aveugle, insoucieuse des conséquences.

Il parvint pourtant à lui résister.

Il ralentit sa marche et se concentra sur les marques que la lune avait taillées dans les buissons.

Sur le fil du rasoir.

Et s'il tournait la tête ?...

Il ne lui échappa pas que, derrière lui, Eurydice haletait de plus en plus. Sans doute titubait-elle, elle aussi, sous le poids du clair de lune. Elle respirait toujours plus fort, comme si elle allait étouffer, jusqu'à ce que son haleine, sur la nuque d'Orphée, se change en un cri silencieux. Orphée lutta avec ses dernières forces contre la compassion, craignant de l'entendre expirer sous ce poids funeste.

Lorsqu'il tourna la tête - à vrai dire, il le fit dans une totale inconscience -ce fut un geste qui eut lieu en dehors de son corps, ce fut la plainte de l'amour pur.

Tout cela ne dura qu'un instant, si court qu'il vit à peine les mandibules cornées et les quatre paires d'yeux de la jeune femelle. Il ne tenta même pas de reculer quand elle projeta vers lui son dard assassin. L'aiguillon l'atteignit avec une précision impitoyable à l'attache de la tête et du tronc, pour lui injecter son froid d'outre-tombe. Il ne sut pas davantage pleurer sur son sort lorsque le liquide vénéneux commença à se répandre dans sa chair tel un éclair de glace.

C'est à ce moment-là qu'il perdit connaissance.

La femelle obèse se retira du minuscule mâle, qu'un dernier râle crispa une fois encore, recroquevillant ses jambes sous un tronc rétréci de douleur. Elle cessa de haleter et s'allongea commodément sur un hamac de fils tressés.

La dépouille d'Orphée devenait à chaque instant plus translucide, comme dans une féerie, rongée par le poison qui dissolvait rapidement ses organes internes et transformait le tendre amant en une savoureuse bulle gluante.

Il s'écoula une bonne heure avant qu'Eurydice ne s'éveille de son somme. Elle glissa du hamac et en un bond se retrouva derrière Orphée. Elle le renversa sur le ventre délicatement, lui arracha la tête et plongea sa trompe dans le cadavre décapité. Elle aspira avec avidité jusqu'à la dernière goutte ses membres liquéfiés. Alors seulement elle retira son long suçoir du mort, qu'elle écarta d'elle avec un soudain dégoût.

Elle tourna le dos à la coque vide et s'éloigna en clopinant vers son gîte, au creux de sa toile d'araignée. La carapace d'Orphée, moirée des derniers rayons de la lune, continua à frémir entre deux fils tendus, comme si, dans l'autre monde, il éprouvait encore de la souffrance.

Voici, lecteur, c'est ici que finit le conte d'amour d'Orphée et d'Eurydice. Au moment où les pendules de madame Perséphone annoncent trois heures du matin, ouvrant une fois de plus une fissure dans le temps, on ne peut nier qu'il s'agisse d'un conte moral. Mais dans ce son triste de l'argent et du laiton il n'y a plus rien de funeste, plus rien qui nous serre le cœur.

Au contraire. Dans le premier soupir de l'aube se trouve révélée la nécessité du regard d'Orphée, jeté aux vérités inexorables de l'enfer. Car, comme le pitoyable amant le fredonnait dans sa ballade au commencement de cette histoire : tous, nous tuons nos amours.

LE REGARD ASSASSIN

Tout a commencé avec le chant d'Orphée, un soir de printemps.

Par amour de la vérité, avouons d'emblée que nous n'avons pas assisté en personne à cet événement. Cela, en effet, eût été très difficile, car le drame s'est déroulé sous terre. Heureusement, grâce à des témoins dignes de foi, cette histoire nous est parvenue et n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Nous la rapportons ici sans paroles outrées ni embellissement.

Tout a donc débuté par le chant d'Orphée. Alors qu'Eurydice s'apprêtait pour la nuit, de loin, d'une des galeries tortueuses qui descendaient vers le Styx, parvint à son oreille un son qui la fit sursauter.

Eurydice s'appliquait à tresser ses cheveux en deux longues nattes. Leur poids, sur sa poitrine et ses épaules, lui donnait l'impression d'être blottie entre deux bras protecteurs. Ce poids suave accroissait sa somnolence, ses yeux étaient déjà

à demi fermés. En de pareils moments, au bord du cours d'eau chaude, elle était toujours envahie d'un sentiment de quiétude. En ces heures, sa vie de jadis, dans le monde supérieur, sombrait dans l'oubli et lui paraissait semblable à un conte de fées auquel ne pouvait croire qu'un enfant.

La vie sous terre était incomparable, pleine de secrets indicibles. En premier lieu, il y avait l'éternelle énigme du fleuve, qui changeait de couleur afin d'imiter les saisons de l'année et les heures du jour, vert émeraude à l'aurore, rouge rubis à midi, bleu saphir au crépuscule et noir de jais à la nuit tombée, quand les chauves-souris le survolaient avec des cris de joie. À l'image du fleuve, tous les êtres qui le peuplaient, serpents aquatiques, sauriens et poissons aveugles, changeaient de teinte. Seuls les préhistoriques hommes-poissons gardaient en toute circonstance leur blanc rosâtre, mais leur nom même disait qu'ils n'appartenaient point à ce monde où régnait un ordre exemplaire, grâce à la rigueur de sa souveraine, madame Perséphone.

La Dame attachait la plus grande importance à l'aspect du fleuve, particulièrement à sa transparence et à sa propreté, employant quotidiennement nombre de spectres laborieux, taupes-grillons, acariens, rats et araignées, à un travail harassant de polissage. Il n'était pas rare que la Dame se saisît d'un polissoir de diamant pour, des heures durant, faire reluire les bords des gorges sauvages du Styx et obtenir - surtout dans les petits matins émeraude - une parfaite réflexion de la lumière. Comparés à cet éclat, les souvenirs du monde supérieur semblaient misérables à Eurydice, comme si sa prime jeunesse, passée sur terre, n'était qu'un rêve médiocre.

C'est alors, s'abîmant dans ses rêveries, qu'elle perçut un son. Tout d'abord, ce ne fut qu'un pressentiment de son, mais assez fort pour qu'elle tressaillît à ce présage de mauvais augure. Sa torpeur la quitta tout à coup et elle tendit l'oreille. Elle se dressa, sur la rive gauche du Styx, laissant ses tresses se dénouer dans un mouvement brusque. Partout régnait le silence, troublé seulement par le murmure sourd du fleuve.

Alors le son se répéta.

Cette fois, elle se rendit compte que son oreille ne la trompait pas. Le bruit venait d’une des galeries principales, de l’endroit où - au dire des petits grillons-taupes bavards - les couloirs se ramifiaient vers un monde supérieur menaçant. Le son arrivait précisément de cette direction, mais elle ne pouvait encore l’identifier : ce n’était que l’écho d’un fredonnement lointain.

Elle était seule à l’entendre. Les autres habitants du sous-sol continuaient à vaquer à leurs tâches vespérales : les bousiers aplatis roulaient le long du fleuve des boules d’excréments fumants, et les vipères se frottaient au schiste des parois pour se défaire de leur peau hivernale. Leurs écailles duveteuses planaient dans l’air tels des flocons de neige, et toute la grotte avait l’apparence d’une irréalité songeuse.

Une pensée traversa l’esprit de la jeune fille à l’écoute du son lointain : ce n’était pas par hasard qu’on l’avait surnommé le Mangeur de réalité.

Puis, subitement, le son s’amplifia.

Transie de peur, Eurydice ne put pas ne pas le reconnaître. L’invisible musicien avait certainement dépassé la croisée des galeries, descendant la pente qui l’amènerait au bout de quelque virages sur la rive du Styx.

Les habitants du sous-sol se figèrent et un silence de glace s’installa dans la grotte. Le visiteur insouciant continuait à chanter d’une voix sublime, mû à chaque bond sur la pente par la joie du séducteur.

Tous les yeux se tournèrent vers Eurydice. Elle vacillait au bord du fleuve, le regard rivé sur la sortie, où le chanteur devait apparaître dans quelques instants. Bien qu’elle sût depuis toujours que cela allait se produire un jour, son effroi n’en était pas diminué pour autant. Elle était atterrée, comme si une main impitoyable la poussait vers l’échafaud.

Madame Perséphone parut alors sur l’escalier de son palais : sur son visage on lisait la stupéfaction et le courroux, mais aussi une sorte d’attendrissement. Elle écouta attentivement le couplet suivant, puis se tourna vers Eurydice et haussa les épaules comme pour dire : voilà, mon enfant, l’heure a sonné.

Pendant ce temps, le visiteur avait parcouru une bonne moitié de la distance qui le séparait de la grotte principale, et son chant était de plus en plus perceptible, suivi des plaintes de son instrument, planant dans les galeries telles de sombres hirondelles porteuses d'orage. Tout effort pour dépeindre la beauté de son chant serait vain : enfant déjà, avec une simple flûte de jonc, il faisait s'arracher les racines aux jeunes saules qui le suivaient sur les rives de la Marne comme des chiens.

C'est pourquoi nous nous abstiendrons de décrire le chant d'Orphée. Nous comprenons parfaitement la stupeur des habitants souterrains, tout comme celle de la Dame, qui en a pourtant vu bien d'autres en matière de miracles.

Alors le jeune magicien déboucha dans la grotte.

Il portait une fourrure grise de coupe ancienne, que l'on voyait rarement aux riverains de Nogent-sur-Marne, et tenait dans ses bras une lyre qui bourdonnait encore, bien que ses mains fussent loin des cordes. Cet écho d'orage persistait encore lorsque le virtuose s'agenouilla devant madame Perséphone et agita sous son nez un bicorne surmonté d'une plume de coq. Cet ornement ondulant effleura le double menton de la souveraine, ce qui aurait dû la mettre en colère, mais elle éternua comme si de rien n'était et fit signe au godelureau de se relever.

À un plissement de paupière de la Dame, Eurydice se plaça derrière le musicien et posa la main sur son épaule, à la façon des malvoyants qui empoignent ainsi leur guide.

La traiter d'aveugle, en la circonstance, n'est pas exagéré, car son cœur était si plein de détresse que le plus petit souffle de vent eût suffi à l'abattre. Elle se trouvait soudain en proie à des sentiments douloureux et contradictoires, l'amour, la peur, la haine, le désir et, surtout, la certitude qu'il n'y avait plus d'espoir, que sa destinée affreuse s'accomplirait inéluctablement.

Sur un signe de la Dame, elle murmura, la gorge nouée :

« Veux-tu me faire sortir d'ici ? »

Bien que depuis son enfance elle eût étudié tous les détails de la Légende, bien qu'elle eût répété ces paroles durant des années sous l'étroite surveillance de la Dame, elles résonnaient

à présent comme un mensonge, comme une machination du destin, comme la supplication qu'on ne lui ôte pas les délices des Enfers.

« Dieu miséricordieux ! s'exclama le jeune homme et il éclata de rire, levant vers la voûte ses petits yeux enfoncés aux pupilles incolores.

- Tu connais la condition ? » marmonna Eurydice, le regard fixé aux cernes noirs de la Dame, en train de ravaler ses sanglots.

L'étourdi joueur de lyre s'esclaffa une fois de plus et, par bravade, pinça ses cordes à l'aveuglette. Aussitôt la grotte entière se mit à résonner comme si le souffle d'un vent impétueux s'y engouffrait. Sans cesser de ricaner, le jeune homme se dirigea vers la galerie qui les conduirait au monde supérieur. Eurydice ne put tourner la tête qu'une fois vers l'éclat noir du Styx, vers une madame Perséphone éplorée et ses camarades navrés, vers la féerie qu'elle perdait à jamais.

Puis ils s'engagèrent dans les ténèbres, et le paradis des Enfers disparut.

Ils marchaient à pas comptés le long de la pente sinueuse qui les menait aux galeries supérieures. Au début, le chemin fut éclairé par des cristaux gelés, puis le boyau se rétrécit brusquement, s'obscurcit, et ils n'avancèrent plus que grâce à de rares feux follets jaillissant de champignons putréfiés. À chaque pas, la peur de la jeune fille grandissait, due à l'odeur âcre et violente qui montait de dessous la queue d'Orphée. Sa lyre continuait à bourdonner et, lorsque le musicien trébuchait sur le sol accidenté, elle grinçait désagréablement sur son dos en heurtant les parois du conduit. Suffoquant, inconsciente de ses actes, Eurydice l'abandonna à l'embranchement de deux galeries et se faufila dans le premier des couloirs latéraux.

Nous ne manquerons pas de noter ici qu'elle contrevenait ainsi à toutes les règles de la Légende. Pis encore, sa fuite constituait un véritable sacrilège !

Mais revenons à la malheureuse fugitive.

Tout en courant à perdre haleine dans le couloir qui commençait à s'infléchir, elle entendit derrière elle les jurons du mâle qui avait perdu sa trace. Il tournait en rond comme ivre et pointait sa gueule dans chacun des couloirs qui s'étoilaient dans toutes les directions. Devant Eurydice, le boyau se divisa

soudain en deux étroits passages. Elle n’hésita qu’un instant et opta pour le plus incliné.

« Faire demi-tour, demi-tour, vers le sous-sol ! » répéta-t-elle en haletant dans sa course, pendant que son cœur battait à se rompre. Mais, juste au moment où un frêle espoir de salut illumina son visage, elle entendit dans son dos un martellement de pattes et un grognement courroucé. Elle rassembla ses dernières forces dans un vain effort pour lui échapper, mais il était plus rapide, plus adroit et, dès la croisée suivante, il fut sur ses talons.

Dans une peur irrépressible, elle enfila le couloir le plus proche sans prendre garde à sa largeur et, quelques pas plus loin, se trouva prise au piège. Le passage se rétrécissait en un entonnoir au bout duquel luisait une petite lumière inaccessible. Désespérée, elle remuait la terre des pattes antérieures, mais il était trop tard. L’amant en colère, déjà sur son dos, lui planta ses griffes dans les cuisses, se redressa et lui enfonça dans le corps ce qu’on ne peut comparer qu’à un grand sabre qui étincelle sous le soufflet du forgeron.

Ici - toujours par respect des convenances - nous omettrons de parler dans les détails de leurs faits et gestes. Indiquons seulement que la terreur d’Eurydice se changea peu à peu en volupté, et que durant leurs jeux amoureux le couple laboura le boyau sur plusieurs mètres. Mais cela ne suffit pas : rampant en arrière, l’infatigable forgeron attira son amante vers un terrain dégagé, à la jonction de deux couloirs, où, sur un tapis de mousse, il lui apprit l’art de travailler le fer au marteau et au feu.

Enfin - et jusqu’à cet « enfin » s’écoula toute une éternité d’ivresse -Eurydice se leva dégrisée comme au sortir d’un songe. La première chose qu’elle entrevit, à la lueur des flammèches de phosphore, fut sa silhouette trapue dans sa fourrure grise, elle aussi scintillante. La fille ne put s’empêcher de s’attendrir en l’observant lécher avec soin son membre et secouer ses poils durs, d’où jaillissaient de joyeuses étincelles. Elle se renversa sur le côté, saisie d’une brusque langueur, et se pelotonna contre lui, désirant savourer une fois encore le parfum de sa virilité.

À cet instant-là, un frisson parcourut le corps d'Orphée et le tira de son engourdissement. Il se tourna lentement vers sa jeune épouse - un mouvement qu'elle se rappellera toute sa courte vie - et la dévisagea avec l'indifférence cruelle de ceux qui ne voient pas. Eurydice faillit pousser un cri. Son époux, qu'elle prenait pour un aigle, était totalement aveugle.

Elle enfouit son visage dans la mousse, tandis qu'il se redressait lourdement et s'éloignait. Lorsqu'elle trouva l'audace de lever les yeux, elle le vit s'enfoncer dans un boyau. Elle poussa un cri et se lança à sa poursuite. Quand elle atteignit l'entrée du conduit, il avait déjà bifurqué et disparu. Elle escalada une pente par une galerie laissée à l'abandon puis, en empruntant une autre, se dirigea vers les profondeurs. Ses cris et ses appels lui revinrent en échos déformés se jouant de son désespoir. Elle s'engagea dans d'autres couloirs qu'elle ne reconnaissait plus et qui se ramifiaient en de nouveaux conduits, inconnus, à demi obstrués...

Pour que nous puissions être sensibles aux souffrances d'Eurydice, rappelons que la taupe de l'espèce *talpa europea* perd souvent, après l'accouplement, toute faculté de s'orienter dans les galeries souterraines, payant ainsi son amour à prix d'or.

Mais n'oublions pas l'héroïne de ce récit. Dans l'intervalle, souffrant de soif et coincée dans un passage encombré d'immondices, elle commença à suffoquer. Folle d'angoisse, elle quitta ce boyau pour creuser une issue vers la surface. Quand enfin, à bout de forces, elle happa une bouffée d'air, les premiers signes de l'aube apparaissaient dans le ciel.

Il nous est malaisé de décrire cette aurore douce et miséricordieuse, qui couvrit son corps de rosée, alors qu'elle chancelait au sommet de la taupinière ouverte. Mais voici qu'au-dessus du clocher de l'église surgit un petit éclair noir, auquel il fut donné de parachever l'histoire d'Eurydice. Au terme de cette nuit, il se trouva tout de même quelqu'un doté d'un regard d'aigle. Un milan tomba comme une pierre dans l'abîme vert des jardins de la Marne pour s'élancer aussitôt après vers le ciel en emportant la taupe dans ses griffes. Lorsqu'il survola l'église, d'un seul coup de bec il lui transperça le crâne.

Ainsi s’achève l’histoire d’Eurydice, d’Orphée et du regard captieux du musicien, l’histoire de l’innocente victime et de l’amant indifférent que l’on n’avait pas appelé pour rien Mangeur de réalité. À la différence de nos autres récits, celui-ci récuse toute morale. C’est pourquoi nous nous bornerons à conclure, comme il est de coutume dans les fables : il était une fois Orphée, il était une fois Eurydice et il était une fois l’enfer de l’amour aveugle. Quant au ciel, le septième ciel, vers lequel se lèvent si souvent les yeux des amoureux, il dissimule, nous semble-t-il, quelques risques et périls.

UN SUJET FIDÈLE

Pour pouvoir suivre aisément le triste événement qui se déroula au cours du mois de septembre dans le vivier de madame Perséphone, il est indispensable d’attirer tout de suite votre attention sur le destin singulier et émouvant du ver marin bonellia viridis.

Le bassin de madame Perséphone était situé dans un jardin, derrière sa demeure, au-dessus d'une source chaude dont les propriétés, par un caprice de la nature, étaient exactement celles de l'eau de mer. Aussi madame Perséphone l'avait-elle peuplé de toutes sortes d'animaux marins, de poissons, de pieuvres et de crabes, ainsi que d'habitants moins connus des fonds océaniques, petits cochons de mer et méduses bigarrées, au milieu desquels la femelle du ver aquatique bonellia ne tenait qu'une place mineure.

Si l'on en croit les naturalistes qui ont étudié avec minutie le mode de vie et de reproduction des bonellia - et nous n'avons aucune raison de ne pas les croire -, la gigantesque femelle de ce ver est mille fois plus grande que le mâle nain qui passe toute son existence dans sa matrice. Nous ne pouvons pas ne pas y voir un bel exemple de fidélité dont devraient s'inspirer des êtres terrestres beaucoup plus évolués.

Toutefois, ce récit n'a pas pour objectif d'offrir au lecteur une leçon de conduite conjugale. Il ne s'est fixé qu'un seul but, lui faire connaître le triste événement qui a eu lieu dans le vivier de madame Perséphone, à Nogent-sur-Marne, et dont les principaux protagonistes furent Orphée et Eurydice.

Mais revenons au tout début de ce mélodrame, à la première semaine de septembre.

Orphée n'était pas un jeune homme sans imagination, bien au contraire. Nous pouvons même dire que toute sa jeunesse s'était déroulée dans une rêverie perpétuelle, d'autant plus qu'il n'avait rien d'autre à faire. Il coulait des jours paisibles dans son abri douillet, il était repu, désaltéré et disponible pour toute sorte de songerie. Il ne manquait de rien sous la voûte céleste et, pendant des journées entières, après de plantureux repas, il voguait sur les ailes de ses fantasmes, s'inventant de longs voyages dans des contrées inconnues, ou - pour être plus précis - dans les jardins d'à côté, car le monde d'Ophée, avec tous ses continents, aurait tenu dans une seule gouttelette de rosée.

Parfois, il touchait sa lyre, toujours prête sous son oreiller, et alors sa demeure, la grotte rougeâtre, vibrait tout entière comme si elle était faite d'argent.

Impuissant à percer ses parois, le son planait longtemps sans écho sous les voûtes veloutées, avant de revenir intacte au musicien, lui figeant le sang tel un feu glacé. Il ne le brûlait pas ni le faisait souffrir, mais il l'emplissait tout de même de terreur.

Grâce à ce timbre enivrant, Orphée avait l'impression de faire partie intégrante de l'instrument. Tout au long de ces soirées inoubliables où il s'enhardissait à pincer sa lyre, il écoutait longuement le fredonnement sombre de son corps, de ses poumons, de ses os et de son échine, jusqu'à ce que cette résonance subtile se coagule dans son cœur en un noyau aigre de pleurs et d'orgueil... Somme toute, Ophée était presque heureux, et la seule chose qui le séparait du bonheur absolu était un problème de nature éthique et visuelle.

Voici comment ce problème se posait.

Par de nombreuses visions intérieures et, surtout, par la découverte des taches violettes apparues à la base de la grotte, Orphée pressentit que l'automne approchait. Dénombrant les mois qu'il avait laissés derrière lui, il comprit que l'heure cruciale sonnerait bientôt et ne put y songer sans chagrin. Pourtant, il connaissait la Légende jusqu'au moindre détail et jamais il n'avait pensé qu'il s'opposerait à son accomplissement. Hélas, à présent, sentant le dénouement fatal, il était saisi d'une tristesse de plus en plus grande devant l'injustice qui allait lui être infligée.

La Légende était inique - il n'y avait pas l'ombre d'un doute là-dessus -, et plus particulièrement dans son aspect éthique et visuel déjà souligné.

Avant tout, la Légende attachait une extrême importance à ce malheureux regard qu'on ne devait pas jeter en arrière, vers Eurydice, qui la condamnerait à un emprisonnement éternel dans les Enfers. C'était précisément là que la myopie de la légende crevait les yeux, projetant une ombre de plus en plus pesante sur le bonheur humide de notre héros. Dans la situation d'Orphée, ce regard funeste ne pouvait pas ne pas être jeté, car il n'y avait guère d'autre choix : Eurydice bornait tous les horizons de son monde, tout coup d'œil était donc interdit, délit impardonnable et cause de ruine.

De surcroît, Eurydice - ou, pour mieux dire, sa matrice - était leur enfer commun. Toute évasion de cette prison douce-amère était vouée à l'échec, en vertu du fameux *omnia mea mecum porto*, qui veut dire : tout ce que je possède, je le porte sur moi ; et l'unique chose que je possède, c'est notre enfer.

Cela mis à part, notre musicien donnait le meilleur exemple de fidélité que l'on puisse imaginer, tout simplement parce que jamais il n'avait connu d'autre femelle que celle qui lui servait d'habitacle. Il ignorait pareillement le spectre de la jalousie car, aussi loin que remontât sa mémoire, il avait été le seul habitant de la belle grotte rougeâtre. Depuis peu, celle-ci se couvrait de taches violacées et se gondolait dangereusement comme si ses parois et ses voûtes étaient gorgées de sang bouillonnant.

Septembre avançait, la fête des noces approchait et Orphée réfléchissait toujours au moyen de tromper la destinée que la Légende lui préparait. Aussi vit-il octobre arriver avec un plan tout forgé, reposant sur le courage du désespoir. Lorsque sonnerait l'heure du mariage, plutôt que de répandre sa charge virile dans le lit nuptial, il se cacherait au bord de la grotte, là où les tendons roses palpitaient sans cesse, et il attendrait que le vagin royal s'ouvre dans une convulsion de plaisir pour se jeter dans les mucosités orageuses et nager vers la liberté.

Heureusement, il avait dressé son plan à temps car, dès la nuit suivante, Eurydice allait lui faire signe. Depuis toujours, ils avaient communiqué en pensées et ses messages avaient été semblables à des rêves, mais cette nuit, pour la première fois, elle apparut dans son sommeil sous une forme réduite et concrète, svelte et fragile comme une fleur de lys, magnifique spectre blanc planant au-dessus du lit et caressant ses paupières de son haleine parfumée.

Chose étrange, lorsqu'elle se mit à parler, sa voix résonna comme un orgue et transperça son corps avec tant de force qu'il se sentit projeté au cœur d'une tempête.

« Veux-tu me faire sortir d'ici ? » bourdonna la voix tonitruante.

C’était une question absurde - comme si l’enfer, ce n’était pas elle-même depuis le premier jour ! C’était une question si déraisonnable qu’un doute traversa l’esprit d’Orphée :

« Seigneur, a-t-elle perdu la raison ? »

Mais aussitôt, étant habitué aux réflexions ésotériques, il comprit que l’invite concernait l’acte de fécondation, son seul espoir d’échapper à la captivité éternelle des vers mâles de ce maudit vivier.

Le bourdonnement se fit de nouveau entendre.

« Tu connais la condition », dit-elle d’un ton devenu impérieux, et elle disparut tel un esprit oriental retournant dans sa lampe magique.

Il nous incombe de décrire à présent l’heure la plus dramatique de cette histoire, celle qui devait voir la délivrance du malheureux musicien. Pour la première fois de sa vie, Orphée prit son courage à deux mains et se dressa sur sa couche, palpitant et se froissant comme une fleur prête à éclore. Le cœur d’Orphée battait à tout rompre, ivre de peur et de joie. Il empoigna sa lyre, son seul et unique bien. Il la serra sur sa poitrine et commença à ramper à reculons, avec une infinie prudence, vers le rebord de la lèvre palpitante. Elle remuait de plus en plus, comme au sortir du sommeil. Les taches violettes l’envahirent rapidement, et la tendre soie se transforma en une grande poche pleine d’un sang tumultueux.

L’infortuné artiste était pétrifié de peur, ayant l’impression de se tenir sur un volcan ranimé, prêt à cracher son feu. Quelques secondes plus tard, n’écoutant que son courage, il continua à se traîner sur le ventre vers la liberté, vers les énormes tendons que la volupté contractait déjà à l’orée de la grotte.

À mi-parcours, il se passa une chose horrible qu’il n’aurait pu imaginer même dans le pire de ses cauchemars. Tandis qu’il avançait à quatre pattes, les yeux fermés, il heurta une liane visqueuse, qui s’enroula autour de sa jambe droite. Avec fébrilité, il en chercha les extrémités, et se figea une fois de plus, accablé

par sa découverte : le reptile gluant, pareil à un serpent de mer, était soudé à son propre corps, à la base de son croupion, et le rattachait comme un
cordon ombilical au centre de cette lèvre avide où il avait passé toute son existence.

C'est à ce moment-là que la lèvre se mit à l'aspirer. À la lettre, elle l'aspira en deux gorgées. Aussitôt un vide se creusa dans son pauvre corps. Il ne ressentit pas le moindre plaisir, rien qu'une chute interne vertigineuse, suivie d'un cri sans voix : tout a été vain, vain !...

Dès qu'il eut terminé son festin cannibale et infanticide, le reptile visqueux se redressa sauvagement, claqua dans l'air tel un fouet et se rompit.

Orphée était enfin libre, souriant avec amertume à la vue de sa liberté inutile. Avant de perdre connaissance, il put encore entrevoir, au centre de son

ancienne chambre nuptiale, un bourgeon vivant s’enfouir dans la muqueuse de leur amante et mère commune.

« Le roi est mort, vive le roi ! » fut l’ultime pensée d’Orphée, avant de dégringoler dans le tourbillon glaireux et de couler vers l’orifice urinaire de son épouse, qui allait le livrer mort à la liberté.

En observant le ver pitoyable descendre peu à peu au fond du vivier dans un nuage d’urine, il nous faudra - non sans tristesse - admettre qu’à véritable Eurydice un seul Orphée ne saurait suffire.

Vouk Voutcho

ÉDITIONS DE CHAMBRE

au Praz-de-Lys en Haute-Savoie
2003